

44e41

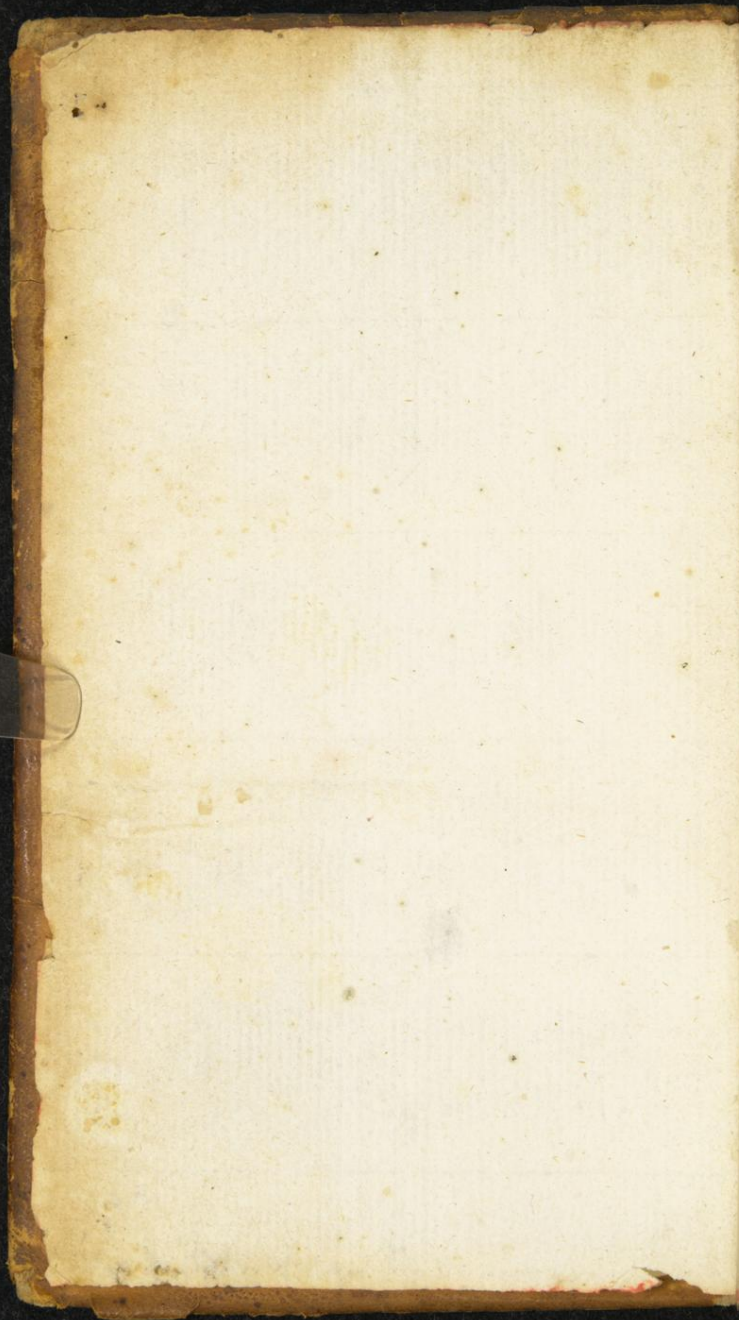
Handwritten text: $XXVI, 288, IV, 3225, 188$

Handwritten number: 7

930

36/79, 38

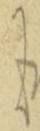
1789



AU

SU

TO



I
46

G 2

A V I S
A U P E U P L E
SUR SA SANTÉ.

T O M E P R E M I E R .

Handwritten signature
71

A V I S
A U P E U P L E
S U R S A S T A T
T O M P R A M I N E

16. 11.

AVIS
AU PEUPLE

SUR SA SANTÉ,

PAR M^R. TISSOT,

DOCT. EN MÉDECINE,

De la S. R. de LONDRES, de l'Ac. Méd. Ph.
de BASLE, de la S. Econom. de BERNE,
de la Soc. Phys. exp. de ROTTERDAM, &c.

SEPTIEME ÉDITION ORIGINALE.

Revue & augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER



A PARIS, & se vend à *LIEGE, 26. H.*

Chez JEAN-FRANÇOIS BASSOMPIERRE, Imprim
meur de *SON ALTESSE*, au *Moriane*,
vis-à-vis Ste. Catherine.

M. DCC. LXXX.

D

A U X

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES
ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS,
LES SEIGNEURS PRÉSIDENTS
ET CONSEILLERS DE LA CHAM-
BRE DE SANTÉ DE LA VILLE
ET RÉPUBLIQUE DE BERNE.

TRÈS-ILLUSTRES ET TRÈS-HO-
NORÉS SEIGNEURS,

*J*E ne pensois pas assez favorable-
ment de cet Ouvrage, quand je le
publiai, pour oser vous l'offrir; mais
votre attention continuelle sur tous
les objets qui ont quelque rapport à
l'importante partie de l'administra-
tion de l'Etat, confiée à vos soins,
vous le fit appercevoir, & vous avez
jugé qu'il pouvoit être utile, & que
c'étoit toujours un but louable, que
de travailler à détruire les préjugés,
ces tyrans cruels, qui s'opposent con-
tinuellement au bonheur des Peuples,

sous les Gouvernemens même les plus
propres à l'affermir. Votre approba-
tion, & les marques éclatantes de
bienveillance dont vous m'avez ho-
noré, ont relevé à mes yeux le prix
de ce livre, & m'ont fait espérer,
TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES
ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS,
que vous voudriez bien permettre que
cette nouvelle Edition parût sous vos
auspices, & que le Public, instruit de
vos bienfaits, le fût de ma reconnois-
sance. Puissé cet Ouvrage, en rem-
plissant mes vœux, ne pas tromper
votre attente! & veuillez en accep-
ter l'hommage, comme une foible mar-
que du profond respect avec lequel
j'ai l'honneur d'être,

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES ET
MAGNIFIQUES SEIGNEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

A Lausanne, le 3 Dé-
cembre 1762.

TISSOT.

P R É F A C E.

*S*I c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil qu'on a fait à l'Avis au Peuple, a été tel qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paroïssois ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il périt misérablement par la disette des secours utiles, & la multitude des mauvaises directions, mon seul but, en écrivant, étoit de prévenir une partie de ces malheurs.

Je n'avois destiné ce livre, qui parut pour la première fois au mois d'Août 1761, qu'à une petite enceinte de pays, & à un petit nombre de personnes, & je fus très-surpris en apprenant, cinq ou six mois après sa publication, qu'il étoit l'un des livres de science qui eût trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres.

Voir ce succès avec indifférence, ce seroit en être indigne; ce n'est point mon

cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour-propre, mais bien légitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif, comme ami de l'humanité, en jugeant, par les succès de cet ouvrage, de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre : effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joie que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres ; enfin j'ai également ressenti celui que doivent procurer à toute personne qui pense les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince, en recevant la médaille précieuse que l'Illustre Chambre de Santé de la République de Berne me fit remettre, peu de mois après la publication de cet ouvrage, avec une lettre plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la satisfaction extraordinaire avec laquelle elle l'avoit vu paroître ; circonstance que je ne pouvois taire ici, sans un excès de vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins aux nouvelles éditions, dans lesquelles j'ai fait plusieurs changements considérables dont je rendrai compte en peu de mots, après

avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.

La première est celle que HEIDEGGER & Comp. publièrent en allemand à Zurich, au commencement de l'année 1762, peu de mois après la première édition françoise. J'aurois été très-flatté de la simple approbation de Mr. HIRZEL, du Conseil Souverain, & premier Médecin du Canton de Zurich, que la supériorité & l'universalité de ses talents, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnaissance de l'Europe, par l'histoire d'un de ses sages (a); mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire l'Avis au Peuple dans sa langue; & quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ses compatriotes, un temps qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.

Il a enrichi sa traduction d'une très-belle préface, qui roule principalement

(a) Le Socrate rustique; ouvrage que tout le monde devrait apprendre. Chez F. Grasset & Comp. à Lausanne.

sur les caracteres du vrai & du faux Médecin, & dont je me serois fait un plaisir d'orner mes nouvelles éditions, si la façon dont il parle de l'Auteur m'avoit permis de répandre son ouvrage.

Je donnai une seconde édition à la fin de 1762, avec des additions que Mr. HIRZEL traduisit pour la seconde édition de Zurich, qui parut en 1763, & qui depuis lors a été réimprimée sur la dernière de Paris.

La seconde édition étrangere est celle que DIDOT le jeune publia à Paris au printemps de 1762, & que d'autres Libraires de Paris & de Lyon avoient projetée quand l'obtention du privilege les arrêta. Il me fit demander des additions que je ne pus pas fournir, & c'a été un avantage pour le Public, puisque cela lui a valu celles qu'un autre Médecin a faites; additions précieuses par la netteté & la précision avec lesquelles elles donnent les caracteres & l'essentiel du traitement de plusieurs maladies très-graves. L'Auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître; mais qui qu'il soit, je le remercie d'avoir bien voulu joindre son travail au mien, & j'aurois adopté avec plaisir ses additions, si une grande partie des manieres qu'il a ajoutées ne seroit pas abso-

PRÉFACE. xj

lument de mon plan, puisque je me suis borné aux maladies aiguës, & qu'il a traité de plusieurs maladies de langueur. Il a dédié son édition à Mr. le Marquis de MIRABEAU, & c'est pour moi l'éloge le plus flatteur qu'il pût faire de mon livre.

En 1763, le même Libraire donna une nouvelle édition, faite sur la seconde édition de Lausanne, & à laquelle, outre les additions faites à la première, un autre anonyme de la même Faculté en fit encore quelques-unes; le Libraire y joignit aussi la traduction de la préface de Mr. HIRZEL. J'ai vu cette même édition réimprimée, ou plutôt contrefaite, très-fautivement sous la date de 1766.

La même année 1763, & même avant que celle de Paris dont je viens de parler eût paru, BRUYSET & B. DUPLAIN, Libraires à Lyon, en publièrent une édition copiée aussi sur la seconde de Lausanne, mais enrichie d'excellentes notes, qu'un de mes amis, l'un des plus habiles Médecins de leur Ville, voulut bien leur fournir, & de la traduction de la préface de Mr. HIRZEL: c'est la première traduction de ce beau morceau qui ait paru; & quoique celle qui fut imprimée bientôt après à la tête de l'édition de Paris dont je viens

de parler en differe, ces différences ne paroissent pas prouver bien évidemment qu'on ait consulté l'original pour faire la seconde.

Celle de Lyon fut contrefaite en même temps à Avignon & à Rouen : il s'en est fait une très-fautive à Geneve en 1764, & une ici en 1765, mais à laquelle je n'avois point retouché. Je passe aux éditions, ou plutôt aux autres traductions étrangères.

La premiere est celle que REINIER ARRENBERG, Libraire à Rotterdam, publia en 1764, & qui est très-belle. (a) Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est Mr. BIKKER, Médecin célèbre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle Dissertation sur la Nature, (b) dans laquelle le génie & le savoir marchent d'un pas égal, qui a bien voulu donner l'Avis au Peuple à sa Patrie, & qui l'a enrichi de notes dont le manque de traducteur ne m'a point permis de profiter, mais qu'un illustre ami, très-bon juge, m'a beaucoup loutés, & dont

(a) Raadgeving vor de gezondheid van den gemeenen man van landlieden.... dienende tevens, &c. 8°. te Rotterdam.

(b) *De Natura humana quæ Medicorum est*, Leid. 1757.

J'ai lu avec grand plaisir un extrait très-bien fait dans l'excellent journal de Leipzig, (a). Il y en a une seconde édition de 1765, à laquelle Mr. BIKKER a fait encore quelques nouvelles additions; une troisième de 1767, & on travaille actuellement à une quatrième. Il est aussi l'Auteur d'un excellent ouvrage sur les maladies qui sont produites par le lait dans les femmes en couche.

Dans le même temps où Mr. BIKKER introduisoit cet ouvrage en Hollande, un homme dont j'ignore le nom, mais qui avoit bien saisi mon but, le faisoit imprimer, traduit en patois flamand, (b) & Mr. KIRKPATRICK, ce Médecin célèbre, & qui a si bien mérité de l'humanité par son beau Traité de l'Inoculation, (c) le naturalisoit en Angleterre, où sa traduction fut imprimée pour la première fois

(a) *Commentarii de rebus in hist. natur. &c. tom. 12. pag. 556.*

(b) *Raedgevinge voor de gezondheid van den gemeenen man van landlieden... Dienende gelykelyk, 8^o. tot Brugge, 1765. Je ne sais ni le hollandois ni le flamand, mais, à en juger par les yeux, ces deux ouvrages ne diffèrent que par un petit nombre de mots, & par l'orthographe de plusieurs autres.*

(c) *The analysis of Inoculation. Lond. 1754, & 1761.*

en 1765, & réimprimée à la fin de la même année, sous la date de 1766, avec quelques légers changements, & une défense de la première traduction en forme d'Appendix. (a) Mr. KIRKPATRICK eut l'attention utile & polie de me consulter sur les passages qui lui paroissent obscurs, ce qui constate l'exactitude de sa traduction, qui m'a paru très-élégante, & qui est très-bien imprimée; il a conservé les notes de l'Editeur de Lyon, & en a ajouté lui-même plusieurs autres très-intéressantes.

Mr. PELLEGRINI, célèbre Médecin, & Professeur d'Anatomie à Venise, a pris la peine, en 1766, d'en faire une traduction italienne, qu'il m'a fait l'honneur de me dédier, & qu'il a enrichie d'un chapitre sur le Heimweh & d'excellentes notes; (b) & l'on trouve dans l'excellent Journal de Mr. ORTESCHI (c) de longs extraits, traduits de la Gazette de Médecine, qui peuvent presque tenir lieu de l'original.

Un an après, en 1767, il en parut à

(a) *Advice to the People with regard to their health.* London, 1765.

(b) *Avvertimenti al Popolo sopra la sua salute, &c.* In Venezia, 1766. 8°. 2. tom.

(c) *Giornale de Medicina*, tom. prim. Venezia.

Genes une autre traduction italienne (a), faite par un homme qui n'est pas Médecin, aussi élégante peut-être que celle de Mr. PELLEGRINI, quoique dans un idiome un peu différent, mais moins précise & moins exacte; ce qui en fait le prix, c'est la belle préface & les savantes notes dont Mr. GANDINI, célèbre Médecin de Genes, connu par le beau Mémoire qu'il a publié sur la réforme de la Médecine, (b) l'a enrichie, & qui l'augmenta du double. La préface roule sur les dangers qui sont la suite des erreurs des Médecins, & renferme les regles générales de la Pratique. Les notes, parmi lesquelles il y en a de très-longues qui sont de véritables dissertations, ont pour objet différents articles importants de théorie & de pratique. Mr. GANDINI témoigne par-tout le plus juste mépris pour les Charlatans, & on a lieu de croire qu'il s'en trouve à Genes.

Je dois dire ici un mot d'un petit ouvrage, aussi italien, (Le Médecin de soi-même, ou Almanach pour 1770) (c) dont

(a) *Avviso al Popolo intorno alla sanita, &c. In Genova, 1767. 8°. 3 vol.*

(b) *Memoriale sopra la necessita ed il modo di guarire la Medicina, &c. 8°. 1760.*

(c) *Il Medico di se stesso, Almanacco per l'anno 1770. in Milano.*

l'Avis au Peuple, à ce que me marque l'Auteur Mr. BICETTI de BUTTINONI, célèbre Médecin de Trevi, connu depuis plusieurs années par son ouvrage sur l'Inoculation, a fourni l'idée & une partie de la matiere, & dans lequel on trouve sous chaque mois la réfutation de quelque préjugé populaire, & d'utiles directions diététiques avec quelques faits intéressants. Il seroit fort à souhaiter que Mr. BICETTI trouvât beaucoup d'imitateurs.

Mr. SCHUZER, Médecin de la Famille Royale de Suede, en a déjà publié dans sa langue, trois éditions différentes, dont la dernière a été faite sur celle de Paris de 1767; & ce qui me flatte trop pour que je puisse le taire, il a été engagé à ce travail par la REINE, (actuellement Reine Mere,) Princesse plus grande encore par la supériorité de son génie, l'étendue de ses connoissances, l'utilité de ses vues, que par le trône qu'elle a occupé. J'ai appris il n'y a que peu de jours (Août 1774) qu'outre cette traduction, un autre Médecin en avoit publié une seconde assez différente, & que les suffrages étoient partagés.

Mr. BANG, Médecin Danois, a aussi traduit cet ouvrage dans sa langue. (a)

(a) Underretning for Landmanden angaaende

PRÉFACE. xvij

Mr. PAULI, Docteur en Droit à Hambourg, & Auteur d'une Gazette Littéraire dont le plan est très-intéressant, en a fait imprimer une nouvelle traduction allemande, qu'une Société charitable & Littéraire, établie dans cette ville, a distribuée gratuitement au Peuple des environs.

J'ai sous les yeux la traduction Hongroise faite par Mr. MARIKOWZKI MARTON, Docteur en Médecine, & publiée en 1772. (a) La même année Mr. PROTASOW, Professeur en Médecine, & Membre de l'Académie de Pétersbourg, en a donné une traduction en Russe, & Mr. GRAU, Médecin de Madrid, une en Espagnol, à laquelle il a joint la traduction de quelques autres de mes ouvrages. Enfin cette année (1774) il a été traduit en Polonois; les traducteurs sont les RR. PP. JAKUBOWSKY, ZAREBSKY, TURKOROSKY, des Ecoles pies. Le Pere KARWOSKI, du même ordre, a publié en même temps la traduction de l'Essai sur la santé des gens de Lettres.

Sundheden, &c. 8°. Copenhague, chez F. C. Belt, 1770.

(a) A Nephez Valo Tudostas Mikeppen Kallyen al maga egésségere vigyazni irattatott TISSOT UR Méd. Doct. &c. Carolyban, 1772. 8°.

Après cette histoire des éditions étrangères, je reviens aux changements que j'ai faits moi-même à l'ouvrage depuis la première. Dans la seconde, qui parut en 1762, j'avois fait beaucoup de corrections dans le style, qui tendoient toutes à le simplifier & à rendre le sens plus facile à saisir, & j'avois fait des additions considérables qui étoient de trois especes différentes, ayant ou étendu la traçtation de quelques articles qui me paroissoient un peu trop succincts, ou ajouté de nouveaux articles sur des matieres déjà traitées, ou enfin inséré de nouvelles matieres. Dans la troisieme édition qui fut imprimée à Paris en 1767, chez DIDOT le jeune, je ne fis pas des changements considérables dans ce qui avoit déjà paru; mais ce qui la rendit supérieure aux précédentes, ce fut l'addition de deux nouveaux Chapitres, l'un sur l'Inoculation, l'autre sur la santé des personnes valétudinaires. Dans celle qui a paru en 1769, chez le même Libraire, qui est la quatrieme que j'ai publiée, il n'y a aucune nouvelle matiere, mais en relisant la précédente avec soin, je fis dans plusieurs endroits des corrections & des additions dont quelques-unes sont importantes, mais il s'y glissa plusieurs fautes d'impression, c'est ce qui me

détermina à revoir attentivement la cinquième, qui parut en 1770, à laquelle je fis quelques corrections & quelques additions, mais peu considérables; il y en a de plus importantes dans celle-ci 1774, 75 à 1777.

Je sais que l'on m'a blâmé de ces fréquentes augmentations, mais il m'est arrivé comme à tous les Auteurs qui n'ayant pas la vanité de croire qu'ils ont donné d'abord un ouvrage parfait, sont empressés à le corriger & à le rendre plus utile toutes les fois qu'on le réimprime. Un très-petit nombre des personnes qui ont acheté les premières éditions, ont cru que je leur faisois tort en perfectionnant les suivantes; j'avoue que je ne puis pas sentir la légitimité de leur plainte; il n'y a peut-être pas un Ecrivain qui, en relisant son ouvrage quelque temps après l'impression, n'y trouve quelques choses à changer, & souvent à ajouter; les additions sont même un devoir dans les ouvrages de sciences physiques qui s'enrichissent tous les jours par les nouvelles découvertes, & l'Auteur qui ne fait pas à une nouvelle édition tous les changements qu'il juge utiles, sans sortir de son plan, fait un vol au Public. Ceux qui ont la première édition qui se trouve plus ou moins inférieure aux sui-

vantes, n'ont pas plus lieu de se plaindre de l'Auteur, qu'on ne l'a de tout homme qui écrit sur une matiere mieux qu'on ne l'a fait avant lui; & vouloir priver les Ecrivains du droit de se perfectionner, ce seroit mettre les entraves les plus funestes aux progrès des sciences les plus utiles.

L'on a déjà vu quelques Savants qui n'ont écrit que dans un âge assez avancé, & j'en connois qui se sont imposé la loi de ne rien publier avant l'âge de cinquante ans, afin de donner à leurs ouvrages leur dernier degré de perfection, & de n'être point obligés à retoucher les secondes éditions; mais outre que la mort peut les prévenir, & que le Public perd à l'attente, je suis persuadé qu'au bout de quelques années ils jugeront que ces ouvrages, si attentivement revus avant que de paroître, sont cependant encore susceptibles de quelques corrections. Ce n'est qu'après l'impression qu'on profite des remarques du Public, & ces remarques sont un des plus grands secours que l'on ait pour donner aux ouvrages toute la perfection dont ils sont susceptibles; peut-être même qu'un Auteur lui-même juge mieux de son ouvrage imprimé que manuscrit; c'étoit l'idée du célèbre Cardinal du Perron, & je crois l'avoir éprouvé moi-même. Je sens

qu'il seroit agréable qu'il ne parût que des ouvrages finis ; mais l'exiger, c'est vouloir que les hommes soient infailibles ; & aussi long-temps qu'ils ne le seront pas, loin de blâmer ceux qui ont le courage de s'occuper constamment à se corriger, on doit leur en tenir compte.

Plusieurs personnes très-respectables, dans ce pays ou dans l'étranger, & aux volontés desquelles je ne me suis refusé qu'avec un vrai chagrin, m'avoient demandé des additions qu'il ne m'a pas été possible de faire, puisque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui sortent absolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par plusieurs raisons. La première, c'est que mon but a été de remédier aux abus qui se commettent à la campagne dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie manière de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les secours, ou de transporter les malades pour aller se faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques sont, il est vrai, sujettes à être mal traitées dans les campagnes ; mais on a le temps & la facilité de conduire les malades dans les villes, ou de faire venir des secours ; d'ailleurs elles y sont bien moins fréquentes que celles dont j'ai

parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles sont presque toujours la suite.

La seconde raison, & seule elle seroit bien suffisante, c'est qu'il est impossible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne sont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus souvent d'une seule cause, & le traitement en est simple & uniforme; ainsi les symptômes qui font connoître la maladie, font connoître sa cause & son traitement; mais il en est tout autrement des maladies de langueur; chacune peut dépendre d'un si grand nombre de causes, & c'est la cause qui doit décider le choix des remèdes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on est très-éloigné d'en connoître la cause, & de pouvoir se décider sur le choix des remèdes. C'est cette connoissance des causes qui exige nécessairement des personnes versées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la Médecine, & à laquelle il est impossible que des personnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la variété des symptômes, les différentes périodes de la maladie, la difficulté des doses des remèdes dont l'activité rendroit

dangereuses les plus petites erreurs, &c. sont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénible pour les Médecins, même les plus exercés, & impossible pour tous ceux qui ne le sont pas.

La troisième raison, c'est qu'en supposant même qu'on pût rendre ces matières assez simples pour être saisies par tout le monde, elles exigeroient un ouvrage d'une longueur excessive & disproportionnée aux facultés de ceux à qui on le destineroit; il y a telle maladie chronique qui seule demanderoit un volume aussi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la chose est nécessaire, & qu'elle est possible, je déclare que je la trouve au-dessus de mes forces, & que je suis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le temps nécessaire pour l'exécuter. Je souhaite que d'autres l'entreprennent & réussissent; mais j'espère que les personnes qui me feroient l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche, sentiront la force de mes raisons, & n'imputeront point à opiniâtreté, ou à manque de condescendance, un refus qui naît de la nature même de la chose. C'est pour leur donner une preuve de ma docilité & de ma déférence à leurs volontés, que je composai, pour l'édition de 1766, le Chapitre intitulé, Avis aux personnes valétudinaires, qui

ne remplit point précisément ce qu'elles exigeoient de moi, mais qui renferme tout ce que j'ai cru pouvoir dire sur les maladies de langueur, sans m'écarter de mon plan, auquel, je le réitere, je dois & je veux me tenir exactement attaché.

Mr. FERMIN, Médecin Hollandois, qui a vécu plusieurs années à Surinam, a eu plus de courage que moi; il a publié un ouvrage, qu'il a lié en quelque sorte au mien (a), & à la tête duquel il me donne des éloges que je serois très-flatté de mériter, dont le but est de faire pour les maladies chroniques ce que j'ai fait pour les maladies aiguës & pour quelques autres. (b) La premiere partie de l'ouvrage est une physiologie; la seconde, intitulée Instructions importantes au Peuple sur la cure des maladies, traite dans 257 pages de 73 maladies chroniques, des tumeurs en général, des luxations, des fractures, des maladies des femmes & des maladies des enfans. Mr. FERMIN a donné dans ce petit volume

(a) C'est cette liaison qui est cause que j'ai dû en parler plus au long.

(b) Instructions importantes au Peuple sur l'économie animale, &c. par Mr. Phil. FERMIN, Docteur en Médecine, servant de suite à l'Avis au Peuple sur sa santé, par Mr. TISSOT, in-12. La Haye, 1767.

volume autant de choses utiles qu'il étoit possible ; mais je suis toujours également convaincu qu'il ne l'est pas de mettre le traitement de ces maladies à la portée de ceux dont la Médecine n'est pas la vocation , ni de renfermer dans aussi peu de pages des traitements qui demandent autant de détails. Qu'il me soit permis d'en citer un seul exemple. Le chapitre 37, qui traite du spasme, maladie des plus graves & des plus fréquentes, n'a qu'une petite page ; Mr. FERMIN dit que ce mouvement involontaire dépend d'une infinité de causes , qui se trouvent dans le sang , dans le cerveau , dans les nerfs , & finalement dans les muscles ; ces causes ne sont point distinguées ni caractérisées , le traitement qui convient à chacune n'est point assigné , & tout le traitement se réduit à une potion qu'on doit commencer sur la fin de l'accès , pour en prendre une cuillerée à toutes les heures jusqu'au parfait rétablissement. Mr. F. est trop éclairé pour ignorer que dans le plus grand nombre des cas cette potion sera inutile , & que dans quelques-uns elle irritera ; mais il n'a pas pu éviter les écueils inévitablement attachés à son entreprise.

Il a paru depuis la publication de cet ouvrage une multitude d'ouvrages du même

genre, en différentes langues, mais surtout en françois; les uns ont pris quelque chose de l'*Avis au Peuple* en le citant, d'autres en ont pris beaucoup plus & ne l'ont point cité; je ne parlerai d'aucun, excepté d'un ouvrage Anglois qui mérite très-fort d'être distingué; l'Auteur est Mr. BUCHAN, Médecin d'Edimbourg, qui, sous le titre simple de Médecine domestique (a), a réuni un très-grand nombre de vérités utiles sur la conservation de la santé & sur les maladies, tant aiguës que chroniques. Je regarde cet ouvrage comme un des bons ouvrages de Médecine qu'on ait. L'auteur étoit déjà connu très-avantageusement par une excellente dissertation sur la façon dont on élève les enfants dans l'hôpital d'Ackwort, qui paroît être un des plus sages établissemens faits en faveur de l'humanité.

J'ai appris que les citations avoient embarrassé quelques personnes; il étoit difficile de le prévoir, mais il est aisé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux especes de citations; les unes pour indiquer les remèdes, les autres pour rapporter quelque passage du livre

(a) Domestic Medicine or treatise on the prevention and cures of diseases by regimen and simple Medicines by W. BUCHAN, 8°. London, 1772.

même, qui sert d'éclaircissement à l'endroit où on le cite; les unes & les autres étoient inévitables. La première est désignée ainsi, N^o. avec le nombre, comme, 1, 2, &c. elle marque que le remède que j'indique est décrit dans la Table des Remèdes au Numéro marqué; ainsi quand on lit §. 3, page 26, l'infusion tiède de N^o. 1, & §. 4, page 27, la tisane N^o. 2, ou les laits d'amandes N^o. 4, cela signifie qu'on trouvera ces remèdes dans la table aux N^o. 1, 2, 4; & cette table est à la fin de l'ouvrage, page 285 du Tome second.

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table, & qu'au-lieu d'indiquer les remèdes par leur N^o. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été insoutenable.

Les citations de la seconde espece sont fort simples; l'on voit que tout l'Ouvrage est divisé par paragraphes, désignés par cette marque §; & pour ne pas le grossir par des répétitions inutiles, quand dans un endroit j'ai dû rappeler ce qui étoit déjà ailleurs, au-lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela se trouvoit; ainsi lorsqu'on lit §. 50, page 68, Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§. 46.), cela signifie

que pour ne pas répéter la description que j'ai déjà faite, je renvoie à aller la chercher dans le §. 46 que je cite.

L'usage de ces citations n'est rien moins que nouveau, il est extrêmement commode & aisé; mais n'y eût-il qu'un lecteur qui dût en être embarrassé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclaircissement : je ne puis espérer d'être utile qu'autant que je serai clair, & l'on sent que l'envie d'être utile est le seul motif de cet Ouvrage : & j'ose croire que je n'ai pas entièrement manqué mon but ; l'approbation que de très-grands Médecins ont donnée au plan & à l'exécution, les éloges des meilleurs Journalistes, plus de trente éditions (a), les remerciements de beaucoup de gens qui croient m'avoir obligation, sont autant de témoignages qui me permettent de penser qu'en composant cet Ouvrage j'employai utilement mon temps. Ceux qui craignent, ou veulent craindre, ou aiment à craindre qu'il n'ait des inconvénients, se trompent. Il seroit à souhaiter, disent-ils, que l'on n'eût jamais écrit sur la Médecine en langue vulgaire, & que la Médecine fût restée entre les mains des Médecins. Mais ils n'ont pas senti que la première partie

(a) J'en connois actuellement plus de 40 (1774,) & je fais qu'il y en a plusieurs autres.

de ce souhait est impossible, & que ce ne sont pas les livres de Médecine qui ont mis cette science entre les mains des femmes & des Charlatans. En quelle langue vouloient-ils donc qu'écrivissent les Médecins Grecs, qui ont écrit les premiers & le mieux de tous; & croient-ils que ce soit dans les ouvrages des grands Médecins François & Anglois, qui ont écrit dans leurs langues, que les Charlatans de ces deux nations puissent leurs raisonnements insensés & leurs recettes dangereuses?

Il seroit à souhaiter, sans doute, que la Médecine ne fût exercée que par les Médecins, mais la chose est malheureusement autrement; & aussi long-temps qu'on n'aura pas trouvé le moyen d'y remédier, l'on doit s'occuper, en attendant que la source du mal soit tarie, d'en diminuer les effets autant qu'il sera possible. Quand je composai l'Avis au Peuple, je crus qu'il seroit propre à remplir en partie ce but louable: rien n'a dû jusqu'à présent m'engager à changer d'idée; & en publiant cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai profité de quelques remarques des différents Editeurs, je ne crains point de publier un ouvrage dangereux. J'ai eu la satisfaction de voir que des personnes cha-

ritables & intelligentes s'en sont servies avec un succès marqué, même dans des maladies très-graves, & je serai au comble de mes vœux, si je continue à apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables.

A Lausanne, le 20 Août 1774.



TABLE

DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

| | |
|---|--------|
| INTRODUCTION, | page 1 |
| CHAP. I. <i>Causes des maladies du Peuple,</i> | 25 |
| II. <i>Causes qui augmentent les mala- dies du Peuple,</i> | 37 |
| III. <i>Conduite dans le commencement des maladies, &c.</i> | 50 |
| IV. <i>Inflammation de Poitrine,</i> | 65 |
| V. <i>De la Pleurésie,</i> | 94 |
| VI. <i>Des maux de Gorge,</i> | 103 |
| VII. <i>Des Rhumes,</i> | 120 |
| VIII. <i>Des maux de Dents,</i> | 131 |
| IX. <i>De l'Apoplexie,</i> | 139 |
| X. <i>Des coups de Soleil,</i> | 146 |

xxxij TABLE DES CHAPITRES.

| | |
|--|-----|
| XI. <i>Du Rhumatisme,</i> | 155 |
| XII. <i>De la Rage,</i> | 170 |
| XIII. <i>De la petite Vérole,</i> | 182 |
| XIV. <i>De la Rougeole,</i> | 203 |
| XV. <i>De la Fievre ardente ou chaude,</i> | 210 |
| XVI. <i>Des Fievres putrides,</i> | 214 |
| XVII. <i>Des Fievres malignes,</i> | 221 |
| XVIII. <i>Des Fievres d'accès,</i> | 231 |
| XIX. <i>Des Érésipelles, & des piquures d'animaux,</i> | 248 |
| XX. <i>Des fausses Inflammations de Poitrine, &c,</i> | 257 |
| XXI. <i>Des Coliques,</i> | 266 |
| XXII. <i>Du Miséréré & du Cholera-morbus,</i> | 280 |

INTRO-



AVIS AU PEUPLE

S U R

S A S A N T É.

INTRODUCTION.



A diminution du nombre des habitants dans ce pays est une vérité de fait qui frappe tout le monde, & que les dénombrements démontrent. Cette dépopulation a plusieurs causes : je me croirois heureux, si je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui est la mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades. C'est là mon unique objet ; mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes.

On peut les réduire à deux classes générales. Il sort plus de monde qu'autrefois ; & l'on peuple moins. (a)

(a) Cette dépopulation est presque générale en Europe, suivant l'Editeur de la première édition de ce livre à Paris, & je crois qu'il a raison ; il ne pa-

2 I N T R O D U C T I O N .

Il y a deux especes d'émigration : l'on sort, ou pour aller dans les services étrangers, que l'on conserve par des raisons qui l'emportent sans doute sur les inconvénients : ou pour chercher, dans différentes vocations, une fortune que le pays refuse. L'on pourroit appeller la premiere, émigration militaire ; la seconde, émigration commerciale.

Le service nuit à la population de plusieurs façons. Premièrement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en sort ; les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, le *Heimweh* ou mal du pays, l'air pernicieux de quelques garnisons de Flandres, de Hollande, d'Italie, les mauvaises nourritures & boissens, les epidémies des camps, les débauches, en emportent un grand nombre. La désertion d'ailleurs, dont ils craignent les suites en rentrant chez eux, en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres, au sortir du service, embrassent des établissemens, dont le service leur a fourni l'occasion, & qui les éloignent de tout retour.

En second lieu, en supposant même qu'ils révinssent tous, le pays souffriroit égale-

roit même pas possible que cela soit autrement, si l'on fait attention au nombre d'hommes qui partent toutes les années de l'Europe pour aller périr dans les trois autres parties du monde, & si l'on veut bien convenir qu'une grande partie des denrées que nous en tirons, contribuent à abrégér la vie de ceux qui nous restent.

ment de leur absence, parce qu'ils sont absents dans le temps de la plus grande aptitude à la population; parce que, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parce que souvent, s'ils se marient, leurs enfants, victimes des dérèglements paternels, sont foibles, languissants, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la société; parce enfin que le goût de libertinage qu'ils ont contracté en empêche plusieurs de se marier. Mais quoique ces inconvénients soient réels & très-connus, cependant comme le nombre de ceux qui peuvent sortir de cette façon est borné, qu'il est même peu considérable, relativement au nombre des habitans que le pays devoit avoir, que cette expatriation a peut-être été nécessaire dans un temps, & pourroit le redevenir si les autres causes de dépeuplement finissoient, elle n'est peut-être pas la plus fâcheuse.

L'expatriation commerçante, que je crois plus nombreuse, a ses inconvénients particuliers qui ne sont pas moindres; & malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant par une raison simple; c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hasards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoueront. L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout

4 INTRODUCTION.

de fix mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents : qu'il en soit revenu un cette année avec quelques biens au-dessus de sa pacotille, tout le pays en est instruit & s'en occupe, une foule de jeunes gens sont séduits & partent, parce que personne ne pense, que, des cent quatre-vingt-dix-neuf qui étoient partis avec lui, la moitié a péri, une partie est misérable, & le reste est de retour sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays & dans sa première vocation. Le petit nombre qui réussit est publié; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très-grand & très-réel; quel en est le remède?

Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen est aisé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement un registre exact de ceux qui sortent, & au bout de fix, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leurs voyages. Si je ne me trompe, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs; il sortiroit beaucoup moins de gens; trouvant moins de concurrents, ils feroient mieux leurs affaires; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y revien-

I N T R O D U C T I O N. §

droient plus souvent ; par-là même il resteroit plus d'habitants au pays, il en rentreroit davantage, & ils rapporteroient plus d'argent. Le pays seroit plus peuplé, plus riche & plus heureux ; parce que le bonheur d'un peuple qui vit sur un sol fertile dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pécuniaires.

Non-seulement l'on sort beaucoup du pays, & par-là même il y a moins de gens pour le peupler ; mais ceux qui y restent peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois ; ou ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes, il y a moins de mariages ; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves ; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes ? Il y en a deux principales ; le luxe & la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuse, dont l'éducation consumeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat, & d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfants, ils en auroient tous très-peu, & seroient hors d'état de soutenir le train des peres. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre, &

6 INTRODUCTION.

de laisser ses enfants, dans une situation propre à soutenir cette dépense. De-là peu de mariages quand on n'est pas riche; peu d'enfants quand on est marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite, affoiblit la santé, ruine le tempérament, & la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe, compte des familles de plus de vingt enfants, celle qui vit ne compte pas vingt germains, celle qui vient ne connoitra plus les freres.

Un troisieme inconvenient du luxe, c'est que le riche se retire des campagnes pour briller dans les villes, & qu'il augmente son domestique; mais cette augmentation des domestiques est préjudiciable à la population: premièrement, n'étant pas à l'ordinaire occupés suffisamment, ils prennent le goût de la vie oisive, & deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne pour lequel ils étoient nés; étant privés de cette ressource, ils ne se marient pas, ou se marient trop tard; il naît moins de citoyens.

L'oïveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage; ils n'auront jamais que peu d'enfants mal-sains, qui ne seront point en état de fournir des bras aux terres.

Ceux qui se conduisent le plus sagement, qui conservent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des

champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir de petits marchands; & c'est une perte pour le peuplement, parce qu'un nombre de laboureurs crée plus d'enfants qu'un nombre égal de citadins, & que sur un nombre donné, il meurt plus d'enfants à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service, les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes; & celles qui embrassent cet état succombent bientôt à ce travail pour lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il est aisé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; souvent la première couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les soins que leur délicatesse exigeroit, est l'écueil de leur santé; elles restent dans un état de langueur, de foiblesse, de dépérissement; elles n'ont plus d'enfants; elles deviennent, & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortements, les enfants dépayés après une grossesse cachée, l'impossibilité de trouver des époux, sont souvent les effets de leur libertinage.

Il est à craindre que ces maux n'aillent en croissant, depuis que, manque de sujets, ou par des vues d'économie, on commence à prendre pour domestiques des enfants dont les mœurs & le tempérament ne sont point

8 INTRODUCTION.

formés, & se ruinent d'un pas égal par le séjour de la ville, la fainéantise, le mauvais exemple & les mauvaises compagnies.

Outre l'augmentation des domestiques, le luxe multiplie aussi considérablement le nombre des artisans sédentaires occupés de ses fantaisies, & c'est une nouvelle perte très-réelle pour l'agriculture & pour la population.

Il resteroit sans doute bien des choses à dire sur cet important objet; mais outre que je ne veux point trop alonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laissent point de temps pour tout ce qui n'est pas médecine, je craindrois de sortir de mon sujet. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent en fait partie; puisqu'en donnant au peuple des avis sur sa santé, il falloit indiquer les causes qui la corrompent; mais ce que je pourrois dire de plus paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir, choisir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit par des récompenses; 1^o. à arrêter tous ses habitants; 2^o. à les encourager, par d'autres récompenses, à une population plus abondante. Ils n'en sortiroient point, ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le désordre, ainsi vraisemblablement ce quartier, au bout d'un certain temps, seroit trop peu-

I N T R O D U C T I O N. 9

plé & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Je passe enfin à la troisieme cause de dépopulation ; c'est la façon dont le peuple est conduit dans les campagnes quand il est malade. J'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin que des maladies, qui auroient été très-légeres, devenoient mortelles par le traitement ; & je suis convaincu que cette cause fait seule autant de ravages que les précédentes ; elle mérite bien par-là même, toute l'attention des Médecins, dont la vocation est de travailler à la conservation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos soins à sa partie la plus brillante dans les villes, sa moitié la plus utile périt misérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroissent dans différents villages, & y font des ravages considérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage, qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leur secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple ; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible ; & j'ose espérer que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitements pernicieux qu'il faut éviter.

Je suis intimement convaincu qu'on peut

faire mieux que moi ; mais ceux qui seroient en état ne l'entreprennent pas ; j'ai plus de courage , & j'espère que les gens qui pensent , me sauront quelque gré d'avoir donné un ouvrage , dont la composition est rebutante par sa facilité même , par les détails minutieux qu'il exige , par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues , & par l'impossibilité d'y traiter aucune matière à fond , ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile ; c'est le travail d'un pasteur , qui écrivoit un catéchisme pour de petits enfants.

Je n'ignore pas cependant que l'on a déjà quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne qui sont privés de secours ; mais les uns , quoique faits dans un bon but , produisent un mauvais effet ; de cette espèce sont tous les recueils de remèdes sans description de maladie , & par-là même sans aucune règle sûre pour l'application ; tel , par exemple , que le fameux recueil de Madame FOUQUET , & quelques autres dans le même goût. * Les autres se rapprochent

* L'on doit ranger dans la même classe un ouvrage qui a paru sous le nom de *Médecine rurale & pratique*, &c. à Paris 1768. L'auteur est Mr. BUCHOZ, Médecin de Nancy, connu très-avantageusement par ses ouvrages de Botanique. La médecine rurale n'est qu'un simple recueil de recettes, à chacune desquelles on donne un titre qui exprime les vertus qu'on lui attribue, sans aucune attention aux différentes causes qui produisent les mêmes maux. Après avoir loué l'Avis au Peuple, plus assurément qu'il ne le mérite, Mr. BUCHOZ ajoute : *cet ouvrage suppose*

I N T R O D U C T I O N . II

du plan du mien ; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies , & par-là même sont devenus trop volumineux ; d'autres ont été trop courts sur chaque article ; d'ailleurs ils n'ont point insisté assez sur les signes des ma-

*cependant , dans sa méthode curative aussi courte que simple , une petite Pharmacie qu'on est obligé de se procurer en campagne , & qui ne laisse pas d'être dispendieuse pour de pauvres habitants. Par le moyen de l'ouvrage que nous publions , nous remédions à cet inconvéniens. Je souhaiterois que cela fût , j'aurois été empressé à profiter de l'ouvrage de Mr. BUCHOZ. Mais le plus léger examen suffit pour se convaincre que son plan de Pharmacie purement campagnard est impossible , & qu'il seroit beaucoup plus dispendieux que celui que j'ai proposé. Je juge de son impossibilité , 1°. parce que dans la plus grande partie des recettes il entre quelque remède qu'il faut tirer des Pharmacies de ville , à moins que quelque particulier n'en érige dans sa maison à la campagne. 2°. Parce qu'il y a plusieurs recettes dans lesquelles il n'entre que des remèdes tirés des Pharmacies , comme les numeros 354 , 366 , 367. 3°. Parce que le nombre des plantes qu'il emploie est extrêmement considérable , (il y en a 16 dans un *apozeme antiscorbutique* , 13 dans une décoction pectorale ,) & suppose une connoissance botanique très-étendue pour la collection , & des soins pour la conservation très-longs & très-déliçats ; il seroit impossible & ruineux pour un paysan de se procurer toutes les plantes qui entrent dans la Pharmacopée de Mr. BUCHOZ , dans laquelle il entre peut-être dix fois plus de drogues que dans la mienne ; & comme elles ne se trouvent & ne sont efficaces que dans certains temps de l'année , il faut nécessairement que ne prévoyant pas celles dont il pourra avoir besoin , il se les procure toutes , s'il veut renoncer à les tirer des Pharmacies ;*

ladies, leurs causes, le régime général, les mauvais traitements; leurs recettes ne font point généralement aussi simples & aussi aisées à préparer qu'elles doivent l'être; enfin ils paroissent la plupart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triste, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec respect, & qui s'étant proposé un plan fort semblable au mien, l'ont rempli avec une supériorité qui mérite toute la reconnoissance du public. L'un est Mr. ROSEN, premier Médecin du Roi & du royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'est servi de son crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs ces contes ridicules, ces aventures extraordinaires, ces pernicious conseils d'astrologie, qui en Suede, comme ici, ne servent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la superstition, & les préjugés les plus faux sur la santé, les maladies & les remèdes; & il a pris la peine de composer, sur les maladies populaires, des traités simples, qu'il a substitués à ces tas de sottises. Mais ces petits ouvrages, qui paroissent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore

il sera donc, dans ce plan, astreint à une dépense considérable toutes les années, pour en prévenir une très-petite dans les cas de maladie; & il est évident que le plan de Mr. BUCHOZ, dicté par la charité, est impraticable, il seroit d'ailleurs insuffisant dans un très-grand nombre de cas, & il conserve les inconvéniens des recueils de recette.

I N T R O D U C T I O N. 13

été traduits du suédois, & par-là même je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre est Mr. le Baron de SWIETEN, premier Médecin de Leurs Majestés Impériales, qui a bien voulu se donner les soins de faire, pour les armées, ce que je fais pour les campagnes de ce pays. Quoique mon ouvrage fût en grande partie composé quand le sien m'est parvenu, j'en ai pris différents morceaux; & si nos vues eussent été précisément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand service en cherchant à répandre son livre, qu'en en publiant un nouveau; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles que je traite fort au long, qu'il a traité de plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan, qu'il ne dit rien de quelques autres dont je suis obligé de traiter, nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très-différents relativement au fond des matières. Dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais un honneur d'être presque toujours dans ses principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins; mais peut-être, outre mes amis, quelques-uns le liront. Je leur demande une grâce, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre: je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un ou-

vrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du désagrément, & l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espere de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne font peut-être pas généralement connus.

Le titre d'*Avis au Peuple* n'est point l'effet d'une illusion qui me persuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maison de chaque paysan. Les dix-neuf vingtiemes ne sauront sans doute jamais qu'il existe, plusieurs ne sauroient pas le lire, un plus grand nombre, quelque simple qu'il soit, ne le comprendroit pas; mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables, qui vivent dans les campagnes, & qui, par une espece de vocation de la Providence, sont appellés à aider de leurs conseils tout le peuple qui les environne.

L'on sent aisément que j'ai en vue premièrement Messieurs les Pasteurs: il n'y a point de village, de hameau, de maison foraine dans tout le pays, qui n'ait droit à la bénéfice d'un d'entr'eux; & je sais qu'il en est un grand nombre, qui, touchés du triste sort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur situation, desirerent, tous les jours, d'être à même de pou-

INTRODUCTION. 15

voir leur donner des soins pour le corps, dans le temps même qu'ils les disposent à se préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie pour vivre dans la suite plus sainement. Je me féliciterai si ces Ecclésiastiques respectables trouvent ici quelques secours, qui puissent leur aider à satisfaire leurs intentions bienfaisantes. Le respect & l'amour de leurs troupeaux, leur vocation à de fréquentes visites dans les maisons, le devoir qui leur est imposé de détruire les préjugés fâcheux & la superstition, leur charité, leurs lumières, la facilité que leurs connoissances physiques leur donnent à saisir toutes les vérités de ce petit ouvrage, sont autant de raisons qui me persuadent qu'ils auront toute l'influence possible sur la réforme qu'il est à souhaiter de faire dans la médecine du peuple.

J'ose, en second lieu, compter sur les Seigneurs de place, dont les conseils, extrêmement respectés par leurs paroissiens, sont si propres à décréditer une mauvaise méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils saisiront aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vus de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure, l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages, la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins, me font espérer, en jugeant de ceux que je ne connois point par ceux que je connois, qu'ils saisiront avec joie un nouveau moyen de faire du bien

dans leur voisinage. La vraie charité sent que, manque de lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en suspens; mais elle fait avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu, les personnes riches, ou au moins aisées, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles se réjouissent en faisant du bien, seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer, ils sont presque toujours informés des maladies du lieu, parce qu'on s'adresse à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin, des biscuits, en un mot, pour tout ce qu'on croit besoins de malades. A l'aide de quelques questions aux assistants ou d'une visite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie, & par une sage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au-lieu de thériaque, de l'orge ou du petit lait au-lieu de bouillon, ils ordonneront des lavements ou des bains de pied au-lieu de vin, & des grus à l'eau au-lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut résulter de ces attentions si aisées & souvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude; mais quand elle sera détruite, la bonne s'enracinera tout aussi fortement, & j'espere

INTRODUCTION. 17

que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérance encore sur les soins des Dames que sur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres. Une charité plus active, une patience plus soutenue, une vie moins ambulante, une sagacité que j'ai admirée chez plusieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles observent avec une exactitude, & qu'elles démêlent les causes cachées des symptomes avec une facilité qui seroit honneur aux meilleurs praticiens, enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, sont autant de caracteres qui établissent leur vocation; & il y en a un grand nombre qui la remplissent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devoit servir de modele.

Les maîtres d'école doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant pour tirer parti de cet ouvrage; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que non-seulement ils cherchassent à connoître la maladie, c'est la seule chose un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut; mais encore qu'ils apprissent à appliquer les remedes. Plusieurs rasent; j'en ai vu qui saignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adresse, tous apprendroient aisément à le faire, & il ne seroit peut-être pas hors de place d'introduire l'usage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils

fussent saigner. Ces talents, celui de juger du degré de la fièvre, d'appliquer les véficatoires & de les panser, seroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, souvent peu nombreuses, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour; la plupart n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur usage pourroient-ils faire de leur loisir que de l'employer au soulagement des malades? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique, pour n'incommoder personne; & ce petit revenant-bon rendroit leur situation encore plus douce; outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité & par désœuvrement, à prendre le goût de la boisson. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette espece de pratique, c'est que soignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils seroient à même, dans les cas graves, de consulter ceux dont on croiroit avoir besoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs mêmes, il ne s'en trouve plusieurs, tels que j'en connois, qui, remplis de sens, de jugement & de bonne volonté, liront avec plaisir ce livre, en saisiront la doctrine & la répandront avec empressement.

Enfin, j'espère que plusieurs Chirurgiens répandus dans les campagnes, & qui exercent la médecine dans leur voisinage, voudront bien le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les

conseils, quoiqu'un peu différens, peut-être, de ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Ils sentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde; & ils ne se feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une science qui proprement n'est pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne se sont jamais livrés, sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé, & qui a eu plusieurs secours qui leur manquent.

Les sages-femmes pourront aussi rendre leurs soins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il seroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage sur l'art même qu'elles exercent; les exemples de malheurs, qu'on auroit évités avec plus d'habileté, sont assez fréquents pour faire desirer qu'on pût les prévenir; & cela ne seroit pas impossible: rien ne l'est, quand ceux à qui la volonté appartient veulent fortement; mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, qui est très-pressant.

J'ai donné les recettes des remèdes les plus simples, & j'ai indiqué la façon de les préparer avec assez de détail, pour espérer que personne ne sera embarrassé à cet égard. Mais qu'on ne croie point que cette simplicité nuit à l'utilité, & qu'ils sont moins efficaces: je déclare que ce sont les mêmes dont je me sers dans la ville pour les malades les plus opulents. Cette simplicité est fondée en nature: le mélange d'un grand nombre de drogues est ridicule. Si elles ont

les mêmes vertus, pourquoi les mêler? Il vaut bien mieux se borner à celle qui est la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remède devient inutile.

Je n'ai donné aucun conseil dont l'exécution ne fût aisée & très-praticable. L'on trouvera cependant que quelques-uns sont peu faits pour la généralité du peuple, & je n'en disconviens pas; mais je les ai mis, parce que je n'ai point perdu de vue les personnes qui, sans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours se procurer un Médecin, aussi-tôt, aussi souvent, ou aussi long-temps qu'elles le voudront.

Un grand nombre de remèdes se tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer; il y en a cependant qui doivent se prendre chez les Apothicaires. J'ai marqué les prix auxquels je suis persuadé que tous les Apothicaires du pays les donneront au payfan peu riche; & en les marquant je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fît payer trop cher; je n'avois point cette crainte; mais pour que voyant la modicité du prix, il ne craignît point d'aller à l'emptette. Il aura presque toujours la dose de remède nécessaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biscuits & d'autres choses qui le tuoient. Si le prix des remèdes, tout modique qu'il est, excédoit ses facultés, sans doute les bourses des com-

munes & des pauvres y suppléeroient. Enfin il y a dans le pays un très-grand nombre de maisons de Seigneurs, de Ministres, de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remedes; sans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien distribuer les remedes indiqués ici, au-lieu de ceux qu'ils distribuoient auparavant.

L'on objectera encore que la plupart des campagnes sont très-éloignées des villes, & que le payfan n'est pas à portée, par-là même, de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds qu'il y a effectivement plusieurs villages très-éloignés des villes où il y a des Apothicaires; mais si l'on excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il se trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, jusqu'à présent, celles que j'indique; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en espérer le débit; & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le temps que chaque remede pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très-fréquent, dont les maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils seront munis des instrumens nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, une seringue (qui peut être rem-

placée par des vessies) fussent une emplette trop considérable, les Communes pourroient la faire, & les instruments passeroient des uns aux autres. Il ne faut pas espérer que tous puissent ou veuillent apprendre à en faire usage; mais un seul peut suffire aux besoins de quelques villages voisins, sans que ses devoirs en souffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter de dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une personne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans jusqu'à soixante & dix, entre soixante & septante fois par minute: il se ralentit ordinairement un peu chez les vieillards; & chez les enfants il bat plus vite; jusqu'à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers; elle diminue ensuite peu-à-peu.

Une personne intelligente qui aura touché souvent son pouls, & celui des autres, jugera assez exactement du degré de fièvre d'un malade. Si le pouls n'est qu'un tiers plus vite, elle n'est pas extrêmement forte; elle est forte, quand cette augmentation est d'une moitié; très-dangereuse, l'on peut presque dire mortelle, quand on est parvenu au point d'avoir deux battements au-lieu d'un.

I N T R O D U C T I O N . 23

Il ne faut pas juger du pouls seulement par la vitesse, mais encore par la force ou la foiblesse, la dureté ou la mollesse, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas besoin de définir le pouls fort & le pouls foible : le fort est presque toujours d'un bon augure ; & s'il l'est trop, on peut l'affoiblir : le foible est souvent fâcheux.

Si le pouls, en frappant le doigt, fait sentir un coup sec, comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur ; l'opposé s'appelle mou : le dernier vaut généralement mieux.

Si le pouls est fort & mou, encore qu'il soit vite, on doit conserver beaucoup d'espérance. S'il est fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la saignée & le régime rafraîchissant. S'il est petit, vite & dur, le danger est très-grand.

L'on appelle pouls régulier celui dont tous les battements sont à des distances égales, dont il ne manque point de battements (s'il en manque, il est intermittent), & dont tous les battements se ressemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort, & un foible.

Tant que le pouls est bon, que la respiration n'est pas embarrassée, que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué, que le malade prend les remèdes, qu'ils produisent l'effet qu'on en attend, qu'il conserve des forces, qu'il sent son état, l'on doit espé-

rer de le guérir. Quand tous, ou le plus grand nombre de ces caracteres manquent, il est dans un pressant danger.

Il est souvent question, dans cet ouvrage, de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration, cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle soit peu visible, est cependant très-considérable, puisque, si une personne bien portante a mangé ou bu huit livres dans un jour, il n'en sort pas quatre par les selles ou par les urines, & que le reste se dissipe par la transpiration insensible. L'on sent aisément que si une telle évacuation vient à s'arrêter, & si cette humeur, qui devoit sortir par la peau, se jette sur quelque partie intérieure, il peut en résulter des maux fâcheux. C'est une des causes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot; toutes ces directions sont destinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire qu'elles puissent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long; &, au moment où il arrive, elles doivent être mises de côté. La confiance doit être nulle ou entière; elle fonde les succès; c'est au Médecin à juger du mal, & à choisir les remedes, & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a à lui proposer d'en employer quelques autres, préférablement à ceux qu'il conseille, uniquement parce qu'ils ont réussi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à peu

peu près semblable : c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied, sur le modele d'un autre, plutôt que sur la mesure qu'il a prise.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques causes des maladies du Peuple.

§. I. **L**ES causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne sont, 1^o. l'excès du travail pendant longtemps. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement & dans un état de langueur, dont ils se guérissent rarement, plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleurésie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit; mais souvent il est impossible : l'autre, c'est lorsqu'on est obligé à ces excès, de les tempérer par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, & sur-tout par du petit-lait, ou du lait de beure (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre : cette boisson, salutaire & agréable, rafraîchit & soutient les forces. Je traiterai plus bas des maladies inflammatoires.

Il y a un épuisement qui, quoiqu'il ait des symptômes fort différents de ces mala-

dies, s'en approche par sa cause, qui est un dessèchement général. J'en ai vu guérir par l'usage du petit-lait, ensuite des bains tièdes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remèdes chauds & les nourritures succulentes tuent.

§. 2. Il y a une autre espèce d'épuisement, qu'on peut appeller épuisement vrai, qui est produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture suffisante, les mauvais aliments, la mauvaise boisson, l'excès du travail; c'est dans ce cas où il convient de donner de bonnes soupes & un peu de vin. Mais ce cas est très-rare dans ce pays; je le crois plus fréquent dans quelques provinces de France.

§. 3. Une seconde cause très-ordinaire de maladies, c'est de se reposer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud: l'on arrête tout-à-coup la transpiration; & cette humeur, se rejettant sur quelque partie intérieure, occasionne plusieurs maladies très-violentes, sur-tout des esquinancies, des inflammations de poitrine, des pleurésies & des coliques inflammatoires. L'on est toujours maître de prévenir le mal en évitant la cause, qui est une de celles qui tuent le plus de gens; mais quand il est fait, & dès qu'on commence à sentir les premiers symptômes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut sur le champ se faire saigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, & boire abondamment de l'infusion

tiede N^o. 1. Ces secours préviennent souvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuse, si l'on cherche à se faire suer par des choses échauffantes.

§. 4. Une troisieme cause, c'est l'eau froide qu'on boit, quand on a fort chaud: cette cause agit comme la précédente; mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples, des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissements, des suppressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remedes sont une ample saignée dès le commencement du mal, une abondance d'eau tiede, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tisane N^o. 2, ou les laits d'amandes N^o. 4, le tout bu tiede; des fomentations d'eau tiede sur la gorge, la poitrine, le ventre; des lavemens d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi bain tiede après la saignée a quelquefois soulagé très promptement.

Il est bien étonnant que les laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume, dont ils connoissent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, sur-tout s'ils doivent se reposer; il fait que, s'il les laissoit boire, peut-être ils

en créveroient , mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas au reste le seul exemple dans lequel il paroisse faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. Une quatrième cause , qui influe sur tout le monde , mais plus cependant sur le laboureur , c'est l'inconstance des temps. Nous passons tout-à-coup , quelquefois plusieurs fois par jour , du chaud au froid , ou du froid au chaud , d'une façon plus marquée & plus prompte que dans le plus grand nombre des autres pays. C'est là ce qui rend les maladies catarrhales & rhumatismales si fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir , c'est d'être ordinairement un peu plus vêtu que la saison ne l'exige , de prendre les habits d'hiver de bonne heure en automne , & de ne pas se presser de les quitter au printemps. Les ouvriers prudents , qui se déshabillent pendant le temps du travail , ont soin de remettre leurs habits le soir en se retirant. Ceux qui par négligence se contentent de les remporter perchés sur leurs outils , s'en trouvent quelquefois très-mal. Il y a quelques endroits , mais en très-petit nombre , où l'air est mal-sain , plus par la nature que par ses variations , comme à *Willeneuve* , à *Noville* sur-tout , & dans quelques autres villages situés dans les marais qui bordent le Rhône : ces pays sont sujets à ces fièvres d'accès dont je dirai un mot ailleurs.

§. 6. Ces variations promptes amènent

souvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud, & l'ouvrier, baigné dans une sueur chaude, est tout-à-coup trempé dans l'eau fraîche; ce qui occasionne les mêmes maux que le passage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remèdes. Si le soleil, ou un air chaud, revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelquefois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher; le mal n'est pas fort grand, moyennant qu'en arrivant il quitte ses habits; mais j'ai vu des pleurésies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillées, il n'y a rien de plus utile que de se laver avec de l'eau tiède. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiède de jambes est très-utile. J'ai guéri radicalement des personnes sujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conseil. Le bain est encore plus efficace, si l'on fait fondre dans l'eau un peu de savon.

§. 7. La cinquième cause à laquelle on ne pense guère, & qui produit en effet des accidents moins violents, mais qui nuit cependant très-réellement, c'est l'usage ordinaire dans presque tous les villages d'avoir les courtines précisément dessous les fenêtres: il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui à la longue ne peu-

vent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui sont accoutumés à cette odeur ne s'en apperçoivent plus, mais la cause n'en agit pas moins; & ceux qui n'y sont pas accoutumés jugent de toute la force de l'impression.

§. 8. Il y a des villages dans lesquels, après que les courtines sont enlevées, on conserve des mares dans la même place. L'effet en est encore plus dangereux; parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laisse exhaler ses vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les courtines. Etant allé à *Pulli le grand* en 1759, à l'occasion d'une fièvre putride épidémique qui y faisoit des ravages, je sentoisi, en traversant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable qui y avoit regné cinq ans auparavant. Le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévînt ces accidents en renonçant aux mares.

§. 9. L'on peut joindre à cette cause le peu de soin que le payfan a d'aérer sa chambre. L'on fait qu'un air trop renfermé occasionne les fièvres malignes les plus fâcheuses; & le payfan ne respire jamais chez lui qu'un air de cette espece. Il y a de très-petites chambres, qui renferment jour & nuit le pere, la mere, sept ou huit enfants & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant fix mois de l'année, & très-

rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution si simple auroit les plus heureux effets.

S'il falloit choisir entre ces airs chauds & enfermés, ou l'air le plus froid, mais sec & toujours renouvelé, il n'y auroit pas à balancer, le dernier est infiniment préférable; j'ai vu souvent de pauvres compagnons très-gravement malades dans des chambres hautes ouvertes de tout côté, & où il geloit, se guérir aisément, pendant que ceux qui étoient mieux soignés dans des poëles chauds & fermés périroient cruellement. Les paysans malades se guériroient plus aisément, si, dès qu'ils sont malades, ils se faisoient porter dans leurs granges, dont l'air, beaucoup plus frais & plus pur que celui de leurs maisons, seroit pour eux le meilleur des remèdes.

§. 10. Je mets, pour sixième cause, l'ivrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tue en détail, dans tous les temps, & par-tout. Les misérables qui s'y livrent sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleurésies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge; s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent, long-temps avant

l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & sur-tout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps usés par les excès ne répondent point à l'action des remèdes; & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cause, sont presque toujours incurables. Heureusement, la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie est en quelque façon morte long-temps avant leurs corps.

§. II. Les aliments sont aussi souvent une cause de maladie pour le peuple; cela arrive, 1^o. quand les grains, mal mûrs, ou mal recueillis dans les étés fâcheux, ont acquis une mauvaise qualité: heureusement cela est rare, & l'on peut diminuer le danger de leur usage par quelques précautions, telles que celles de laver & de sécher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la pétrissant, de la laisser lever un peu plus long-temps & de cuire davantage le pain. 2^o. Les graines les plus belles & les mieux recueillies s'alterent très-souvent dans la maison du payfan, ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devoit se donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très-souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aisés & connus de parer à cela avec un peu de foin: mais je n'entrerai là-dessus dans aucun détail; il suffit

de faire sentir que la graine étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement quand elle n'est pas bonne. 3°. Avec de la bonne graine, on fait souvent du mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop long-temps. Tous ces défauts ont des suites fâcheuses pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfants & les valétudinaires.

Les tartes ou gâteaux font un abus du pain, qui, dans quelques villages, est porté à un point très-nuisible. C'est une pâte presque toujours mal & souvent point levée, mal cuite, grasse, & chargée de choses ou grasses ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigestes que l'on ait inventés. Ce sont les femmes & les enfants qui en font le plus d'usage & auxquels ils conviennent le moins; les petits enfants sur-tout, qui vivent quelquefois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont hors d'état la plupart d'en faire parfaitement la digestion; ils contractent un principe d'obstructions dans les viscères du bas ventre, & d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs, qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fièvre lente, éthisie, nouûre, humeurs froides, foiblesse pour le reste de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal-sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse, & rendue aigre par l'addition des fruits. En envisa-

geant les tartes du côté de l'économie, on trouveroit qu'elles dérangent aussi le paysan à cet égard.

Il y a quelques autres causes des maladies, tirées des aliments, mais moins fâcheuses, ou moins générales, & dans le détail desquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale; c'est que l'attention que le paysan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime; & je suis convaincu que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, & ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modèles à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies du peuple, la construction de ses maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un terrain élevé, ou un peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend humides; ceux qui les habitent en sont incommodés; & s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent & deviennent une nouvelle source de maladies. Le manœuvre robuste ne sent pas d'abord les

influences de cette habitation marécageuse; mais elles agissent à la longue, & j'en ai vu sur-tout les mauvais effets les plus sensibles sur les femmes en couche, les enfans, & les convalescens. Il seroit fort aisé de remédier à cet inconvénient, en élevant le sol de la maison de quelques pouces au-dessus du niveau par une couche de sable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choses semblables, & en évitant de bâtir contre un terrain plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police, & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtissent à prendre des précautions nécessaires à cet égard. Une autre attention qui coûteroit encore moins, c'est de tourner les maisons au midi oriental; c'est l'exposition, toutes choses d'ailleurs égales, la plus salutaire & la plus avantageuse; cependant je l'ai vue très-souvent négligée, sans qu'on pût assigner la moindre raison pour ne l'avoir pas choisie.

Ces conseils paroîtront peu importants aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le sont plus qu'on ne pense; & tant de causes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation.

§. 13. Le payfan boit dans ce pays 1^o. de l'eau pure, 2^o. du vin, 3^o. du vin fait avec des poires sauvages, ou quelquefois avec des pommes, & 4^o. ce qu'il appelle de la piquette, c'est-à-dire, une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau est la boisson.

36 CAUSES DES MALADIES.

générale ; il ne boit presque du vin que quand il est employé par le riche, ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne sont pas en usage dans tous les quartiers, l'on n'en fait pas toutes les années, elles ne se conservent que quelques mois.

Nos eaux sont généralement assez bonnes ; ainsi nous avons peu besoin de secours pour les purifier, & ils sont généralement connus dans les pays où ils sont nécessaires.

Les artifices dangereux pour bonifier les mauvais vins ne sont pas encore assez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici, & comme les nôtres ne sont pas nuisibles en eux-mêmes, ils font du mal par la quantité plus que par la qualité.

L'usage des vins de fruits & des piquettes est, comme je l'ai dit, peu considérable, & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets : ainsi les boissons ne peuvent être regardées comme cause de maladies dans ce pays qu'autant qu'on en abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres pays ; & c'est aux Médecins qui les habitent à indiquer à leurs compatriotes les préservatifs & les remèdes nécessaires.



C H A P I T R E II.

*Causes qui augmentent les maladies du Peuple.
Attentions générales.*

§. 14. **L**ES causes que j'ai détaillées dans le premier chapitre produisent les maladies, & le mauvais régime, que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbu d'un préjugé, qui coûte toutes les années la vie, dans ce pays seul, à quelques centaines de personnes; c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur, & que, pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à la population de l'Etat; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels les soins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette sueur avoient procuré la mort du malade, aussi évidemment que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet. La sueur emmène ce qu'il y a de plus liquide dans le sang; elle le laisse plus sec, plus épais, plus enflammé; & comme dans toutes les maladies aiguës, excepté un très-petit nombre qui sont très-rares, il est déjà

trop épais, elle augmente évidemment le mal. Bien-loin d'ôter l'eau du sang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de paysan qui ne dise, quand il a une pleurésie, ou une inflammation de poitrine, que son sang est trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vase, il le trouve *noir, sec, brûlé*, ce sont ses termes; comment le sens commun ne lui dit-il pas que, bien-loin de faire sortir l'eau d'un tel sang par les sueurs, il faut y en ajouter?

§. 15. Mais quand il seroit aussi vrai qu'il est peu que la sueur est utile au commencement des maladies, les moyens qu'on emploie pour la procurer n'en seroient pas moins mortels. Le premier, c'est d'étouffer le malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de soins pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre, où par-là même il est bientôt extrêmement corrompu, & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux causes seules sont capables de produire, dans un homme sain, la fièvre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me suis senti saisi, en entrant dans ces chambres, d'une difficulté de respirer que je dissipois en faisant ouvrir toutes les fenêtres.

Les gens instruits devroient se faire un plaisir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occasions qui s'en présentent, que l'air nous étant plus nécessaire que l'eau

ne l'est au poisson, dès qu'il cesse d'être pur, notre santé souffre nécessairement, & rien ne le corrompt plus promptement que les vapeurs qui sortent du corps de plusieurs personnes renfermées dans une petite chambre qu'on n'aère point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour sentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on les découvre un peu, on voit sur le champ la fièvre, l'oppression, l'angoisse, les rêveries diminuer.

§. 16. Le second moyen qu'on emploie pour faire suer les malades, c'est de ne leur donner que des choses échauffantes, & surtout de la thériaque, du vin, du saltranc, (a) dont la plupart des herbes ou fleurs sont dangereuses dès qu'il y a de la fièvre, & du safran, qui est encore plus nuisible. Dans toutes les maladies fiévreuses, il faut rafraîchir & tenir le ventre ouvert : tous ces remèdes échauffent & resserrent ; l'on peut juger quel mauvais effet ils produisent. Un homme bien portant tomberoit infailliblement dans une fièvre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de saltranc, que le paysan prend quelque-

(a) C'est cette composition d'herbes cueillies dans nos montagnes, connues dans l'étranger sous le nom de vulnéraires de Suisse. Un Médecin de cette ville, feu M. le docteur B. D'APPLES, a donné sur ce remède une petite Dissertation dans *les Nouvelles de la République des Lettres* pour le mois de Juillet 1712.

fois, lorsqu'il est déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Aussi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils sont journaliers, & malheureusement chacun peut en voir autour de soi.

§. 17. L'on me dira peut-être que souvent les maladies se guérissent par la sueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds que la sueur guérit, il est vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fausses pleurésies, quelques autres douleurs de rhumatisme, quelques fluxions, quelques rhumes; mais seulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une transpiration arrêtée, que la douleur se déclare tout de suite, & que sur le champ, avant que la fièvre ait épaissi & enflammé les humeurs, ou qu'il se soit formé quelque engorgement, on donne quelques boissons chaudes, comme du saltranc & du miel, qui, en rétablissant la transpiration, enlèvent la cause du mal. Alors même il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le sang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la sueur; & la fleur de sureau me paroît préférable au saltranc.

La sueur est aussi utile dans les maladies, quand, par une boisson abondante, on en a détruit les causes: elle sert alors à entraîner avec elle une partie des humeurs malades,

après que les plus grossières ont passé par les selles & par les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le sang, & qui y est devenue superflue. Il est à cette époque extrêmement important de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence; il y auroit souvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire suer dans les commencements; & cette sueur, si on l'arrête, se rejettant sur quelque partie intérieure, produit souvent une nouvelle maladie, plus dangereuse que la première. Il faut donc être aussi attentif à ne pas arrêter imprudemment la sueur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement; celle-là est presque toujours utile, celle-ci presque toujours dangereuse. D'ailleurs, si elle étoit nécessaire, on s'y prendroit très-mal pour la faire venir, puisqu'en échauffant si fort les malades, on allume une fièvre prodigieuse, on les met en feu, & la peau reste extrêmement sèche. L'eau tiède, avec un peu de vinaigre, est le meilleur des sudorifiques.

Si les malades suent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un soulagement de quelques heures, bientôt ces sueurs finissent, sans que la réitération des mêmes remèdes puisse les rappeler. On double les doses, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoisses horribles, & avec une inflamma-

tion générale. L'on attribue sa mort à ce qu'il n'a pas assez sué, pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop sué au commencement, & de ce qu'il a pris des remèdes sudorifiques & du vin. Il y a longtemps qu'un habile Médecin Suisse a averti ses compatriotes, que le vin leur étoit mortel dans les fièvres; quand j'ai réitéré cet avis dans les premières éditions de cet ouvrage, je craignois que ce ne fût avec aussi peu de succès; mais une heureuse expérience m'a appris le contraire, & l'on s'apperçoit tous les jours que le peuple se défait peu-à-peu des préjugés qui s'opposoient le plus puissamment à sa guérison.

Le paysan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit quand il est malade par préférence, & c'est un grand mal, parce que le vin rouge empêche les selles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente la force des vaisseaux & l'épaississement du sang, qui sont déjà trop considérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux par les aliments qu'on leur donne. La maladie affoiblit nécessairement, & la folle crainte que le malade ne meure de foiblesse porte à lui donner des aliments, qui, en augmentant sa maladie, le tuent par la fièvre. Cette crainte est absolument chimérique; jamais la foiblesse n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & sont bien plus forts, au bout de ce terme, que si on les avoit nourris, parce que, bien-

loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par-là même affoiblit le malade.

§. 19. Dès qu'il y a de la fièvre, l'estomac ne digere plus que très-imparfaitement; tout ce qu'on avale se corrompt, & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainsi tout ce qu'on prend devient un vrai poison, qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces, & tomber dans l'angoisse & dans les rêveries, à mesure qu'ils mangent.

§. 20. On leur fait du mal, non-seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaler des bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biscuits, de la viande même s'il leur reste la force & le courage de la mâcher; il faut absolument qu'ils succombent sous le poids de toutes ces vilénies. Si l'on donne à un homme sain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il est attaqué par des accidents violents, comme s'il avoit pris du poison, & c'en est réellement; il a des vomissements, des angouisses, une diarrhée horrible, de la fièvre, du délire, des taches pétéchiâles, qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces aliments bien conditionnés à un fiévreux, la chaleur & les matieres corrompues qui

font déjà dans son estomac, les ont bientôt pourris, & au bout de quelques heures, ils produisent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'est une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & constatée par ses successeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'estomac, plus on lui donne d'aliments, plus on l'affoiblit. Ces aliments, gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, sont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui savent observer, remarquent constamment que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fièvre, & il est par-là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais à un homme qui a beaucoup de fièvre ou de matieres corrompues dans l'estomac, c'est précisément lui rendre le même service, que si on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon gâté.

§. 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut soutenir les malades par de la nourriture, est encore trop répandu parmi les personnes mêmes que leurs talents & leur éducation devroient soustraire à des erreurs aussi grossieres que celles-là. Il seroit bien heureux pour le genre humain, & le terme de ses jours seroit en général bien plus long, si l'on pouvoit lui persuader cette vérité si bien démontrée en médecine, c'est

que les seules choses qui puissent fortifier un malade sont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté est inconcevable à cet égard : elle est un second fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il y en a souvent plus des deux tiers qui auroient guéri, si, mis simplement dans un endroit où ils fussent à l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau fraîche en abondance ; mais les soins mal entendus dont je viens de parler n'en laissent réchapper aucun.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer, dessécher, & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur dont ils se plaignent, la sécheresse de la peau, des levres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraîchissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air frais, sont des signes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toutes sortes de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les aliments, & sur-tout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par-dessus & par-dessous, souvent celle de leurs selles, prouvent que tout leur intérieur est plein de matières corrompues, qui corrompent tous les aliments qu'on y mettra, &

que tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matieres par des torrents de boiffons rafraîchiffantes, qui les disposent à être évacuées aisément. Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention, tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur & de la fièvre, que les selles sont puantes, & les urines rouges, ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent, le thériaque, le vin, toutes les choses chaudes, sont de vrais poisons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au public & à quelques Médecins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui observent les effets de chaque chose, trouveront au contraire, que, bien-loin d'outrer, j'expose foiblement leur sentiment, qui est celui de tous les bons Médecins, depuis plus de vingt siècles, celui que la raison approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'on a fait pour cela, le mal n'est pas fini, & les effets des aliments & des remèdes échauffants sont de lui laisser le germe de quelque maladie de langueur, qui, se fortifiant peu-à-peu, éclate au bout de quelque

temps, & lui fait acheter, par de longues souffrances (a) la mort qu'il desire comme le terme de ses maux.

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'est de purger un malade, ou de lui donner l'émetique dès le commencement de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas dans lesquels les évacuans, au commencement du mal, conviennent & sont nécessaires (b); ces cas seront indiqués dans d'autres chapitres: mais tant qu'on ne les connoît pas, il faut établir, comme une regle générale, que ces remedes sont nuisibles à cette époque; ce qui est vrai le plus souvent, & toujours, quand les maladies sont inflammatoires.

§. 27. L'on espere, par leurs secours d'enlever les embarras de l'estomac, la cause des envies de vomir, de la mauvaise bouche, de la soif, du mal-aise, & de diminuer le levain de la fièvre: mais on se trompe le plus souvent, parce que les causes de ces accidents ne sont point ordinairement de nature à céder, à cette époque,

(a) Je dois dire & je le dis avec bien du plaisir, que depuis la premiere édition de cet ouvrage, il s'est fait des changements considérables dans la conduite du peuple malade, il adopte successivement la bonne méthode, & l'on en voit les heureux effets d'une façon marquée.

(b) Cette nécessité est souvent dans les fièvres épidémiques qui sont presque toujours beaucoup plus putrides qu'inflammatoires.

à ces évacuations. La ténacité des ordures qui sont sur la langue doit nous faire juger de celles qui tapissent l'estomac & les intestins. On a beau la laver, la gargariser, la racler, tout est inutile; ce n'est qu'après avoir fait boire le malade pendant plusieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fièvre & la viscosité des humeurs, qu'on peut enlever ce sédiment, qui alors se détache naturellement peu-à-peu: le mauvais goût se dissipe, la langue redevient belle, la soif cesse. L'histoire de l'estomac est la même que celle de la langue; aucun secours ne peut le nettoyer dans les commencements; mais en donnant beaucoup de remèdes délayants & rafraîchissants, il se nettoie lui-même, & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude passent naturellement & sans purgatifs.

§. 28. Non-seulement on ne fait point de bien par ces remèdes, mais on fait un mal très-considérable, en appliquant des remèdes âcres & irritants, qui augmentent la douleur & l'inflammation, qui attirent les humeurs sur ces parties, où il y en a déjà trop, qui n'évacuent point la cause de la maladie, parce qu'elle n'est pas prête à être évacuée, qu'elle n'est pas mûre, mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le sang, qui par-là même reste plus épais; qui évacuent la partie utile, & laissent la nuisible.

§. 29. L'émétique sur-tout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconfi-

confidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la saignée, & de les avoir délayées par d'abondantes boissons, produit les plus grands maux, des inflammations de l'estomac, du poumon, du foie, des suffocations, des frénésies. Les purgatifs occasionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remèdes, dans ces circonstances, est le même que celui du sel & du poivre, qu'on mettroit sur une langue sèche, enflammée & sale pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a personne qui, avec du bon sens, ne soit en état de sentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux même qui ne sentiroient pas la solidité de ces avis, à ne pas les braver, & les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important; & dans une matière qui leur est étrangère, ils doivent, sans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'est pas moi que je veux qu'on écoute, ce sont les plus grands Médecins, dont je ne suis dans ces cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger, de s'étouffer, & de boire des choses chaudes, qui enflamment leur fièvre? Quel avantage peut-il nous revenir de nous op-

poser au fatal torrent qui les entraîne ? Quelle raison peut persuader que des milliers de gens, pleins de génie, de faveur, d'expérience, qui passent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les soigner, & à observer tout ce qui leur arrive, se font illusion & se trompent sur l'effet des aliments, du régime, des remèdes ? Peut-il entrer dans des têtes sensées qu'une garde, qui conseille un bouillon, un œuf, un biscuit, mérite plus de confiance qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus désagréable pour celui-ci que d'être obligé de disputer continuellement pour ces misères, & de craindre toujours que des soins mortellement officieux ne détruisent, par des aliments qui augmentent toutes les causes du mal, l'effet de tous les remèdes qu'il emploie pour les combattre, & n'enveniment la plaie à mesure qu'il la panse. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger ; c'est l'assassiner par tendresse.

C H A P I T R E III.

Ce qu'il faut faire dans les commencements des maladies. Diète des maladies aiguës.

§. 31. **J'**AI fait voir les dangers du régime & des principaux remèdes qu'on emploie généralement parmi le peuple ; je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire,

fans aucun risque, dans les commencemens des maladies aiguës quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité, doivent faire attention à ce chapitre; parce que dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du régime que quand la maladie en exigera un différent de celui que je détaillerai actuellement, & quand je dirai *qu'il faut mettre un malade au régime*, cela signifiera qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre, & l'on fera tout ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux aliments, à la boisson, aux lavemens, excepté quand je prescrirai expressément autre chose, comme d'autres tisanes, ou d'autres lavemens.

§. 32. La plupart des maladies, (j'entends toujours aiguës ou fiévreuses), s'annoncent, souvent quelques semaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangemens dans la santé; comme un léger engourdissement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de pesanteur d'estomac, plus de facilité à se fatiguer, quelques embarras de tête, un sommeil plus pesant, mais moins tranquille, & qui ne répare pas les forces comme auparavant, moins de gaieté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une disposition au froid, plus de facilité à suer, quelquefois la cessation des sueurs ordinaires. L'on peut, à cette époque, prévenir ou au moins dimi-

nuer considérablement les maux les plus fâcheux, par des attentions aisées que je réduis à quatre.

1^o. Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très-doux.

2^o. Se réduire à très-peu ou à point d'aliments solides, renoncer sur-tout entièrement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin.

3^o. Boire abondamment, c'est-à-dire, au moins un pot & demi ou deux pots par jour (*a*), par petits verres, de demi-heure en demi-heure de la tisane (N^o. 1 ou 2) & même d'eau tiède, sur chaque pot de laquelle on mettroit un demi verre de vinaigre. Il n'y a personne à qui ce dernier secours puisse manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre, on boiroit l'eau tiède pure, & l'on mettroit sur chaque pot quinze ou vingt grains de sel de cuisine. Ceux qui auroient du miel feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit aussi employer avec succès une infusion de fleurs de sureau ou de tilleul. Le petit lait, bien clair, peut également servir & est très-utile.

4^o. Prendre des lavements d'eau tiède, ou celui qui est indiqué (N^o. 5.) En suivant cette méthode, on a souvent coupé racine aux maladies les plus graves; & lorsqu'on ne peut pas les empêcher de paroître,

(*a*) Le pot dont je parle est une mesure de liquides, qui contient cinquante-une onces & un quart d'eau.

au moins on les rend plus douces, & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureusement l'on suit une méthode très-contraire. Dès qu'on sent ces dérangements, l'on se borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon; l'on renonce aux jardinages & aux fruits, qui, pris modérément, seroient si utiles, & l'on boit, pour se fortifier l'estomac & chasser les vents, du vin ou quelques liqueurs, qui ne fortifient que la fièvre, & ne chassent que les restes de la santé. L'on empêche par-là toutes les évacuations, l'on ne détrempe point les matieres qui occasionnent la maladie, on ne les rend point propres à être évacuées; au contraire, elles deviennent plus âcres & plus difficiles à être emmenées; au-lieu que la quantité d'une boisson délayante & rafraîchissante détrempe & détache toutes les matieres étrangères, délaie le sang, &, au bout de quelques jours, tout ce qu'il y avoit de nuisible s'évacue par les selles, par les urines, ou par les sueurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade est déjà faisi par ce froid plus ou moins violent, qui précède presque toutes les maladies, & qui est ordinairement accompagné d'un accablement total, & de douleurs dans tout l'extérieur du corps, il faut ou le mettre au lit, s'il ne peut pas rester debout, ou qu'il se tienne tranquillement assis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive

ous les quarts d'heure un petit verre chaud de la boisson (N^o. 1 ou 2,) ou, si elle manque, de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid, mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir, dès qu'il diminue, afin que, quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que leurs couvertures ordinaires, il seroit même à souhaiter qu'ils eussent moins. Les payfans couchent sur une coite qui n'est qu'un matelat, ou plutôt un gros sac, de plume, & sous un duvet qui est ordinairement d'un poids immense, & la chaleur que donne la plume est très-fâcheuse pour les fiévreux: cependant, comme ils y sont accoutumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année; mais pendant les chaleurs, ou toutes les fois que la fièvre est extrêmement forte, ils doivent coucher sur la paille, ils en seront infiniment mieux, & rejeter le duvet, pour ne se couvrir que de draps, ou de quelque autre couverture moins dangereuse que la plume. L'on ne peut croire, que quand on en a été témoin comme moi, combien on soulage le malade en lui ôtant son duvet. Le mal prend sur le champ une nouvelle face.

§. 36. Dès que la chaleur est venue, & que la fièvre est bien déclarée, l'on doit pourvoir au régime du malade.

1^o. Il faut avoir soin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop, qu'il y ait le

moins de monde, & qu'on y fasse le moins de bruit possible, que personne ne parle au malade sans nécessité. Il n'y a rien qui augmente plus la fièvre & fasse plus rêver que trop de personnes dans la chambre & surtout auprès du lit; elles gâtent l'air, elles en empêchent le renouvellement, & la variété des objets occupe le cerveau. Il faut, quand le malade a été à la selle, ou qu'il a uriné, emporter ces excréments le plutôt possible. Il faut nécessairement ouvrir les fenêtres soir & matin, au moins un quart d'heure chaque fois, & ouvrir en même temps une porte, afin que l'air se renouvelle. Mais comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air sur le malade, on tirera, dans le même temps, les rideaux de son lit, & s'il n'en avoit point, on en fait dans le moment, en mettant autour de lui des chaises, avec quelques habits qui le garantissent; en été il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit. Il est aussi très-utile de brûler un peu de vinaigre sur une pelle chaude; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre est brûlant, & que le malade en est fort incommodé, on peut arroser de temps en temps le plancher, & mettre dans la chambre quelques grosses branches de saule ou de frêne, qui trempent dans des seaux d'eau.

§. 37. 2°. Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de solide; mais on peut lui préparer, par-tout

& en tout temps, la nourriture suivante, qui est une des plus saines, & sans contredit la plus simple. Prenez une demi-livre de pain, la grosseur d'une noisette de beurre, ou même point, & un pot d'eau; faites cuire le tout jusqu'à ce que le pain soit presque entièrement défait; on le passe, & l'on en donne une demi-quartette au malade de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement si la fièvre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus, de l'orge, des pois, de l'abermel, du ris, peuvent en prendre, cuits de la même façon, avec quelques grains de sel.

§. 38. L'on peut aussi leur permettre, au lieu de ces espèces de soupes, des fruits d'été crus, & en hiver, des pommes cuites, ou des prunes & des cerises seches & cuites. Les gens instruits ne seront pas surpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës, ils en voient les succès tous les jours; ce conseil ne révoltera que ceux qui sont encore trop imbus des anciens préjugés; mais, en réfléchissant, ils sentiront que ces fruits qui désalterent, rafraîchissent, abattent la fièvre, corrigent la bile corrompue & échauffée, entretiennent la liberté du ventre & font couler les urines, sont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Aussi ils les desirerent ardemment; & j'en ai vu plusieurs qui ne s'étoient guéris qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils desiroient avec passion, & qu'on leur refusoit. Ceux qui ne senti-

zont pas ces raisons peuvent au moins hasarder un essai sur ma parole ; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette espece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner dans toutes les fievres continues, des cerises, des griottes, des fraises, des raisins de mars, des framboises, des mûres ; mais il faut que tous ces fruits soient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires extrêmement aqueuses, telles que le doyenné, les différentes especes de beuré, le saint-germain, la virgouleuse, la sucré vert, la royale d'été, qu'on peut employer ; on peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau. J'ai vu cette dernière boisson désalterer un malade mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'est de n'en pas prendre de grosses quantités à la fois, sans quoi l'estomac seroit surchargé, & le malade souffriroit ; mais si l'on en prend souvent & peu, il n'y a rien de plus salutaire. Ceux que leur situation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec succès ; il faut rejeter l'écorce qui échauffe.

§. 39. 3°. L'on doit faire usage d'une boisson qui désaltere, abatte la fievre, délaie, relâche & aide les évacuations par les selles, les urines & la transpiration. Toutes celles dont j'ai parlé dans les chapitres précédents

réunissent toutes ces qualités. L'on peut aussi mettre un verre ou un verre & demi du jus des fruits dont je viens de parler dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour, souvent & peu à la fois; on peut les régler à deux onces ou deux onces & demie, ce qui fait une tasse médiocre de liquide tous les quarts d'heures, à moins qu'ils ne dorment: il convient assez ordinairement que la boisson ait perdu le grand froid: dans quelque cas la boisson froide est cependant à préférer, & souvent on peut consulter là-dessus le goût du malade. Au milieu d'une sueur ou de crachats critiques, une boisson trop froide pourroit nuire en les supprimant. Dans les maladies véritablement inflammatoires les boissons tièdes détremperont & détendent davantage; dans les maladies putrides les boissons froides sont souvent plus utiles.

§. 41. 4°. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, si les urines ne sont pas abondantes, ou si elles sont rouges, si le malade rêve, si la fièvre est forte, les maux de tête & de reins considérables, le ventre endolori, les envies de vomir fréquentes, il faut donner un lavement, (N°. 5.) au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remède, il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fiévreuses, sur-tout dans le cas que je viens d'indiquer, & un lavement soulage ordinairement plus que si on buvoit quatre

ou cinq fois la même quantité de liquide. L'usage des lavemens, dans les différentes maladies, sera déterminé en parlant de chacune, mais il ne faut jamais les donner quand le malade a une sueur qui le soulage.

§. 42. 5°. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il se tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut, mais au moins une demi-heure. Cela diminue la fièvre, le mal de tête & les rêveries. Il faut éviter de lever le malade, pendant qu'il auroit une sueur de nature à le soulager; mais ces sueurs ne viennent jamais que sur la fin des maladies, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6°. On lui raccommode son lit tous les jours, pendant qu'il sera levé; & l'on changera les linges, tant du lit que du malade, tous les deux jours si on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui est très-dangereuse. On craint de sortir le malade du lit, on le laisse dans des linges infects, chargés de corruption, & qui, par-là, non-seulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractère de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fièvre & les rêveries, comme de ne point sortir du lit, & de ne point changer de linge; & j'ai fait cesser, par ce double moyen, sans aucun autre secours, des rêveries qui duroient depuis douze jours sans interruption. L'on dit que le malade est trop foible, mais c'est une mauvaise raison; il faut qu'un malade soit presque mour-

rant, pour ne pas soutenir cette opération, qui, lors même qu'elle l'affoiblit pour le moment, augmente ses forces réelles, & diminue ses maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du séjour hors du lit, c'est que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelquefois qui n'urinent point du tout si on ne les sort pas du lit.

Il y a un très-grand nombre de maladies aiguës, que ce seul régime guérit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remèdes sont le plus souvent inutiles. Il seroit à souhaiter que le peuple fût que l'on ne peut pas brusquer les maladies, qu'elles doivent avoir un certain cours, & que l'usage des remèdes violents, qu'il aime à employer, peut bien les abrégier en le tuant, mais ne guérit jamais plus vite, & au contraire rend la maladie plus fâcheuse, plus longue, plus opiniâtre, & laisse souvent des suites qui le font languir toute sa vie.

§. 44. Ce n'est pas assez de bien conduire la maladie, il faut encore soigner la convalescence, qui est toujours un état de faiblesse, & par-là même de langueur.

Le même préjugé, qui tue les malades en les forçant à manger pendant que la maladie est dans sa force, s'étend sur la convalescence, & la rend fâcheuse & longue, ou produit des rechûtes quelquefois mortelles, souvent des maux chroniques.

A mesure que la fièvre diminue, on peut

insensiblement augmenter la quantité de la nourriture ; mais tant qu'il en reste il convient de s'en tenir aux aliments que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie on peut passer à des aliments différents, & prendre un peu de viande blanche, moyennant qu'elle soit tendre, du poisson, un peu de bouillon, quelques œufs très-peu cuits, du vin trempé. Le paysan à qui la situation ne permet ni les poulets, ni le poisson, & dont l'estomac est d'ailleurs bien plus fort, peut prendre du bœuf & du mouton. Ces aliments qui sont utiles, & servent à réparer les forces, quand on en use modérément, retardent la guérison, dès qu'on en prend un peu trop ; parce que l'estomac, étant extrêmement affoibli par la maladie & par les remèdes, n'est capable que d'une très-petite digestion ; & si on lui donne au-delà de ses forces, tout ce qu'on prend ne se digere point, mais se corrompt. Il survient de fréquents retours de fièvre, un abattement continuel, des maux de tête, un assoupissement sans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquiétude, de la mauvaise humeur, des vomissements, des diarrhées, des obstructions, quelquefois une fièvre lente, & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux en se contentant de très-peu d'aliments ; & si l'on veut fortifier un convalescent, il faut le tenir à une diète légère. Ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'est que ce

que l'on digere. Le convalescent qui avale peu le digere, & se fortifie; celui qui avale beaucoup ne le digere pas, & bien-loin d'être nourri & fortifié, il périt peu-à-peu. Les convalescents ont ordinairement beaucoup d'appétit dans un temps où les forces de leur estomac, détruites par la maladie, le régime & les remedes, ne sont point encore rétablies; s'ils se livrent à cet appétit, la quantité des aliments surpasse les forces digestives, l'équilibre se déränge, & la santé, au-lieu d'augmenter, va en diminuant.

§. 45. On peut réduire au petit nombre de regles suivantes ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aiguës, & empêcher qu'elles ne laissent quelques vices dans la santé.

1. Que les convalescents, comme les malades, prennent très-peu à la fois, & fréquemment.

2. Qu'ils ne prennent jamais qu'une sorte d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas trop souvent.

3. Qu'ils mâchent, avec beaucoup de soin, tout ce qu'ils prennent de solide.

4. Qu'ils diminuent la quantité de la boisson. La meilleure, pour le général, est de l'eau, avec un quart ou un tiers de vieux vin blanc.

Une trop grande quantité de boisson, à cette époque, empêche l'estomac de reprendre ses forces, nuit à la digestion, entretient la foiblesse, augmente le penchant à

l'enflure des jambes, quelquefois même occasionne une fièvre lente, & jette le malade dans une langueur.

5. Qu'ils se promènent le plus souvent qu'ils pourront à pied, en voiture, en char, à cheval. Ce dernier exercice est le plus salutaire de tous, & les trois quarts des laboureurs, qui sont à même dans ce pays, de se procurer cet avantage sans qu'il leur en coûte rien, ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire usage, doivent monter avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais après. L'exercice pris avant le repas fortifie les organes de la digestion, qui ensuite se fait mieux; si on le prend après, il la trouble.

6. Comme ordinairement ils sont moins bien le soir, il faut qu'à ces heures ils prennent très-peu d'aliments; leur sommeil en sera plus tranquille, & les réparera mieux.

7. Ils ne doivent rester au lit que sept ou huit heures.

8. L'enflure des jambes, qui survient presque à tous, n'est pas dangereuse, & se dissipe d'elle-même, quand ils sont sobres, & qu'ils prennent du mouvement. On peut la dissiper un peu plus vite en faisant frotter tous les matins les jambes avec une flanelle ou toute autre étoffe de laine.

9. Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent tous les jours du ventre; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours; & si cela arrivoit, il faudroit

leur donner un lavement le troisieme jour, & même plutôt, si l'on voyoit que la constipation leur occasionnât de la chaleur, des gonflements, de l'inquiétude, des maux de tête.

Il y a souvent des convalescents qu'on est obligé de purger une ou deux fois, pour prévenir le danger des amas qui se forment aisément quand on mange beaucoup, & que les organes de la digestion n'ont pas encore repris toutes leurs forces. On peut le faire avec une once de sel de sedlitz, & un quart d'once de sené.

10. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dérangé, s'ils ont de temps en temps un peu de fièvre, ils prendront trois prises par jour du remede N^o. 14, qui rétablit les digestions, rappelle les forces, & chasse la fièvre.

11. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt leur travail. Cette mauvaise coutume empêche journellement plusieurs payfans de se remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces. Pour n'avoir pas su se reposer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais aussi robustes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant, & ce travail précoce leur fera perdre dans la suite, chaque semaine de leur vie, plus de temps qu'ils n'en ont gagné une seule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vigneron, des manoeuvres languissants; presque tous datent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie ai-

guë, qui, par le manque de ménagement dans la convalescence, n'a pas été bien guérie. Un repos de sept ou huit jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne fait calculer que pour le jour, & n'étend point ses vues au lendemain; il ne fait faire aucun sacrifice à l'avenir; il en faut cependant pour se le rendre favorable.

CHAPITRE IV.

Inflammation de Poitrine.

§. 46. **L'**INFLAMMATION de poitrine, ou péripneumonie, ou fluxion de poitrine, est une inflammation du poumon, & plus ordinairement d'un seul de ses côtés.

Les signes qui la font connoître sont un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelquefois fort inquiet & angoissé; symptôme essentiel, & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie, à coup sûr, dès son premier moment; la chaleur qui suit le frisson, & qui, pendant quelques heures, est souvent mêlée de retours de froid; le pouls est vite, assez fort, médiocrement plein, dur & réglé, quand le mal n'est pas violent; petit, mol, irrégulier, quand la maladie est très-grave; un

sentiment légèrement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine, quelquefois, une espece de serrement sur le cœur; d'autres fois, des douleurs dans tout le corps, sur-tout le long des reins; de l'oppression, au moins le plus souvent, car quelquefois il y en a peu; la nécessité d'être presque toujours couché sur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement sur les côtés; une toux quelquefois seche, & alors elle est plus douloureuse, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de sang, souvent le sang pur: une douleur ou au moins une pesanteur de tête; souvent des rêveries, presque toujours le visage rouge; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui est d'un fâcheux présage; les levres, la langue, le palais, la peau desséchées, l'haleine chaude, les urines peu abondantes & rouges dans les commencements; plus abondantes, moins rouges, & déposant beaucoup de sédiment dans la suite; fréquemment de l'altération; quelquefois des envies de vomir dans le commencement, qui, en imposant à gens peu instruits, ont souvent porté à donner un émétique qui est mortel, sur-tout à cette époque; une chaleur universelle, un redoublement presque tous les soirs pendant lequel la toux est plus aigre, & les crachats moins abondants. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides, ni trop durs, mais d'une consistance médiocre, ressemblant à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume, mais plus jau-

nes, & mêlés d'un peu de sang, qui diminue peu-à-peu, & disparoît ordinairement avant le septieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artere, & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux quand il avale, qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal est très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut respirer qu'assis; le pouls devient très-petit & très-vîte; le visage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarerent, le malade a une angoisse inexprimable, il s'agite continuellement dans son lit: quelquefois un bras est dans une espece de paralysie, les rêveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir; la peau de la poitrine & du col se couvrent quelquefois, sur-tout quand l'air est étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides, plus ou moins considérables, qu'on doit appeller taches pé-téchiales, & qu'on appelle mal-à-propos dans ce pays le pourpre; les forces s'épuisent, la difficulté de respirer augmente d'un moment à l'autre; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt d'une mort affreuse, & assez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffants qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point que le cœur se fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, si le froid dure plusieurs

heures, & s'il est suivi d'une chaleur brûlante, si le cerveau s'embarasse dès le commencement, si le malade a une petite diarrhée avec ténésie, s'il craint le lit, s'il sue trop, ou s'il a la peau extrêmement aride, si son caractère paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie est très-dangereuse.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime, & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N^o. 2, ou le lait d'amandes N^o. 4, ou celle N^o. 7. Les jus d'herbes qui entrent dans cette dernière sont un excellent remède dans ce cas, parce qu'ils fondent puissamment ce sang épais, qui forme l'inflammation.

Pendant que la fièvre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le sang pur, il faut donner le lavement N^o. 5, trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remède principal c'est la saignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de sang, & même si le malade est jeune & robuste, quatorze ou seize. Cette forte saignée soulage plus que si l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§. 46), cette saignée soulage considérablement le malade pendant quelques heures, mais le mal revient, & pour

prévenir cela , il faut , à moins que tout n'aille extrêmement bien , réitérer la saignée au bout de quatre heures , & tirer encore douze onces de sang. Souvent cela suffit. Mais si au bout de huit ou dix heures , la maladie paroïssoit se ranimer , il faudroit réitérer une troisieme fois , une quatrieme , & même plus souvent. Mais en employant les autres secours nécessaires , j'ai rarement eu besoin de plus de trois saignées , & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

S'il y a plusieurs jours que la maladie dure , quand on commence à la traiter , & si la fièvre est encore forte , la respiration difficile , si le malade ne crache pas , ou s'il crache trop de sang , il faut , sans s'embarasser du jour , faire une saignée , fût-ce le dixieme.

§. 51. Le sang , dans cette maladie , & dans toutes les autres maladies inflammatoires , est extrêmement épais ; & presque d'abord qu'on l'a tiré , il se forme au-dessus cette peau blanche , coriace , que chacun connoît , & qu'on appelle *croûte pleurétique*. L'on regarde comme un bien , lorsque dans chaque saignée elle devient moins dure & moins épaisse que dans la précédente ; ce qui est généralement vrai , si en même temps le malade se trouve mieux ; mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul , on se tromperoit souvent. Il arrive même que dans l'inflammation de poitrine la plus violente , cette croûte ne se forme point ; ce qu'on regarde comme un signe très-dangereux. Il

y a d'ailleurs, à cet égard, plusieurs bizarreries, qui dépendent des plus petites circonstances; ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croûte, pour régler les saignées; & en général, il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§. 47.) non-seulement la saignée ne le soulage point, mais quelquefois même elle nuit, par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général, dans ce cas, tous les remedes sont inutiles; & c'est toujours une très-mauvaise marque, dans cette maladie, quand la saignée ne soulage pas, ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager & la font craindre.

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes, une demi-heure, dans un bain d'eau tiède, en enveloppant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§. 54. De deux en deux heures, il prendra une tasse de la potion N^o. 8, qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppression est considérable, & la toux sèche, l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons, ou en mettant sous le visage du malade, qui doit

être assis, un vase rempli de cette eau chaude, & en enveloppant la tête du malade & le vase avec un linge qui retient la vapeur; ou en lui tenant devant la bouche une éponge trempée dans la même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très-pressant, on emploie, au-lieu d'eau, le vinaigre pur: & souvent cette vapeur a sauvé des malades qui paroissent au bord du tombeau, mais il faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.

§. 56. L'on applique aussi avec succès, sur la gorge & sur la poitrine, les remèdes N^o. 9.

§. 57. Quand la fièvre est extrêmement forte, il faut donner, toutes les heures, une cuillerée de la potion N^o. 10, mais sans que cela fasse rien diminuer de la quantité des autres boissons, qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler. On éloigne ces doses à mesure que la fièvre baisse, & on les supprime tout-à-fait quand la fièvre n'est plus trop forte.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours; mais si le troisième (ce qui est rare), le quatrième, le cinquième jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublements sont moins violents, la toux moins forte, les crachats moins sanglants, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins sèche, les

urines moins rouges & plus abondantes, il suffit alors de se tenir au régime, & de prendre un lavement tous les soirs : souvent le redoublement du quatrième jour est le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats, & souvent par les urines, qui le septième, ou le neuvième, ou le onzième jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à déposer un sédiment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Ensuite il survient des sueurs qui sont alors aussi favorables qu'elles étoient nuisibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle, paroissent, il survient quelquefois différens accidens très-effrayants, comme de l'angoisse, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppression, des mouvements convulsifs, (c'est ce qu'on appelle l'état critique) mais ils ne sont pas dangereux, moyennant qu'on ne se conduise point mal. Ces accidens dépendent de l'humeur purulente, qui se déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, jusqu'à ce que l'évacuation ait commencé, alors tous les accidens finissent, & ordinairement le sommeil revient. Mais je ne puis trop insister sur la nécessité de la prudence dans ces circonstances. Quelquefois c'est la foiblesse, d'autres fois les convulsions, ou quelque autre accident, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la sottise
d'or-

d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidents, comme des cordiaux spiritueux, de la thériaque, des confectons, du castor, de la rue, l'on trouble la nature dans ses opérations, la crise ne se fait point, la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les selles, ou par les urines, ou par les sueurs, ne s'évacue point, mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il se forme une nouvelle maladie plus fâcheuse, & moins guérissable que la premiere. Si c'est sur l'extérieur du corps, le malheur est moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre sur cette partie des cataplasmes émollients, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidents, il faut, quand les symptomes effrayants dont j'ai parlé surviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient N^o. 5, & appliquer de deux en deux heures une flanelle trempée dans l'eau tiède, qui couvre tout le ventre & fasse presque tout le tour du corps derriere les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure; mais comme il importe cependant de soutenir les forces du malade, s'il paroît réellement foible, on peut donner de temps en temps une cuillerée de vin blanc avec autant de sirop

de capillaire ; pour les gens riches il faut préférer un vin muscat de France.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétiques, ni de purgatifs, parce qu'ils sont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remèdes propres à faire dormir, sont aussi généralement mauvais : il y a quelques cas cependant dans lesquels ils peuvent être utiles ; mais ces cas sont si difficiles à connoître qu'on ne doit jamais se permettre ces remèdes, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vu plusieurs malades qu'ils ont jetés, pris mal-à-propos, dans une étisie incurable. Lorsque tout est bien allé, ordinairement le malade est très-bien le quatorzième jour, & alors on peut, s'il a appétit, le mettre au régime des convalescents. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaise, la tête pesante, on doit le purger avec la potion N^o. 11.

§. 63. Il survient quelquefois des saignements de nez, même après plusieurs saignées, qui sont très-favorables, & soulagent ordinairement beaucoup plus que les saignées. On doit s'attendre à ces saignements, lorsqu'après les saignées le malade est mieux à plusieurs égards, & qu'il lui reste cependant encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui seroit très-dangereux ; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée légèrement douloureuse des matières bilieuses.

§. 64. Si les crachats se suppriment tout-à-coup, sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord, & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été beaucoup saigné, s'il y avoit encore du sang dans les crachats, si le pouls est fort ou dur, il faut sur le champ saigner au bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tisane N^o. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées, au-lieu de la saignée, il faut appliquer de forts véficatoires, & faire boire beaucoup de la tisane N^o. 12.

Les véficatoires sont souvent très-utiles dans l'inflammation de poitrine & dans la pleurésie; ils facilitent la transpiration & les crachats, ils diminuent l'engorgement, soulagent la douleur, soutiennent les forces, modèrent la fréquence du pouls, mais pour cela il ne faut les appliquer que quand des saignées suffisantes ont diminué la plénitude des vaisseaux & la disposition inflammatoire du sang; si on les met plus vite, ils augmentent le mal plutôt que de le diminuer, parce qu'en augmentant trop l'action des vaisseaux ils augmentent l'inflammation, & la même observation a lieu dans toutes les maladies inflammatoires.

Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats sont 1^o. un refroidissement subit; 2^o. l'air trop chaud,

3°. les remèdes échauffants, 4°. les fueurs trop abondantes, 5°. un purgatif pris mal-à-propos, 6°. quelque passion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment, ou assez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand au contraire on a si fort affoibli le malade par trop de saignées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration, ne se font pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres causes; ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive, dans le poumon, ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se résout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poumon; si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès, qu'on appelle *vomique*; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent long-temps renfermé dans son sac, sans que ce sac se creve, & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poumon, & qu'elle s'étendit jusqu'à sa surface, c'est-à-dire, près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poumon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine, entre le poumon, les côtes & le diaphragme, (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation est plus profonde,

alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poumon. Si l'ouverture est petite de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir, en portant une cuillerée de soupe à sa bouche; un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptôme, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche après la mort, & les cadavres sont très-promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte* celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matiere, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent; & elles sont souvent produites parce qu'on a négligé la saignée dans le commencement des inflammations de poitrine. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un régent ou maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte, très-considérable dans le poumon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de

poitrine mal conduite dans les commencements. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures, & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.

§. 68. On ne peut ni voir, ni toucher ce qu'il y a dans la poitrine; c'est ce qui fait que souvent on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans font présumer qu'elles se forment. Les évacuations, qui sont nécessaires pour la guérison, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé, mais au contraire la fièvre continue d'être assez forte, avec un pouls toujours vite, ordinairement mol & foible, quelquefois cependant assez dur, souvent ondoyant; la respiration est encore gênée, avec de petits frissons de temps en temps, un redoublement de fièvre le soir, les joues rouges, les levres sèches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes symptômes annonce que le pus est tout formé; la toux alors devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture, il ne peut se coucher que du côté malade, souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelquefois même sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression; il

ne peut point dormir, il a une fièvre continue & souvent des intermittences dans le pouls.

Non-seulement la fièvre augmente tous les soirs, mais la plus petite dose d'aliments, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légère agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vitesse du pouls. Le malade est inquiet, il a des moments d'angoisses terribles, accompagnées & suivies de sueurs sur la poitrine, & sur-tout au visage. Il sue pendant la nuit, ses urines sont rougeâtres, quelquefois écumeuses, d'autres fois huileuses. Il lui monte tout-à-coup des feux au visage; presque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche, les uns de vieux fromage, les autres d'œufs pourris, des troisièmes de viande corrompue; ils maigrissent considérablement. Il y en a que rien ne défaltere; ils ont la bouche & la langue seches, la voix foible & rauque, les yeux caves, souvent quelque chose d'un peu égaré dans la vue, ils ont un dégoût général, & s'ils desirent certains aliments, avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre; les forces se perdent.

Outre ces symptomes, l'on remarque quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une très-légère enflure, & un changement de couleur presque insensible. Si la vomique est placée tout-à-fait au bas du poulmon, dans la partie intérieure, c'est-à-dire,

près du milieu de la poitrine, on peut sentir, dans quelques sujets, du gonflement, en pressant le creux de l'estomac, sur-tout lorsque le malade touffe. Enfin, suivant les observations d'un Médecin Allemand, si l'on frappe avec la main sur la poitrine, couverte d'une simple chemise, elle rend, du côté où est la vomique, un son sourd, comme si l'on frappoit sur un morceau de chair; au-lieu qu'en frappant sur l'autre côté, elle rend un son sonore, comme si l'on frappoit sur une caisse. Mais je doute encore que cette observation soit généralement vraie, & il seroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend pas un son sourd.

§. 69. Quand une vomique est formée, tant qu'elle ne se vuide pas, tous les accidents que j'ai détaillés augmentent & la vomique s'étend; tout le côté du poumon malade devient quelquefois un sac de pus; le côté sain est comprimé; le malade meurt suffoqué après des angoisses terribles, avec le poumon plein de pus, sans en avoir jamais craché.

Il est important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on est sûr qu'elle existe; & comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poumon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raisons que je détaillerai plus bas, il faut faire en sorte que cette rupture se fasse intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela font 1°. de faire respirer très-souvent au malade la vapeur d'eau chaude (a). 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du sac de l'abcès où l'on souhaite que la rupture se fasse, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tisane d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on tient l'estomac toujours plein, & la résistance au poumon étant considérable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la trachée-artère, qui est le conduit par lequel l'air extérieur est porté au poumon, parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux; ce qui est un bien. 3°. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfants en font par-tout avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi-bien que le suivant. 5°. On lui fait prendre, de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boi-

(a) Si les malades sont déjà très-foibles & ont une grande disposition aux sueurs, ce remede les fatigue trop pour l'employer aussi souvent que je le fais pour d'autres.

sons que je viens d'indiquer. Les secouffes procurent quelquefois tout-à-coup cette rupture.

§. 71. J'ai vu, il y a quelques années, une servante de campagne, qui, après une inflammation de poitrine, restoit languissante, sans qu'on soupçonnât son mal; s'étant mise sur un char qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre, elle s'évanouit, & au même instant, rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'est alors que je fus instruit de son mal, & de ce qui lui étoit arrivé; elle guérit très-bien.

Un officier de ce pays, servant en Piémont, languissoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour essayer de se remettre, sans l'espérer beaucoup. En entrant au pays par la route de St. Bernard, étant obligé de faire quelques pas à pied dans les montagnes, il fit une chute, resta évanoui pendant plus d'un quart d'heure, rendit une grande quantité de pus, & se trouva dans le moment même extrêmement soulagé. Je lui ordonnai un régime & des remèdes, il se rétablit parfaitement, & dut peut-être la vie à cet accident.

Plusieurs malades ont un évanouissement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre, ce léger secours suffit si cette ouverture n'a pas les caractères qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoi-

bli avant la rupture de l'abcès, si le pus est blanc, bien conditionné, si la fièvre diminue, si l'angoisse, l'oppression, les sueurs finissent, si la toux est moins violente, si le malade a plus d'aisance dans sa situation, s'il recouvre le sommeil & l'appétit, si ses forces reviennent, si la quantité des crachats diminue journellement par degrés, si les urines redeviennent meilleures, l'on doit espérer qu'en employant les secours que je vais prescrire, le malade se guérira radicalement.

§. 73. Mais au contraire, quand les forces étoient épuisées avant la rupture, que la matière est trop claire, brune, verte, jaune, sanglante, puante, que le pouls reste vite & foible, que l'appétit, les forces, le sommeil, ne reviennent pas, l'on ne peut point espérer de guérison, & les meilleurs remèdes sont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remèdes sont les suivants :
 1^o. L'on prend, de quatre en quatre heures, pour toute nourriture, un peu de crème d'orge, ou de ris. 2^o. Si la matière paroît épaisse, gluante, qu'elle ait de la peine à se détacher, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée à soupe de la potion N^o. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une tasse de la boisson N^o. 13.
 3^o. Quand la matière n'a pas besoin de ces remèdes pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui est beaucoup plus effi-

cace, on substitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui, dans ce cas, fait la seule nourriture du malade. 4°. On donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une prise de la poudre N°. 14, délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol, avec un peu de sirop ou de miel. Si cette dose dégoûte trop le malade, si elle paroît fatiguer son estomac, s'il touffe beaucoup, s'il a les nerfs fort délicats, s'il a beaucoup de sécheresse, on ne donnera que la moitié ou même le tiers de la prise. La boisson ordinaire est un lait d'amandes, ou une tisane d'orge, ou de l'eau, avec un quart de lait. 5°. Il faut se promener tous les jours à cheval, en voiture, en char, suivant que les forces & les circonstances le permettent. Mais de tous ces exercices celui du trot du cheval est sans comparaison le plus utile, & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne soit pas trop avancé, car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu instruit ne regarde comme remède que ce qu'on avale; il a peu de foi au régime, & aux autres secours diététiques, & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'est une erreur dangereuse, dont je voudrois le défabufer. Ce secours est le plus efficace de tous, celui sans lequel on ne doit point espérer de guérir de ce mal quand il est grave, celui qui peut presque le guérir seul, moyennant

qu'on ne prenne point d'aliments contraires, enfin on l'a regardé avec assez de raison comme le vrai spécifique de cette maladie. On doit cependant faire quelques considérations en l'ordonnant. 1^o. Il ne convient plus dès que la fièvre est forte & continue & le malade très-foible, tout mouvement nuit à cette époque. 2^o. Les marques sûres qu'il fait du bien, c'est si au-lieu d'augmenter la vitesse du pouls il la ralentit, c'est-à-dire, s'il est moins fréquent une demi-heure après être descendu de cheval qu'avant d'y monter, s'il augmente les forces, s'il donne du bien-être, s'il diminue l'oppression & la toux. 3^o. On ne doit monter que le matin à l'heure où il n'y a point de fièvre, où elle est le moins sensible, mais jamais ni d'abord après avoir mangé, ni à l'heure du redoublement du soir. Ce seroit se tromper que de croire qu'il suffit de monter à cheval pour se guérir. Les spécifiques les plus décidés, comme le mercure & le kina ne sont utiles, dans les maux mêmes dont ils sont les remèdes, qu'autant qu'ils sont sagement dirigés; il en est ainsi de l'exercice du cheval dans cette maladie, qui d'ailleurs est souvent au-dessus de la portée des meilleurs remèdes.

§. 76. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très-souvent, la parfumer de temps en temps, mais très-

légèrement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la saison le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air malsain, il y a peu d'espoir de guérir à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui se sont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce soit que du petit lait de beurre (de la battue); les autres, des melons & des concombres; des troisiemes, des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre; il n'y a que les Médecins fort éclairés qui puissent profiter de ces observations singulieres & les faire tourner au profit de leur malade, & à l'avancement de la médecine.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle, de deux ou même de trois jours l'un; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavemens, ils pourroient occasionner une diarrhée, qui seroit très à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu-à-peu. Si la suppuration continue à être abondante, si le pus paroît moins beau, si la fièvre revient tous les soirs, il est à craindre que la plaie, au-lieu de se cicatriser, ne dégénere en ulcere, ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'étisie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede, dans ce cas, que la continuation des mêmes, & sur-tout le mouvement modéré du cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums d'eau chaude, avec les herbes vulnérables, & un peu d'huile de térébenthine N^o. 15. Je les ai vu réussir, mais le plus sûr est de consulter un Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication qui mette obstacle à la guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remede N^o. 16, dans un verre de lait d'amandes ou de tisane d'orge.

§. 81. Les mêmes causes, qui suppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; & alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fièvre, la foiblesse. Il faut remédier sur le champ à cet état par les parfums d'eau chaude, une cuillerée de la potion N^o. 8, toutes les heures une grande quantité de tisane N^o. 12, & même de l'exercice, si la violence de la fièvre, la grande foiblesse ou l'oppression n'y mettent point obstacle. Dès que l'expectoration revient, la fièvre & les autres accidents cessent. J'ai vu cette suppression, chez des sujets robustes, occasionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une saignée, après laquelle le crachement reparoit d'abord.

§. 82. Il arrive souvent que la vomique se nettoie entièrement, les crachats tarissent presque tout-à-fait, le malade est bien, il se croit guéri, mais bientôt le mal-aise, l'oppression, la toux, la fièvre recommencent, parce que la vomique se remplit de nouveau, elle se vuide, le malade crache pendant quelques jours, & se remet. Au bout de quelque temps la même scène reparoit, & cette alternative de bien & de mal dure souvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu quand la vomique se nettoie peu-à-peu, & que ses parois se rapprochent sans se cicatriser, alors il suinte insensiblement une nouvelle matière. Pendant quelques jours le malade n'en est point incommodé, mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il est mal, jusqu'à ce que l'évacuation soit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une assez bonne santé. On peut le regarder comme une espèce de cautère intérieur qui se nettoie de lui-même de temps en temps, chez les uns souvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre assez longtemps. Quand il a duré un certain temps, il est incurable. Dans les commencements il cède au lait, à l'exercice du cheval, & à l'usage du remède N^o. 14.

§. 83. L'on sera surpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon, & de l'étiologie qui en est la suite, des remèdes qu'on appelle *balsamiques*, qu'on emploie si fréquemment, sur-tout la téré-

benthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le mastic, la myrrhe, le storax, le baume de soufre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il est autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remèdes que d'accréditer les bons: c'est que je n'emploie point ces remèdes parce que je suis convaincu que les effets en sont généralement fâcheux dans ce cas: que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guérison, & que souvent ils rendent mortelle une maladie très-guérissable. Ils ne se digèrent point, ils obstruent les petits vaisseaux du poulmon qu'il faudroit désobstruer, ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que des pilules dans lesquelles entroient la myrrhe, la térébenthine, & le baume du Pérou, qui sont, d'ailleurs, de très-bons remèdes dans plusieurs autres maladies, quelquefois même dans quelques maladies de poitrine, ou dans des toux stomachiques, occasionnoient au bout d'une heure de l'agitation dans le poul; de la rougeur, de l'altération & de l'oppression. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute personne non prévenue, que ces remèdes sont réellement nuisibles dans ce cas, & je souhaite ardemment qu'on se défabuse sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée.

Je fais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies ; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remèdes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un Chirurgien étranger avoit voulu guérir d'une étisie, en lui faisant prendre du lard fondu qui avoit empiré le mal. Ce conseil paroît absurde, & il l'est ; cependant les balsamiques qu'on ordonne ne se digèrent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N^o. 14 tient tout ce que les balsamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconveniens, & elle a toutes les qualités qu'on leur suppose ; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation, ou qu'elle survient de nouveau ; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remède, nommé *l'antihectique*, n'a point non plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui suppose. Je m'en fers très-souvent dans quelques toux opiniâtres des enfans avec le lait, & alors il est très-utile peut-être principalement comme anti-acide. Mais j'en ai rarement vu des effets sensibles chez les grandes personnes ; & dans le cas dont je parle, je craindrois qu'il ne fit du mal.

§. 84. Si, au-lieu de crever intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on con-

noît que cela est arrivé par le sentiment du malade, qui apperçoit un mouvement singulier, accompagné assez souvent d'une défaillance, l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ, la fièvre diminue, la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & sans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas long-temps, parce que le pus augmentant tous les jours, & devenant plus âcre, le poumon se trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de respirer, la fièvre, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, reviennent avec plusieurs autres accidents, qu'il est inutile de détailler ici, & sur-tout de fréquentes foibleffes. Le malade doit être au régime, qui retarde les progrès du mal aussi long-temps qu'il est possible; mais il n'y a point de remède que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen ce pus, & arrêter les désordres qu'il occasionne. C'est ce qu'on appelle l'opération de l'empyeme. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'est pas pour eux que j'écris. J'avertis seulement qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante, & que si l'on attend trop long-temps à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt misérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures se gangrenent. La même chose arrive au poumon, quand la fièvre est excessive, l'inflammation naturellement très-violente, ou qu'on l'augmente

par des remedes chauds. Une angoisse infoutenable, une très-grande foiblesse, des défaillances fréquentes, le froid des extrémités, une eau livide & puante qui sort au lieu des crachats, quelquefois des plaques noirâtres sur la poitrine, font connoître ce triste état. J'ai vu, dans un cas de cette espece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie, après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire suer, l'haleine si horriblement puante, que sa femme eut plusieurs foibleses en le servant. Je ne trouvai plus, quand je le vis, de pouls ni de raison, & je ne lui ordonnai rien, il mourut une heure après, au commencement du troisieme jour.

§. 86. L'inflammation peut aussi se durcir, & il se forme alors ce qu'on appelle un squirrhe; c'est une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive quand la maladie ne se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fièvre & les autres accidents se dissipent, mais que la respiration reste toujours un peu gênée, que le malade conserve un sentiment incommodé dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps une toux seche, qui augmente après l'exercice & après le repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement; mais on voit des gens qui en sont atteints & qui vivent longues années, sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffe-

ment, qui pourroient aisément procurer, autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les suites seroient très-dangereuses.

§. 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit lait N^o. 17, & les pilules N^o. 18. L'on prend vingt jusques à quarante pilules, & un demi-pot de petit lait tous les matins pendant long-temps; & l'on respire de temps en temps la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poumon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, mais ne lui est pas attaché. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se collent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parce que la santé n'en est ordinairement que peu ou point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.



C H A P I T R E V.

De la Pleurésie.

§. 89. **L**A pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caractères, une forte fièvre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine; la pleurésie, dis-je, n'est point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est, tout comme de cette première maladie, une inflammation du poumon, mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence considérable dans les symptômes, c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très-vive qu'on sent sous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indifféremment sur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement sur les côtés sous les mamelles, & peut-être plus souvent du côté droit. La douleur redouble quand on touffe, & quand on inspire, c'est-à-dire, quand on tire l'air, & la crainte de l'augmenter fait que quelques malades s'empêchant machinalement, autant qu'ils peuvent, de touffer & de respirer, empirent leur état, en arrêtant le sang dans le poumon, qui bientôt en est

rempli ; l'inflammation de ce viscere devient générale , le sang se porte à la tête , le visage devient livide , le malade suffoque , & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur est si violente que si la toux est forte en même temps , & que les malades ne puissent pas l'arrêter , ils prennent des convulsions , comme je l'ai vu plusieurs fois , mais presque toujours chez des femmes , qui sont d'ailleurs beaucoup moins sujettes que les hommes à cette maladie , & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici , & cet avertissement a également lieu pour toutes les maladies inflammatoires , que si elles en sont attaquées dans le temps de leurs regles , cela ne doit ni empêcher les saignées réitérées , ni rien changer du tout au traitement.

L'on voit par-là que la pleurésie n'est qu'une inflammation du poumon , accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je fais que quelquefois l'inflammation du poumon se communique à cette membrane qui tapisse intérieurement la poitrine , & qu'on appelle la pleure , & de-là aux muscles ou chairs qui sont sur les côtes ; mais cela n'est pas ordinaire.

§. 92. Le printemps est la saison qui produit le plus de pleurésies , elles sont ordinairement rares en été ; mais pendant l'année 1762 , il y en a eu plusieurs dans le temps des plus grandes chaleurs , qui furent excessives. Le mal commence par un frisson ordinairement très-fort , suivi de chaleur , de

toux, d'oppression, quelquefois d'un sentiment de resserrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envie de vomir. Le point ne se fait pas toujours sentir d'abord; souvent ce n'est qu'après plusieurs heures, quelquefois le second, & même le troisieme jour. Le malade sent quelquefois deux points; mais il est rare qu'ils soient également forts, & le plus léger disparoît bientôt, d'autres fois le point change de place, ce qui est un bien si le premier se dissipe parfaitement, un mal s'ils subsistent tous deux. Le pouls est ordinairement très-dur dans cette maladie; mais dans le cas fâcheux des §. 47 & 90, il devient mou & petit. Il paroît souvent, dès les commencements, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autres fois il n'en vient point du tout; c'est ce qu'on appelle pleurésie seche, qui n'est pas rare. Quelquefois le malade touffe peu ou point. Il se couche souvent plus aisément sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente; comment seroit-elle différente, & les moyens de guérison les mêmes. Il survient souvent des saignements de nez très-considérables, & qui soulagent beaucoup; mais il en survient quelquefois d'une espece de sang corrompu, quand le malade est très-mal, qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie est fréquemment produite par la boisson froide quand on a chaud; & alors elle est quelquefois si violente

lente qu'on l'a vue tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit défaltéré. Il n'est pas rare que les pleurésies tuent en trois jours.

Le point disparoît quelquefois, & le malade se plaint moins; mais en même temps son visage change, & devient pâle & triste, ses yeux se troublent, le pouls s'affoiblit; c'est un transport de l'humeur au cerveau; ce cas est presque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptomes critiques soient plus violents & plus marqués que dans celle-ci. Il est bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer; la guérison survient souvent au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie est une des plus fréquentes & des plus meurtrières, tant par elle-même dans tous les pays, que par le mauvais traitement dans nos campagnes. Le préjugé qui veut que toutes les maladies se guérissent par les sueurs regle tout le traitement de la pleurésie, & dès qu'un malade a un point, on met en œuvre tous les remèdes chauds. Cette funeste erreur tue plus de gens que la poudre à canon; & elle est d'autant plus fâcheuse que la maladie est plus violente, & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre; tout dépend des premières heures.

§. 95. Le traitement est précisément le même, à tous égards, que celui de la péripneumonie; parce que, je le répète, c'est

la même maladie ; ainsi les saignées , les boissons émollientes & délayantes , les vapeurs , les lavements , la potion (N^o. 8 ,) les cataplasmes émollients , sont les vrais remèdes ; peut-être ces derniers sont-ils encore plus efficaces dans ce cas , & l'on doit en appliquer continuellement sur le point pendant les premiers jours ; mais si le point subsiste après que les saignées & les délayants ont désempli & amolli le poul , il faut appliquer des vésicatoires , ou plutôt appliquer un grand vésicatoire sur le point même.

La première saignée , sur-tout si elle est considérable , diminue presque toujours le point , & souvent le dissipe entièrement ; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures , ou dans le même endroit , ou quelquefois ailleurs ; changement qui est plutôt favorable que défavorable , sur-tout si la douleur qui se faisoit d'abord sentir sous la mamelle , se jette aux épaules , au dos , à l'omoplate , à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point , ou ne diminue que peu , ou si après avoir diminué elle revient aussi violente que la première , sur-tout si elle revient dans le même endroit , & si la violence des autres symptômes continue , il faut réitérer la saignée ; mais si la diminution du point se soutient , s'il ne revient que foiblement de temps en temps , ou dans les parties dont je viens de parler ; si la fréquence , ou la dureté du poul & tous les autres symptômes ont diminué , on peut quelquefois s'en passer , &

l'on applique alors avec grand succès des vésicatoires aux jambes. Il est cependant plus prudent, dans un sujet fort & robuste, de ne pas trop ménager la saignée; elle ne peut point faire de mal, & on court quelquefois de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitère fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge, ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement le pouls n'est que peu fréquent & peu dur, s'il n'est pas fort, si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppression, & si le malade crache, on peut s'en passer.

L'usage des autres remèdes est précisément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis §. 53 jusqu'à §. 66.

§. 96. Quand le mal n'est pas fort grave, j'ai guéri souvent en peu de jours, par une seule saignée, & une grande quantité de thé de fleurs de sureau, auquel on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espèce qu'on a vu réussir quelquefois le faltranc à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boisson que j'indique est fort à préférer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de thériaque, tuoit toutes les années plusieurs payfans; heureusement il se décrédite.

§. 97. Dans les pleurésies seches dans les-

quelles le point, la fièvre, le mal de tête font très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une sécheresse prodigieuse de la peau & de la langue, il faut faire les saignées très-près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleurésie se termine, tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un durcissement, & elle laisse très-fréquemment des adhérences.

La gangrene se manifeste quelquefois dès le troisieme jour, sans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit souvent beaucoup, sur-tout dans le voisinage du mal, & le peuple superstitieux attribue la maladie à quelque cause surnaturelle, ou en tire quelque présage fâcheux pour les restants. Ce cas est un effet tout naturel, tout simple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en est la cause la plus ordinaire; je l'ai vu chez un homme, à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de cerise, & du saltranc au vin.

§. 99. Il se forme des vomiques, mais leur situation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & de-là résulte plus souvent l'empyeme, §. 84. Pour prévenir cet accident, « il est très-bien de placer, dès » le commencement de la maladie, à l'en- » droit le plus douloureux, une petite em- » plâtre, qui tienne exactement, parce que

» si la pleurésie dégénere en abcès, l'amas
 » de pus se fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra qu'il se
 » forme un abcès, (voyez §. 68,) on ron-
 » gera, par un caustique léger, l'endroit
 » qu'on aura marqué; & dès qu'il sera ou-
 » vert, on aura soin d'y entretenir la sup-
 » puration. On peut alors avoir un espoir
 » fondé, que l'amas de pus prendra son
 » cours par cet endroit, où il trouvera
 » moins de résistance, & qu'il fortira; car
 » l'amas de matiere s'arrête souvent entre
 » la plevre & les parties qui y sont adhé-
 » rentes. »

Ce conseil est d'un très-grand Médecin; mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans lesquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire du durcissement du poumon & de son adhérence que ce que j'en ai dit §. 86 & 87.

§. 100. L'on remarque que quelques personnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont souvent des rechûtes, sur-tout les ivrognes. J'en ai vu un qui comptoit ses pleurésies par douzaines. Quelques saignées de temps en temps pourroient prévenir ces retours fréquents, qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languissants & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espee d'astme, & de-là dans l'hydropisie; triste fin digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins peuvent aussi les

prévenir sans saignées, par un régime rafraîchissant, en se privant de temps en temps de viande & de vin, en buvant du petit-lait, ou d'une des boissons N^o. 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pied tièdes, sur-tout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a deux remèdes très-usités dans cette maladie parmi le payfan, & vantés même par quelques Médecins, le sang de bouquetin, & la suie dans un œuf. Je ne nie point que bien des gens n'aient été guéris après l'usage de ces remèdes; mais il n'en est pas moins vrai que l'un & l'autre, aussi bien que l'œuf dans lequel on prend la suie, sont dangereux, ainsi il est prudent de ne jamais les employer, puisqu'il y a beaucoup de probabilité qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien.

Le *genipi*, ou l'absynthe des Alpes, s'est aussi acquis beaucoup de réputation, & a occasionné beaucoup de disputes entre des Ministres très-zélés, & un Médecin très-éclairé (a). Il est aisé d'en déterminer l'usage. Le *genipi* est puissamment amer, il échauffe & fait suer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleurésie, tant que les vaisseaux sont pleins, le pouls dur, la fièvre forte, le sang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal; mais, sur la

(a) Les Mercures de Neuchâtel ont été le théâtre de cette guerre; je crois en 1758 & 59.

fin de la maladie, quand les vaisseaux sont désemplis, le sang délayé, la fièvre diminuée, alors on peut s'en servir, en se souvenant toujours qu'il est chaud, & qu'il faut l'employer sobrement.

C H A P I T R E VI.

Des maux de gorge.

§. 102. **L**A gorge est sujette à plusieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuses, c'est l'inflammation, qu'on appelle ordinairement esquinancie, & qui est une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une autre partie, ce qui fait que les symptômes sont fort différents. Ils varient même suivant les différentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§. 103. Les symptômes généraux sont le frisson, la chaleur, la fièvre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté & quelquefois l'impossibilité d'avalier quoi que ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte, c'est-à-dire, de l'entrée du canal de la respiration, sont attaquées, il est de plus très-difficile de respirer; le malade sent de l'angoisse, des suffocations, le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée-artère, le poumon; & la maladie est promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties est moins dangereuse, & elle l'est d'autant moins que le mal est plus extérieur. Quand l'inflammation est générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, & de plus les amygdales, la luette, la base de la langue, c'est une des maladies les plus dangereuses & les plus horribles. Le visage est enflé & enflammé, tout l'intérieur de la gorge l'est également, le malade n'avale quoi que ce soit, il respire avec une peine & une angoisse, qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une espece de délire furieux; la langue enfle & sort de la bouche, les narines sont dilatées pour respirer; tout le col, jusqu'au dessus de la poitrine, est excessivement gonflé; le pouls est très-fréquent, très-foible, & souvent intermittent; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le second ou le troisieme jour. Heureusement cette espece, que j'ai vue souvent en Languedoc, est très-rare dans ce pays où le mal est moins violent, & où je n'ai vu mourir de cette maladie, que par le mauvais traitement, ou quelques circonstances accidentelles, étrangères à la maladie. Sur le grand nombre de malades que j'ai traités, je n'en ai perdu qu'un dont je parlerai plus bas.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures, & se jette à l'extérieur: la peau du col & de la poitrine rongit & devient douloureuse, & le malade se trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'est pour se porter au cerveau ou sur le poumon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas sont mortels quand on n'a pas sur le champ de très-bons secours, qui sont même très-souvent inutiles.

§. 105. L'espece la plus fréquente est celle qui n'attaque que les amygdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amygdales qui devient grosse, rouge, douloureuse, & ne permet d'avalier qu'avec une très-grande peine. Quelquefois le mal se borne à un seul côté, mais plus ordinairement il passe à la luette, & de-là à l'autre amygdale. Si le mal n'est pas grave, la premiere est ordinairement mieux, quand la seconde est attaquée. Lorsqu'elles le sont toutes deux ensemble, la douleur & le malaise sont très-considérables; le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine; & la sensibilité est si grande, que j'ai vu des femmes avoir des convulsions toutes les fois qu'elles faisoient effort pour avaler leur salive, ou quelque autre liquide. L'on est même quelquefois plusieurs heures sans pouvoir rien prendre; tout le dessus de la bouche, le fond du palais, un peu la base de la langue, sont légèrement rouges.

Plusieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le solide, parce que le liquide a besoin de plus d'action de la part des muscles pour être dirigé. La salive s'avalé encore plus péniblement que les autres liquides, parce qu'elle est un peu vis-

queuse, & coule moins aisément. Cette difficulté à l'avalier, jointe à la quantité qui s'en forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue & les levres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir, mais ce n'est pas un mal, le sommeil est peu utile dans les maladies fiévreuses, & j'ai vu souvent que ceux qui avoient cru leur gorge presque entièrement guérie le soir, y avoient très-mal après avoir dormi quelques heures.

La fièvre, dans cette espece, est quelquefois très-forte, & le frisson dure souvent plusieurs heures; il est suivi d'une chaleur considérable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fièvre le soir, mais quelquefois très-peu, & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge précède souvent le frisson, mais plus ordinairement il ne se manifeste qu'après, en même temps que la chaleur.

Le col est quelquefois un peu enflé, & plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille, du côté le plus malade; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation se dissipe peu-à-peu, ou il se forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'est jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette espece bien conduite se terminât par la gan-

grene ou par le durcissement ; mais j'ai été témoin que l'un & l'autre arrive, quand on veut forcer les sueurs, dans le commencement, par des remedes chauds.

Il est aussi très-rare qu'il se fasse ces transports fâcheux sur le poumon comme dans l'espece des §. 103 & 104. Il est vrai qu'il n'arrive pas fréquemment non plus que le mal se jette au dehors, comme dans la même espece.

§. 107. Le traitement de l'esquinancie est, aussi-bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au régime : & dans l'espece décrite (§. 103) il faut faire quatre ou cinq saignées dans peu d'heures, & quelquefois on est obligé d'y revenir. Quand elle est au degré le plus considérable, tous les remedes sont le plus souvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner, autant qu'il est possible, des boissons (N^o. 2 & 4.) Mais comme souvent la quantité qu'ils en peuvent avaler est très-petite, il faut donner des lavemens (N^o. 5) de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour, pendant une demi-heure, les jambes dans l'eau tiède.

§. 108. Les ventouses scarifiées, appliquées autour du col, après deux ou trois saignées, sont souvent extrêmement utiles.

Dans des cas presque désespérés, quand le col est extrêmement gonflé, une ou deux incisions profondes, faites avec un rasoir

sur cette enflure extérieure, ont sauvé le malade.

§. 109. Dans l'espece décrite (§. 105) il faut très-souvent en venir à la saignée, & il ne faut jamais l'omettre quand on trouve le poulx dur & plein. Il est très-important de la faire d'abord; c'est le seul moyen de prévenir l'abcès, qui se forme avec une grande facilité si on la diffère seulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il est rarement nécessaire d'en faire trois. Souvent le mal seroit assez léger pour pouvoir guérir sans saignées, moyennant beaucoup de ménagements, mais ceux qui ne sont ni maîtres de leur temps, ni en situation d'être soignés, doivent, sans hésiter, faire d'abord une saignée, qui emporte souvent le mal; sur-tout si après l'avoir faite le malade boit beaucoup de la tisane (N^o. 2.)

Il suffit, dans cette espece, de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour; on prend l'un le matin, & l'autre le soir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers sur le mal, dans l'une & l'autre espece. Les meilleurs sont, 1^o. des cataplasmes émollients (N^o. 9) sur tout le col. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles; je ne le blâme pas; mais il est certainement moins efficace que tous ceux que j'indique.

2^o. Des gargarismes (N^o. 19.) L'on peut en faire plusieurs, qui ont à peu près les mêmes propriétés, & la même efficace. Ceux

que j'indique font ceux qui m'ont le mieux réussi, & ils font très-simples.

3°. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55. L'on doit réitérer la vapeur cinq ou six fois par jour, avoir toujours un cataplasme, & se gargariser très-souvent.

Il y a des personnes, sans parler des enfans, qui ne savent pas se gargariser; la douleur rend même la chose difficile. Alors, au-lieu de gargarismes, on peut injecter la même liqueur (N°. 19) avec une petite seringue. L'injection va bien plus avant que le gargarisme, & elle fait souvent cracher une quantité considérable de matieres glai-reuses, épaissies au fond de la gorge; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réitérer souvent. L'on peut commodément employer à cet usage une de ces petites seringues de surreau, que tous les enfans de village savent faire.

§. 110. Quand le mal peut se guérir sans suppuration, la fièvre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer dès le quatrième jour, quelquefois déjà le troisième, souvent seulement le cinquième; & dès-lors cette diminution augmente à grands pas, & au bout de deux, trois ou quatre jours, c'est-à-dire, le sixième, le septième, le huitième, le malade est très-bien. Il y en a cependant quelques-uns qui conservent une très-légère douleur, seulement d'un côté, encore pendant quatre ou cinq jours, mais sans fièvre & sans mal-aise.

§. 111. Quelquefois la fièvre & ses accidens diminuent après la saignée & les autres remèdes, sans qu'il survienne d'amendement dans la gorge, ni de signes de suppuration. Dans ces cas il faut insister principalement sur les gargarismes & les vapeurs; & si l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il fasse une scarification sur les amygdales malades. Il en sort une certaine quantité de sang, & ce remède soulage très-promptement presque tous ceux qui l'emploient.

§. 112. Si l'inflammation ne se résout pas, mais qu'il se forme un abcès, ce qui arrive presque toujours si l'on a négligé les commencemens du mal, alors les accidens de la fièvre continuent, quoiqu'un peu moins fortement, après le quatrième jour; la gorge reste rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conserve une douleur, mais plus sourde & accompagnée quelquefois de pulsations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il est bon d'être averti; le pouls devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquième ou le sixième jour, quelquefois plutôt, l'abcès est prêt à s'ouvrir; on le connoît par une petite tumeur blanche & molle, quand on ouvre la bouche, qui paroît ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès se creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en assujettissant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe, de la

longueur d'un quart ou d'un tiers de ponce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche est inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur infoutenables. Il faut se gargariser avec le gargarisme déterfif (N^o. 19.) L'on est quelquefois surpris de la quantité de pus qui sort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un ; j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'est même pas rare, que le pus ne s'amasse pas précisément dans l'endroit où paroïssoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée ; de façon que la faculté d'avaler revient presque entièrement, la fièvre diminue, le malade dort ; l'on se persuade que l'on est guéri, & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand on n'est pas Médecin ou Chirurgien il est aisé de se tromper sur cet état. Voici les signes qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquiétude & un mal-aise général, une douleur dans toute la bouche, quelques frissons de temps en temps, souvent des chaleurs vives & passageres, un pouls assez mol, sans être naturel, un sentiment d'épaisseur & de pesanteur dans la langue, de petits boutons blancs sur les gencives, sur l'intérieur des joues, sur l'intérieur & l'extérieur des levres, un goût & une odeur désagréables.

§. 114. Dans ces cas, il faut tenir sou-

vent dans la bouche du lait ou de l'eau tiède chauds, recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre autour du col des cataplasmes émollients; tous ces secours disposent l'abcès à s'ouvrir. Il faut aussi chercher avec le doigt l'endroit où il est, & alors le Chirurgien peut aisément l'ouvrir. Il m'est arrivé une fois qu'il s'en perça un sous mon doigt, sans que je fisse aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiède par la bouche, ou par les narines un peu fortement; ce qui occasionne quelquefois une espèce de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. Au reste l'on ne doit point être inquiet de l'événement. Je ne sache point d'exemple qu'on soit mort d'une esquinancie de cette espèce dès que la suppuration est formée, ni peut-être même dès qu'elle a commencé à se former.

§. 115. Les glaires, dont la gorge est remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui, en irritant, produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelque autre corps, au fond de la gorge, font que quelques malades se plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être sur ses gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embarras d'estomac, & exige un émétique. Ce seroit une grande faute souvent que d'en donner un; il peut, quand l'inflammation est forte, la rendre mortelle, ou l'on est obligé de faire une saignée pendant qu'il agit, pour diminuer sa violence.

cette imprudence & ses mauvais effets laissent souvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de langueur pendant long-temps. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fièvre dans lesquels on peut faire vomir, mais c'est quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a dissipée, & qu'il reste des matieres putrides dans les premieres voies. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit souvent, dans ce pays, une maladie différente des maux de gorge dont je viens de parler, mais qui, comme eux, fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & assez généralement les *ourles*. C'est un engorgement des glandes qui servent à fournir la salive, & sur-tout des deux grosses qui sont entre l'oreille & la machoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui sont dessous la machoire, qu'on appelle *maxillaires*; elles se gonflent considérablement, & empêchent non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce que les mouvements sont très-douloureux. Les enfants y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fièvre, il ne faut point de remedes; il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, d'appliquer dessus quelque cataplasme, de diminuer beaucoup la quantité de ses aliments, de se priver de viande & de vin, & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude, qui délaie les humeurs & rétablisse la transpiration. Je me

guéris de ce mal l'année 1754 en ne buvant, pendant quatre jours, qu'une infusion de mélisse, à laquelle je joignois un quart de lait, & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri souvent de légers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici, au printemps de 1761, une quantité étonnante de maux de gorge de deux especes. Les uns étoient des maux de gorge ordinaires, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquents parmi les adultes, & étoient aisément guéris par la méthode que j'ai proposée. Les autres, dont je dirai quelque chose ici, parce que je sais qu'ils ont régné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient aussi les adultes, mais sur-tout les enfants depuis l'âge d'un an, même au-dessous, jusqu'à celui de douze ou treize.

Les premiers symptômes étoient, comme dans les maux ordinaires, le frisson, la chaleur, l'abattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les distinguoit des esquinancies inflammatoires ce sont les symptômes suivants.

1. Souvent les malades avoient de la toux, & un peu d'oppression.
2. Le pouls étoit plus vite, mais moins dur & moins fort, qu'il ne l'est ordinairement dans les maux de gorge.
3. Ils avoient une chaleur âcre, seche, & une grande inquiétude.
4. Ils crachoient moins qu'on ne crache

ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très-seche.

5. Quoiqu'ils eussent de la peine à avaler, cependant ce n'est pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire suffisamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amygdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu considérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & sur-tout les premières, étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur dont ils se plaignoient le plus étoit cette douleur extérieure.

7. Quand le mal étoit grave, tout le col se gonflait, & quelquefois même les vaisseaux qui rapportent le sang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'assoupissement & du délire.

8. Les redoublements de la fièvre étoient assez irréguliers.

9. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La saignée & les autres remèdes ne les soulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à suppuration, comme les autres especes, mais quelquefois les amygdales s'ulcéroient.

12. Presque tous les enfants, & un très-grand nombre d'adultes pouffoient ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivants, jusques au sixieme, une ébullition, qui, chez quelques-uns, ressembloit assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive,

& sans aucune élévation. Elle commençoit au visage, ensuite au bras, & elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retireroit peu-à-peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en poussant. D'autres en très-petit nombre, (je n'en ai vu que cinq,) éprouvoient tous des accidents plus graves avant l'éruption, & pouissoient le vrai pourpre, ou miliaire blanc.

13. Quand ces ébullitions avoient paru, ils se trouvoient ordinairement mieux. La dernière duroit quatre, cinq, ou six jours, & se terminoit souvent par des sueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'est le cas de plusieurs adultes, n'ont pu se guérir que par des sueurs abondantes sur la fin; car au commencement elles étoient inutiles, & même nuisibles.

14. J'ai vu quelques personnes, chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entièrement sans éruptions & sans sueurs, mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très-forte, avec un pouls vite & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique, & alors l'éruption, ou les sueurs venants, elles se trouvoient bien.

15. Soit que les malades aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la première peau ou épiderme, par grandes écailles, dans tout le corps; tant ce venin, qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'âcreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un

changement singulier dans la voix, différent de celui des maux de gorge ordinaires; l'intérieur des narines étoit extrêmement sec.

17. L'on a eu plus de peine à se remettre qu'après les maux de gorge ordinaires; & si l'on se négligeoit dans la convalescence, sur-tout si l'on s'exposoit trop tôt au froid, il survenoit une rechûte, ou différents accidens, tels que de l'oppression, un gonflement de ventre, différentes enflures, de la langueur, du dégoût, des écoulemens derriere les oreilles, de la toux, de l'enrouëre.

18. J'ai été appelé pour des enfans, & même quelques jeunes gens, qui, au bout de quelques semaines, étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps, avec une forte oppression, & une diminution considérable dans les urines, qui étoient rouges & troubles; ils étoient aussi dans un état singulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des vésicatoires, & la poudre N^o. 25. Ce remede commençoit par les faire vomir; il survenoit ensuite des urines, & sur-tout des sueurs abondantes, qui les guérissoient. Deux seuls, d'un mauvais tempérament & un peu rachitiques ou noués, après avoir été rétablis pendant quelques jours, sont retombés & ont péri.

§. 118. Chez les adultes j'ai employé la saignée & les rafraichissans, tant qu'il paroïssoit de l'inflammation; ensuite il falloit évacuer les premieres voies, & après cela faire suer doucement. Les mêmes poudres

118 MAL DE GORGE

N^o. 25 ont souvent produit, avec grand succès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas, j'ai employé l'ipécacuanha N^o. 35.

Dans quelques sujets, il n'y avoit pas de symptomes inflammatoires, & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premières voies; quelques malades même rendoient des vers: alors je n'ai point fait de saignées, mais le remède vomitif produisoit, dans le commencement, un excellent effet, & tous les symptomes diminuoient sensiblement; la sueur survenoit naturellement, & le malade guérissoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits dans lesquels il n'y avoit aucun caractère d'inflammation, & où il ne falloit point de saignées; celles qu'on faisoit réussissoient mal.

Je n'ai point fait saigner d'enfants. Les vésicatoires, après l'évacuation des premières voies, & beaucoup de délayants étoient leurs remèdes. Une simple infusion de sureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bu abondamment.

§. 120. Je fais qu'il est mort dans quelques villages un grand nombre de malades, avec une enflure de col prodigieuse. Il en est aussi mort quelques-uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des sudorifiques chauds, & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrième jour, avec des suffocations violentes, & perdant beaucoup de sang par le nez. Du grand nombre que j'ai vu, il n'en est mort que deux.

L'un étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout-à-coup; ce fut alors qu'on m'appella; mais il s'étoit fait un dépôt sur la poitrine, & rien ne put la sauver. L'autre étoit un garçon robuste de dix-sept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord assez violemment. Elle se calma cependant, & la fièvre étant presque entièrement finie, les sueurs qui commençoient à venir l'auroient guéri; mais il ne voulut jamais les soutenir, & se mettoit à chaque instant nud. Il se fit tout-à-coup un dépôt sur le poumon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau aussi sèche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaise façon de se conduire paroît avoir été la cause de sa mort. C'est un exemple.

§. 121. Je me suis étendu sur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle se répandît dans d'autres endroits où il seroit utile qu'on fût prévenu de ses caractères, & du traitement qui a autant de rapport avec celui des fièvres putrides dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des maladies inflammatoires, dont j'ai parlé; puisque, chez quelques personnes, le mal de gorge a été évidemment un symptôme de fièvre putride plutôt que la maladie principale (a). Cette

(a) L'Editeur de Paris a très-bien remarqué que cette maladie a beaucoup de rapport avec le *mal de gorge gangreneux*, qui a été épidémique, depuis l'an 1740, dans plusieurs endroits de l'Europe;

même maladie a reparu plusieurs fois ici, mais sur-tout à la fin de l'été de 1772, elle fut très-générale pendant toute l'automne & l'hiver, les symptômes & le traitement en furent généralement les mêmes; mais il y eut plusieurs enfans qui eurent véritablement un mal de gorge gangreneux avec une fièvre maligne pourprée & le délire dès les premières heures, j'en vis périr trois.

§. 122. Les maux de gorge sont, pour bien des personnes, une maladie habituelle qui revient toutes les années, & même souvent dans une année, on les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués pour prévenir les pleurésies habituelles, §. 100.

on peut aussi l'envisager comme une fièvre scarlatine d'un mauvais caractère.

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. **I**L regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences fâcheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux; erreur qui coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déjà plaint dans la première édition de cet ouvrage, & j'ai vu, dès-lors, une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume,

me, tant qu'il n'est que rhume, mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin, qui avoit beaucoup vu, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé, c'est que les rhumes n'exigent point de remèdes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le dernier article peut être vrai, vu la mauvaise façon dont on les traite; mais le principe est faux. Les rhumes ont leurs remèdes tout comme les autres maux, & se guérissent avec plus ou moins de facilité, suivant qu'ils sont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troisième erreur, c'est que non-seulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même salutaires. Il vaut mieux sans doute avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuse; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raisonnablement dire, c'est que quand une transpiration arrêtée devient cause de maladie, il est heureux qu'elle produise un rhume plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive souvent; mais il seroit à préférer, que ni la cause, ni l'effet, n'eussent existé. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cause de maladie; il est une maladie réelle, qui, quand elle est violente, porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent consi-

dérablement la poitrine ; & la santé en est tôt ou tard altérée. Les personnes souvent enrhumées ne sont jamais robustes , elles tombent souvent dans des maux de langueur , & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se déränge , & le poumon s'engorge , ce qui est toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés , en examinant la nature des rhumes , qui ne sont autre chose que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres , mais dans un degré fort léger.

Un rhume est véritablement , presque toujours , une maladie inflammatoire , une légère inflammation du poumon , ou de la gorge , ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui se trouvent dans les os de la joue & du front , cavités qui toutes communiquent avec le nez , de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane , elle se communique aisément aux autres.

§. 126. Il est presque inutile de décrire les symptômes du rhume ; il suffira de faire remarquer , 1^o. que la principale cause des rhumes est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé ; c'est-à-dire , la transpiration arrêtée , & un sang un peu enflammé. 2^o. Que quand ces maladies regnent , il y a en même temps beaucoup de rhumes. 3^o. Que les sympto-

mes qui annoncent un rhume violent ressemblent beaucoup à ceux qui précèdent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes sans frisson & sans fièvre; quelquefois même elle dure plusieurs jours. L'on touffe, la toux reste seche pendant quelque temps, ensuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppression, & c'est alors qu'on peut dire que le rhume est mûr. L'on a souvent de légers points, mais passagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines sont le siege du mal, ce qu'on appelle fort mal à propos rhume de cerveau, on a souvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapisse les cavités de l'os du front, ou *sinus maxillaires*. L'on ne mouche dans les commencements qu'une eau fort claire & fort âcre; ensuite, à mesure que l'inflammation diminue, elle s'épaissit & l'on mouche une matiere semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours; ceux de poitrine sont plus longs; il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-temps, ils nuisent; 1°. parce que la toux violente déränge toute la machine, & sur-tout qu'elle porte le sang à la tête d'une façon quelquefois si marquée que j'en ai craint les suites & ai fait saigner pour les prévenir. 2°. En privant du som-

meil, qui est presque toujours diminué par un rhume. 3°. En ôtant l'appétit, & en troublant la digestion, ce qui affoiblit nécessairement. 4°. En affoiblissant le poumon même, par les secousses continuelles qu'il reçoit; de façon que peu-à-peu toutes les humeurs s'y jettant, comme sur la partie la plus foible, il reste une toux continuelle; il est toujours surchargé d'humeurs, qui s'y épaississant, gênent la respiration, oppressent & donnent une fièvre lente; le corps ne se nourrit pas, le malade tombe dans la foiblesse, le dépérissement, l'insomnie, l'angoisse, & meurt souvent assez promptement. 5°. La fièvre, qui accompagne presque toujours les gros rhumes, use le corps.

§. 128. Puisque le rhume est une maladie de la même espece que les esquinancies, les péripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même espece. Si le rhume est fort, il faut faire une saignée au bras, ce qui l'abrege beaucoup; & elle est nécessaire toutes les fois que le malade est sanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N°. 1, 2, 4. Mais dès qu'il n'y a plus de fièvre, ces deux dernieres ne sont plus nécessaires, & si l'on continuoit trop long-temps le lait d'aman-de, ou le nitre dans la tisane d'orge, l'estomac pourroit en souffrir. Il est utile de prendre tous les soirs des bains de jambes tièdes, en se couchant; & malgré l'ancien préjugé qui les faisoit regarder comme très-

dangereux dans cette maladie, ils font un très-grand bien aux malades en diminuant la fièvre, le mal de tête & la toux; les lavemens sont aussi très-utiles si le malade est constipé, on urine moins qu'à l'ordinaire. En un mot, si l'on met le malade au régime, on le guérit très-prompement.

§. 129. Mais souvent le mal est si léger qu'on ne croit pas devoir faire un traitement, & sans remèdes on guérit aisément, en se privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillons, de vin, de tout ce qui est âcre, gras ou pesant; en vivant de pain, de légumes, de fruit, & d'eau; & sur-tout en soupant peu ou point; & en buvant, si l'on est altéré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de sureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de jambes tièdes & la poudre N^o. 20 contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fièvre, de chaleur, ni d'inflammation, que le malade a été à la diète pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé; si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de styrax ou une prise de thériaque, avec un peu de sureau, en sortant d'un bain de pieds tiède; alors ces remèdes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guérissent souvent dans une nuit; mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt; & il faut toujours,

quand on les prend, n'avoir que très-peu soupé, & que le soupé soit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remedes vantés pour les rhumes, des tisanes de pommes, de réglisse, de figes, de raisins secs, de bourrache, de liere terrestre, de véronique, d'hysope, d'orties, &c. (a). Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureusement, ceux qui en ont vu réussir une dans un cas la croient la plus excellente de toutes, & c'est là une erreur dangereuse, parce que ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des différents remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je fais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans

(a) Ceux qui craignent le sureau, & j'ai vu plusieurs personnes dans ce cas, peuvent le remplacer par quelqu'autre fleur analogue. L'on trouve dans les boutiques des mélanges tout préparés sous le nom de fleurs pectorales, dans lesquels il entre des fleurs de petite marguerite, de violette, de pavot rouge, de tussilage, de pas d'âne, l'herbe de capillaire, de la réglisse, &c. qu'on peut substituer au sureau, quelquefois même, s'il n'y a point de fièvre, & si l'on sent l'estomac un peu dérangé, on peut y ajouter un peu d'anis étoilé, qui est un aromate très-doux.

laquelle on a mis des fleurs de sureau ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un soulagement très-prompt. Ils font aussi du bien dans les rhumes de poitrine. (voy. §. 55.)

L'on étoit fort dans l'usage, il n'y a pas long-temps, d'employer le blanc de baleine; mais c'est une huile très-indigeste, & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes; d'ailleurs le blanc de baleine est presque toujours rance; ainsi il vaut mieux le bannir, j'en ai vu souvent de mauvais effets, rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des aliments, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur santé. Ils ne font plus de digestion, la toux devient stomacale, sans cesser d'être pectorale, & ils courent risque de tomber dans l'état décrit §. 127. N^o. 4.

Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatisés, font les plus grands maux dans les commencements, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; si l'on en a vu quelques bons effets, ce n'est que sur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foiblesse des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relâchans, les délayans, les rafraîchissans qui augmenteroient le mal & jetteroient dans une fièvre lente, & faire usage de quelques fortifiants doux qui redonnent de la force aux organes de la digestion & au poumon sans irriter & sans échauffer; il y a plusieurs remèdes qui peu-

vent produire cet effet ; il est à souhaiter qu'un Médecin présent les adapte aux circonstances. Je fais très-souvent prendre avec beaucoup de succès trois ou même quatre prises par jour de la poudre N^o. 14, & si les humeurs paroissent se jeter trop sur le poumon, je fais appliquer des vésicatoires au gras des jambes. Dans quelques cas où le mal ne paroît évidemment entretenu que par la foiblesse des digestions, un peu de vin de Malaga ou de quelqu'autre vin de liqueur fait du bien.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu, que souvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finissoit. Il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer, & cela n'est point étonnant ; elles occasionnent une très-légère inflammation de poitrine, qui est un rhume.

Il ne faut pas dans cette maladie s'exposer sans nécessité à un grand froid, mais il faut également se préserver de trop de chaleur ; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes ne guérissent point ; & comment y guérir ? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument comme les liqueurs, en produisant une légère inflammation de poitrine.

§. 135. Les personnes sujettes aux fréquents rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, croient devoir se tenir fort au chaud, c'est une erreur qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition aux rhumes vient de

deux causes ; ou de ce que la transpiration se déränge aisément , ou quelquefois de la foiblesse de l'estomac , ou de celle du poumon , qui demande des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la transpiration se déränge aisément , plus ils se tiennent au chaud , plus ils se font suer , & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiede affoiblit tout le corps , & surtout le poumon , les humeurs y trouvant moins de résistance s'y jettent toujours plus : la peau , sans cesse baignée par une petite sueur , se relâche , s'amollit , devient incapable de faire ses fonctions ; la plus petite cause arrête alors toute transpiration , & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précautions pour se préserver de l'air froid , & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus foible ; & cela d'autant plus sûrement que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire qui augmente tous leurs maux , auxquels les boissons chaudes dont ils font usage mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'est de se familiariser avec l'air , de fuir les chambres chaudes , de diminuer peu-à-peu leurs vêtements , de coucher au froid , de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid , les boissons même à la glace leur sont salutaires ; de vivre très-sobrement , d'éviter absolument le salé , les pâtisseries , les fritures , les graisses , les crèmes , de prendre beaucoup d'exercice , &

enfin si le mal est invétéré, de faire usage pendant long-temps de la poudre N^o. 14 & des bains froids. Cette méthode réussit aussi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foiblesse d'estomac, ou du poumon; & au bout d'un certain temps, ces trois causes se réunissent toujours.

Plusieurs personnes qui étoient sujettes, depuis plusieurs années, à être enrhumées tout l'hiver, & qui pendant cette saison ne sortoient point & buvoient toujours tiède, ont profité, après avoir lu la première édition, des conseils que je donne ici; elles se sont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là ont évité entièrement les rhumes & se sont très-bien portées.

§. 136. L'on est en usage, plus, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir souvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'usage; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, & moyennant qu'on le prenne à dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets d'une façon marquée.



 CHAPITRE VIII.

Des maux de Dents.

§. 137. **L**ES maux de dents, qui sont quelquefois si longs & si violents qu'ils occasionnent des insomnies opiniâtres, beaucoup de fièvre, des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulcères, des caries, des convulsions, des syncopes, dépendent de trois causes principales.

1^o. De la carie des dents.

2^o. De l'inflammation du nerf des dents ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraîne celle de la gencive.

3^o. D'une humeur catarrhale, froide, qui se jette sur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie, ayant mis le nerf à nud, l'air, les aliments, les boissons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement, comme l'exercice, la chaleur, les aliments, peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gâtée, il n'y a point de remèdes que de l'arracher, sans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive se perd, les autres dents & souvent même la mâchoire se carient, d'ailleurs elle empêche l'usage des

dents voisines qui se couvrent de tartre & périment.

Quand le mal est moins considérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès en brûlant la dent avec un fer chaud, & en la plombant ensuite si elle en est susceptible.

L'on se sert très-souvent de différentes liqueurs, & même d'eau-forte & d'esprit de vitriol; mais ces remèdes sont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations que je viens d'indiquer, on peut employer l'essence de girofles dans laquelle on trempe du coton, qu'on applique sur la carie, ce qui soulage souvent pour assez long-temps & fait enfin tomber la dent en pièces. L'on emploie aussi une teinture d'opium appliquée de la même façon, & l'on peut mêler ces deux remèdes ensemble à doses égales. J'ai réussi plusieurs fois avec la liqueur minérale anodyne d'HOFFMAN; elle paroît pendant quelques instans augmenter la douleur, mais le soulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelques fois. Un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, soulage souvent les douleurs qui viennent de carie; & plusieurs personnes dans ce cas se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel; ce remède ne peut point nuire; il est même utile pour les gencives. D'autres se soulagent en frottant tout le visage avec du miel.

§. 139. La seconde cause, c'est l'inflam-

mation du nef dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent, on la connoît par le tempérament, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui font jeunes, sanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les aliments & les boiffons, ou par les veilles, ou par d'autres excès; ceux qui étoient accoutumés à quelques hémorrhagies, ou naturelles ou artificielles, & qui ne les ont plus: les femmes enceintes, y font très-exposés.

La douleur vient ordinairement promptement, & souvent après quelque cause d'échauffement. Le pouls est fort & plein, le visage assez rouge, la bouche extrêmement chaude; l'on a souvent beaucoup de fièvre & un violent mal de tête; la gencive s'enflamme, se gonfle, & quelquefois il s'y forme un abcès; d'autres fois il arrive que l'humeur se jette à l'extérieur, la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle, mais sans que la douleur diminue, c'est alors une augmentation, & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette espece, il faut employer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la saignée, qui ordinairement soulage sur le champ si on la fait d'assez bonne heure. Après la saignée on se gargarise avec l'eau d'orge, l'eau & le lait; on applique sur la joue des cataplasmes émollients. S'il survient un abcès, on le fait mûrir en tenant presqu'continuellement dans la bouche du lait chaud,

ou des figues cuites dans du lait ; & dès qu'il paroît mûr on le fait ouvrir, ce qui est aisé & point douloureux. Pendant tout ce temps l'état de la bouche ne permet ordinairement d'avalier que du liquide & c'est un bien ; il faut observer le régime le plus exact.

Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cause, n'est pas si violent, mais il dure fort long-temps & revient dès qu'on s'est échauffé, dès qu'on est au lit, dès qu'on prend quelques mets échauffants, quelque liqueur, du vin, du café. Il faut dans ce cas faire une saignée, sans laquelle les autres remèdes sont inutiles, & prendre quelques soirs de suite des bains de pied tièdes, & une prise de poudre N^o. 20.

La privation totale de vin & de viande, sur-tout le soir, a guéri plusieurs personnes qui avoient des maux de dents très-opiniâtres.

Tous les remèdes chauds, dans cette espèce, sont pernicieux ; & souvent l'opium, la thériaque, les pilules de styrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catarrhale froide qui se jette sur les mêmes parties, il est ordinairement, quoiqu'aussi douloureux, accompagné de symptômes moins violents. Le pouls n'est ni fort, ni plein, ni fréquent ; la bouche est moins chaude, l'on enfle moins. Dans ces cas, il faut purger avec la poudre N^o. 21, ce qui guérit quelquefois radicalement des maux

très-invétérés. Ensuite on peut faire usage de la tisane des bois N^o. 22. Elle a guéri des maux de dents qui avoient résisté à d'autres cures pendant plusieurs années, mais elle seroit pernicieuse dans l'autre espece. Les vésicatoires à la nuque, derriere les oreilles ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait souvent un très-bon effet, en détournant l'humeur, & en rétablissant la transpiration. Enfin on peut employer avec le plus grand succès dans cette espece, surtout après la purgation, les pilules de styrax, l'opium, la thériaque. Les remedes âcres, comme le tabac ficelé, la racine de pyrethre, en faisant saliver, évacuent une partie de l'humeur qui cause la maladie, & diminuent la douleur. La fumée du tabac guérit aussi quelquefois dans cette espece, soit en faisant cracher, soit parce qu'elle a quelque chose d'anodyn, qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Comme cette cause est souvent l'effet d'une foiblesse d'estomac, il arrive tous les jours qu'on voit des personnes dont le mal augmente à mesure qu'elles prennent des rafraîchissans. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la dose du remede, & les douleurs croissent à proportion. Il faut nécessairement quitter cette méthode, & employer les remedes stomachiques & propres à rétablir la transpiration. La poudre N^o. 14 a produit souvent d'excellents effets quand je l'ai ordonnée dans ces cas, elle ne manque jamais d'emporter très-

promptement les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques personnes en leur conseillant l'usage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois causes principales que j'ai indiquées, & qui sont les plus fréquents, il y en a de très-longs & de très-cruels qui sont occasionnés par une âcreté générale de la masse du sang, & qui ne se guérissent que par les remèdes propres à corriger cette âcreté. Quand elle est de nature scorbutique, le raifort sauvage (la poivrée), le creffon d'eau, le beccabunga (la fava), l'oseille, l'alléluya, la détruisent. Si elle est d'une nature différente, elle demande d'autres remèdes. Mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal est long, il donne le temps d'aller consulter.

La goutte & le rhumatisme se jettent quelquefois sur les dents & occasionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

Il y a aussi des maux de dents simplement nerveux; les femmes sujettes aux vapeurs y sont très-sujettes, & ils ne cedent qu'au traitement qui peut détruire le mal principal.

§. 144. L'on comprend, par ce qu'on vient de dire, ce que c'est que cette bizarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un remède qui a sou-

lagé l'un ne soulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remedes sont toujours ordonnés sans connoissance de causes; qu'on ne fait point attention à la nature du mal; qu'on traite une douleur de carie comme une douleur d'inflammation, celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette dernière comme une douleur causée par l'âcreté scorbutique; ainsi il n'est point étonnant que l'on échoue. Les Médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours assez d'attention à la nature du mal; & lorsqu'ils la connoissent, ils se bornent trop à des remedes foibles & incapables de produire l'effet nécessaire. Si le mal est de nature inflammatoire, rien ne peut guérir que la saignée.

Il en est des maux de dents comme de tous les autres; ils dépendent de plusieurs causes différentes, & si l'on ne combat pas ces causes par les remedes qui leur conviennent, bien-loin de guérir, l'on augmente le mal.

On peut dire des maux de dents ce que j'ai dit des rhumes; les malades & les Médecins les négligent quelquefois beaucoup trop ou les laissent s'invétérer, & ils ont les suites les plus tristes. La douleur continue & l'insomnie détruisent la santé, produisent souvent la fièvre, & en affoiblissant le genre nerveux, jettent souvent dans les vapeurs & dans les convulsions. Les dents se gâtent totalement, & outre le désagrément qui en est la première suite, le ma-

lade, réduit à ne vivre que de soupes & de bouillies, ou à avaler sans mâcher, ruine son estomac & ses digestions, & l'on voit souvent des femmes que quelques mois de violents maux de dents changent au point de les rendre méconnoissables, & qui ne se remettent jamais parfaitement. Il est donc extrêmement important, dès que les maux de dents reviennent fréquemment, d'en rechercher attentivement la cause, & de la combattre avant que la santé soit altérée, & les dents gâtées au point qu'on ne puisse plus espérer de guérir sans les perdre. L'on ne fait quelquefois pas assez d'attention aux maux qui ne menacent pas la vie; une maladie promptement mortelle n'est-elle cependant pas moins à craindre dans beaucoup de situations, qu'une langueur continue qui marque par la douleur tous les moments de l'existence.

J'ai guéri de violents maux de dents de la mâchoire inférieure, en appliquant une emplâtre composée de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie & de mastic, à l'angle de cette mâchoire dans l'endroit où l'on sent battre l'artere. J'ai aussi soulagé des maux de tête extrêmement violents, en appliquant la même emplâtre sur l'artere des tempes.



C H A P I T R E IX.

De l'Apoplexie.

§. 145. **T**OUT le monde connoît l'apoplexie, qui est une perte subite de tous les sens & de tous les mouvements volontaires, pendant laquelle le pouls se conserve & la respiration est gênée. Je m'étendrai peu sur cette maladie qui n'est pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à Monsieur de HALLER, qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en distingue ordinairement deux especes, l'apoplexie sanguine, & l'apoplexie séreuse. Elles dépendent l'une & l'autre de ce que les vaisseaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'est que la première a lieu chez les personnes qui sont fortes, robustes, qui ont un vrai sang, pesant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup; c'est alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les personnes moins robustes dont le sang est plus aqueux, plutôt visqueux que dense ou épais, dont les vaisseaux sont lâches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la première est à son plus haut degré, c'est ce qu'on appelle coup

de sang ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute & qui n'est pas susceptible de remedes. Quand le mal est moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le visage rouge & enflé, le col gonflé, la respiration gênée & bruyante, ne sentant rien, n'ayant d'autre mouvement que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut sur le champ:

1°. Découvrir entièrement la tête du malade, lui couvrir très-peu le reste du corps, lui procurer une air très-frais & lui desserrer entièrement le col.

2°. Le mettre autant qu'il est possible, la tête haute & les pieds pendants.

3°. Lui faire une saignée au bras de douze à seize onces par une très-grosse ouverture; la force avec laquelle le sang jaillit doit décider le Chirurgien à en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la réitérera jusqu'à trois & quatre fois, dans l'espace de trois ou quatre heures, si les circonstances le demandent, ou au bras ou au pied.

4°. Donner un lavement avec la décoction des premières herbes émollientes qui se présenteront, quatre cuillerées d'huile & une cuillerée de sel. On le réitérera de trois en trois heures.

5°. S'il est possible, on lui fera avaler beaucoup d'eau, sur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nitre.

6°. Dès que la violence du pouls a diminué, que la respiration est moins embar-

raffée & le visage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N^o. 23; ou si l'on ne pouvoit pas l'avoir à temps, trois quarts d'once, ou une once de crème de tartre & beaucoup de petit lait; remede qui m'a très-bien réuissi dans un cas où je n'avois rien autre.

7^o. Eviter toute liqueur spiritueuse, vin, eaux distillées, soit en boisson, en application, ou même en senteur. L'habile traducteur Anglois de cet ouvrage a vu un homme qui mourut apoplectique, pour avoir transvasé une quantité considérable d'esprit de vin.

8^o. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible; en un mot, on doit éviter tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'expérience & absolument nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité & avec trop de force au cerveau, qui étant comprimé empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvements, il faut donc débarrasser le cerveau en diminuant la force du sang; mais les liqueurs, les vins, les esprits, les sels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là même elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie; au-lieu que tout ce qui calme la circulation contribue à rappeler plutôt le sentiment & le mouvement volontaire.

9°. On doit lier fortement les cuiffes sous le jarret; par-là on empêche le sang de revenir des jambes & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroît peu-à-peu, & à mesure qu'il prend des remedes, passer dans un état moins violent, l'on peut espérer. Si après les premieres évacuations générales son état empire, il est tout-à-fait mal.

§. 148. Quand il se guérit, l'usage des sens revient; mais il reste souvent un peu de délire pendant quelque temps & presque toujours une paralysie sur la langue, un bras, une jambe, & les muscles du même côté du visage. Cette paralysie se guérit quelquefois peu-à-peu, par des purgations rafraîchissantes de temps en temps, & une diete très-peu nourrissante. Tous les remedes chauds sont extrêmement nuisibles, & peuvent occasionner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel & l'a été plus d'une fois: l'on doit absolument l'éviter; il ne faut pas même aider par de l'eau tiède les efforts que le malade fait pour vomir; ils ne dépendent point des matieres qui sont dans l'estomac, mais de l'embarras du cerveau; & plus ils sont considérables, plus cet embarras augmente, parce que pendant qu'ils ont lieu, le sang ne peut pas revenir de la tête, & par-là même le cerveau en est surchargé.

§. 149. L'autre espece a les mêmes symptomes, excepté que le pouls n'est ni si élevé, ni si fort, que le visage est moins rouge,

quelquefois même pâle, que la respiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomissemens.

Comme elle attaque des personnes moins sanguines, moins fortes, moins échauffées, la saignée n'est souvent point nécessaire; il n'est au moins presque jamais nécessaire de la réitérer, & si le pouls est peu plein & point dur, elle pourroit être nuisible.

1^o. Il faut au reste situer le malade comme dans l'autre espece, quoique cela soit un peu moins nécessaire.

2^o. Lui donner un lavement, mais sans huile, avec le double de sel, & la grosseur d'un petit œuf de savon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole soit herbe au pauvre homme; ou quelqu'autre purgatif, comme le séné, &c. on le réitere deux fois par jour, & même plus souvent, ce remede étant extrêmement utile.

3^o. On purge avec la poudre N^o. 21.

4^o. L'on peut, pour boisson, donner une forte infusion de mélisse.

5^o. On purge de nouveau le troisieme jour.

6^o. L'on doit appliquer d'abord des véficatoires au gras des jambes.

7^o. Si la nature paroît vouloir se dégager par les sueurs, on doit l'aider; & j'ai vu souvent qu'un thé de chardon béni produisoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut soutenir la sueur sans bouger, s'il est possible, pendant plusieurs jours; il est arrivé alors (j'en connois trois exemples) qu'au

bout de neuf jours le malade étoit délivré de toute paralyfie, qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies font sujettes à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque est plus dangereuse que la précédente; ainsi il est extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espece par une diete sévere, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des aliments; mais la précaution la plus essentielle pour quiconque a eu une attaque, c'est de renoncer au souper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere espece doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, âcre, du vin, des liqueurs, du café. Ils doivent faire un grand usage des jardinages, des fruits, des acides; manger peu de viande, & point de celles qu'on appelle noires; prendre toutes les semaines deux ou trois prises de la poudre N^o. 24, le matin à jeun dans un verre d'eau; se purger deux ou trois fois par an avec la potion N^o. 23; prendre journellement de l'exercice; éviter les chambres trop chaudes & l'ardeur du soleil, se coucher de bonne heure, se lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit; & si l'on remarque qu'il se réforme beaucoup de sang & qu'il se porte à la tête, il faut sans hésiter faire une saignée & se mettre pendant quelques jours à une diete totale, sans aucun aliment solide. Les bains chauds
font

font pernicious dans ces cas: Dans l'autre espece, au-lieu de se purger avec le remede N^o. 23, il faut se purger avec le N^o. 21.

§. 151. Les mêmes secours propres à prévenir une rechûte peuvent empêcher une premiere attaque si on les emploie à temps; car quoique l'attaque d'apoplexie soit très-prompte, cependant la maladie s'annonce plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois, même des années à l'avance, par des vertiges, des pesanteurs de tête, de légers embarras de langue, des paralyfies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre, quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cause dans l'estomac ou dans le voisinage; un changement difficile à décrire dans la physionomie, des douleurs vives & passageres près du cœur; une diminution dans les forces, sans cause sensible, & quelques autres signes qui marquent que les humeurs se portent trop à la tête & que les fonctions du cerveau sont gênées.

Il y a des personnes qui sont sujettes à des accidents qui dépendent de la même cause que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très-légères apoplexies, dont on soutient plusieurs attaques, & qui ne dérangent que très-peu la santé. Tout-à-coup le sang se porte à la tête, le malade est étourdi, il perd toutes ses forces, il a quelquefois des nausées, sans cependant que la connoissance, le sentiment & le mouvement se

perdent tout-à-fait. La tranquillité, une saignée, des lavemens, dissipent l'accès. On en prévient les retours par le régime ordonné §. 150, & sur-tout par un usage abondant de la poudre N^o. 24. A la fin, un de ces accès dégénere en apoplexie mortelle; mais on peut la retarder très-long-temps par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur-tout la colere.

C H A P I T R E X.

Des coups de Soleil.

§. 152. **L'**ON appelle *coups de soleil* les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessèchent, le sang s'épaissit; il se forme une véritable inflammation, qui quelquefois tue en très-peu de temps. C'est un coup de soleil qui tua *Manassés, mari de Judith*; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête; il tomba malade, se mit au lit & mourut. Le fils de la Sunamite périt de la même façon;

étant allé auprès des moissonneurs , il dit à son pere : ma tête , ma tête ; son pere l'ayant renvoyé , il resta sur les genoux de sa mere jusqu'à midi & mourut.

Les signes qui caractérisent un coup de soleil sont le séjour dans un endroit où il donnoit fortement, un violent mal de tête avec la peau chaude & extrêmement sèche, les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts, ni soutenir la lumière; quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere; du soulagement par l'application de quelque liqueur fraîche; souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois un grand assoupissement, mais accompagné de réveils violents; une fièvre très-forte; un abattement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération; d'autres fois point; la peau du visage est souvent brûlée.

§. 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, au printemps & dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien différents dans leurs effets. Au printemps les gens de la campagne, les ouvriers y sont peu sujets; ce sont les gens de la ville, les personnes délicates qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, & qui ont amassé beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonstances elles vont au soleil, comme il a déjà une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené les humeurs sont déjà fort disposées à se porter à la tête, que la fraîcheur du terrain, sur-tout quand il a plu, fait qu'on ne se réchauffe pas aussi

aifément les pieds, il agit sur leur tête comme un vésicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs, ce qui procure de violents maux de tête, accompagnés souvent de lancées vives & fréquentes, & de douleurs dans les yeux; mais ce mal est rarement dangereux. Les gens de la campagne, les personnes de la ville qui n'ont point discontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces soleils de printemps.

Les coups de soleil en été sont bien plus fâcheux, & ils attaquent les ouvriers ou les voyageurs qui sont long-temps exposés à l'ardeur. C'est alors que le mal est porté à son plus haut degré, & que les malades meurent souvent sur la place. Dans les pays chauds, cette cause tue plusieurs personnes dans les rues, & fait de grands ravages dans les armées en marche, & dans les sieges. L'on en voit de tristes effets dans les pays tempérés. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme tomba en léthargie, & au bout de quelques heures mourut avec des symptomes de rage. J'ai vu un couvreur, un jour très-chaud, se plaindre à son camarade d'un violent mal de tête qui augmentoit de minute en minute; au moment où il voulut se retirer, il tomba mort & fut précipité. Cette cause produit très-fréquemment dans les campagnes des frénésies très-dangereuses, que le peuple appelle fievres chaudes. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du soleil est encore plus

dangereux si on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin la tête nue ; ayant été réveillés par les autres, ils chancelerent, prononcèrent quelques mots qui n'avoient point de sens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du soleil se réunissent, ils tuent très-promptement ; & il n'y a pas d'années qu'on ne trouve morts dans les chemins, des payfans qui, étant ivres, vont tomber dans quelques coins, où ils périssent par une apoplexie solaire & vineuse. Ceux qui réchappent, conservent souvent toute leur vie des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violents maux de tête, le mal se jetoit sur les paupieres, qui restoient longtemps rouges, & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des personnes chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un délire continuel sans fièvre, & sans qu'elles se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte seréine en a été la suite, & il est fort commun de voir des personnes chez lesquelles un long séjour au soleil laisse une impression dans l'œil qui leur fait appercevoir différents corps voltigeants en l'air, & qui troublent la vision. J'en ai vu des exemples cet été.

Un homme de quarante-deux ans ayant été exposé, pendant plusieurs heures, à un violent soleil, avec un bonnet très-mince, & passé la nuit suivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très-violent mal

de tête, avec une fièvre ardente, des envies de vomir, une insomnie cruelle, des angoisses très-grandes, avec les yeux rouges & brillants. Malgré les secours les mieux indiqués de plusieurs Médecins, il fut frénétique dès le cinquième jour & mourut le neuvième.

Il coula du pus de sa bouche, de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant sa mort; & l'on trouva dans le cadavre un petit abcès sous le crâne, & tout le cerveau, aussi-bien que les membranes qui l'enveloppent, entièrement corrompus. Dans les étés très-chauds, on voit souvent rapporter des champs les ouvriers avec tous les symptômes d'une fièvre ardente, accompagnée d'un violent délire.

§. 155. Chez les enfants fort jeunes qui ne sont jamais exposés si long-temps à une si violente ardeur, mais sur lesquels une petite cause agit, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs jours, par des rêveries continuelles, mêlées de fureur & de frayeur, presque comme quand ils ont eu quelque violente peur; par des mouvements convulsifs, par des maux de tête qui redoublent par accès & leur font pousser de hauts cris, par des vomissements continuels. J'ai vu des enfants qui, après un coup de soleil ont conservé long-temps une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'exposent souvent imprudemment au soleil, ne savent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un

homme, qui, le jour libre d'une fièvre tierce, se tint à dessein fort long-temps au soleil, tomber dans une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'est pas prompt, cependant cette habitude dispose certainement à l'apoplexie & aux maux de tête. Un des plus légers effets du soleil sur la tête, c'est de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, une enrouure, un gonflement des glandes du col, une sécheresse dans les yeux, qui se fait quelquefois sentir long-temps. Les personnes sujettes aux maux de tête craignent plus que les autres l'action du soleil.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu est le même que celui du soleil. Un homme s'étant endormi la tête contre le feu mourut apoplectique dans ce sommeil.

§. 158. L'action d'un soleil trop fort ne nuit pas seulement lorsqu'elle tombe sur la tête, mais elle nuit aussi aux autres parties, & ceux qui y restent exposés, en préservant la tête, essuient des douleurs violentes, un sentiment de chaleur & une roideur considérable dans ces parties qui ont été desséchées, comme aux jambes, aux genoux, aux cuisses, aux reins, aux bras; quelquefois ils prennent de la fièvre.

§. 159. En examinant un malade d'un coup de soleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres causes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, sont souvent autant affectés par la fatigue de la route ou du travail que par le soleil.

§. 160. Il est très-important de traiter d'abord les coups de soleil : si on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aisés à guérir, deviennent très-fâcheux. On les traite comme toutes les maladies précédentes, par les saignées & les rafraîchissants de toute espee, en boiffons, en bains, en lavements.

1°. Si le mal est pressant, il faut commencer par une très-forte saignée, & la réitérer; elle fait quelquefois disparoître sur le champ tous les accidents; d'autres fois on doit la réitérer souvent. Il fallut saigner neuf fois Louis XIV, pour le sauver en 1658, après un coup de soleil qu'il reçut à la chasse.

2°. Après la saignée on met les jambes dans l'eau tiède, c'est un des remedes qui soulagent le plus promptement, & j'ai vu le mal de tête se dissiper & revenir à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal est grave, en venir au demi-bain & même au bain entier; mais il ne doit être que tiède, non plus que les bains de pieds; l'eau chaude seroit très-nuisible.

3°. Les lavements faits avec une décoction d'herbes émoullientes quelconques produisent aussi un très-bon effet.

4°. Il faut boire abondamment du lait d'amande N°. 4, de la limonnade faite avec du jus de citron & de l'eau (c'est la meilleure boiffon dans ce cas,) ou de l'eau & du vinaigre, qui supplée très-bien à la limonnade; & ce qui est encore plus efficace, du petit lait très-clair avec un peu de vi-

naigre. Toutes ces boiffons peuvent être bues fraîches. L'on applique sur le front, sur les tempes, sur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraîche & un peu de vinaigre rosat; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce cas; ceux qu'on vante le plus sont les jus de pourpier, de laitue, d'artichaud sauvage & de verveine. La boiffon N^o. 32 est utile, bue à jeun tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas presque désespérés.

Un homme de vingt ans, ayant été fort long-temps exposé à un soleil brûlant, révoit violemment sans fièvre, & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées on le jetta dans un bain froid, qu'on réitéra souvent, & en même temps on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérèrent peu-à-peu.

Un Officier qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement, qui résista à tous les remedes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain que si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil qu'en se donnant du mouvement, & l'usage des chapeaux blancs ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mau-

vais effets d'un soleil médiocre, mais il est inutile contre un très-fort.

La constitution naturelle, ou la constitution changée par l'habitude, mettent une très-grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous, & l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir sans être incommodé la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait; il ne connoît presque jamais ses forces, chez les nations civilisées, parce que l'éducation qu'il y reçoit, tend toute à les détruire, & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier, c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher, c'est là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être : nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle, & il n'est pas trop démontré que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale, avec quelques-unes d'entr'elles.



C H A P I T R E X I.

Du Rhumatisme.

§. 163. **L**E rhumatisme est ou avec fièvre, ou sans fièvre. Le premier est une maladie de la même espèce que celle dont j'ai parlé; une inflammation, qui est annoncée par une fièvre violente, avec frisson, chaleur, pouls dur, mal de tête. L'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-aise général, plusieurs jours avant que la fièvre se déclare. Le second jour, le troisième, quelquefois même le premier, le malade est saisi, par une douleur violente, dans quelque partie du corps, sur-tout aux articulations, qui en empêche absolument le mouvement, & qui est bientôt accompagné de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou est souvent la première partie attaquée; quelquefois tous deux le sont ensemble. Il arrive souvent que la fièvre diminue quand la chaleur est fixée; d'autres fois elle persiste plusieurs jours, & redouble tous les soirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se dé-

gage tout-à-fait, quand l'autre est attaquée; d'autres fois plusieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations sont attaquées en même temps, & alors l'état du malade est affreux; il n'est capable d'aucun mouvement, & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids des couvertures, qu'on est obligé d'appuyer sur des cerceaux; & le mouvement qu'on imprime au plancher, en marchant dans la chambre, redouble ses douleurs. Les endroits où elles sont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, sont les reins, les hanches, & la nuque.

§. 164. Le mal se jette aussi souvent sur la peau de la tête, & les douleurs sont excessives. Je l'ai vu attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal est extérieur, quelque douloureux qu'il soit, si le malade est bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais si par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cause cachée, le mal se jette sur quelque partie intérieure, il est extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occasionne un délire frénétique; en se jettant sur le poumon, il suffoque; & s'il attaque l'estomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouïes, occasionnées par l'inflammation de ces parties, qui, si elle est forte, tue promptement. Je vis, il y a deux ans, un homme

robuste, qui, quand on m'appella, avoit déjà la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit commencé par un rhumatisme aux bras & à un genou qu'on avoit voulu dissiper en le faisant suer avec des choses chaudes; il avoit effectivement beaucoup sué, mais l'humeur inflammatoire se jeta sur les intestins, l'inflammation dégénéra en gangrene après trente-six heures de douleurs les plus aiguës, & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 165. Souvent le mal est moins violent, la fièvre est peu forte; elle cesse entièrement dès que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reste long-temps fixé sur une articulation, le mouvement en est gêné pour toute la vie. J'ai vu une personne à qui un rhumatisme à la nuque a laissé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans; & un pauvre jeune homme, dans un chalet du *Jurat*, qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux; il ne pouvoit être ni debout ni assis, & il n'avoit que peu d'attitude possible dans le lit.

§. 167. La cause la plus ordinaire du rhumatisme, c'est la transpiration arrêtée, & un épaississement inflammatoire du sang; c'est cette dernière cause qu'il faut d'abord combattre, parce que tant qu'elle subsiste, on travailleroit inutilement à rétablir la transpiration, qui se rétablit d'elle-même quand l'inflammation est guérie; ainsi il faut trai-

ter cette maladie, comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déjà parlé.

§. 168. Dès que le mal est déclaré l'on donne un lavement N^o. 5, & une heure après on fait une saignée de douze onces au bras. L'on se met au régime, & l'on boit abondamment de la tisane N^o. 2, & du lait d'amandes N^o. 4. Dans les campagnes où les laits d'amandes sont trop coûteux pour le peuple, on peut leur donner du petit-lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel, qui n'est pas moins utile, & qui dans quelques cas est même le remede le plus efficace. J'ai vu un rhumatisme très-grave, guéri après deux saignées par l'usage de cette boisson salutaire, sans aucun autre remede, ni aliment, pendant treize jours. Le petit lait peut aussi servir avec succès pour les lavements.

§. 169. Si le mal ne diminue pas considérablement après la première saignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques jours après une cinquième. Mais ordinairement la durée du pouls diminue après la seconde, & lors même que les douleurs continuent d'être également fortes, le malade est cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois, si chaque lavement n'évacue que peu, & si le malade souffre de grands maux de tête. Dans les cas excessivement douloureux, le malade ne peut pas se mettre dans l'attitude nécessaire

pour les recevoir ; alors il faut rendre les boissons aussi relâchantes qu'il est possible, & lui donner soir & matin une prise de crème de tartre N^o. 24. Ce remede joint au petit-lait, & pris pendant long-temps, a guéri deux personnes, à qui je l'avois conseillé, de douleurs de rhumatisme, qui, depuis plusieurs années, revenoient très-fréquemment avec un peu de fièvre.

Les pommes & les pruneaux cuits, mais sur-tout les fruits fondants bien mûrs, sont les meilleurs aliments.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un esluie-main sous leurs dots, & un autre sous leurs cuisses, qui servent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, un troisieme esluie-main, pendant à une corde, qui traverse le haut du lit, leur est extrêmement utile pour s'aider eux-mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fièvre, & que le pouls n'a plus de dureté, je purge avec succès avec la potion N^o. 23, & si elle procure au malade cinq ou six selles, il se trouve ordinairement très-soulagé ; on la réitere avec succès le sur-lendemain, & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs sont excessives, elles ne souffrent aucune application, mais on peut employer les bains des vapeurs, qui, moyennant qu'on les fasse souvent & long-temps, soulagent très-efficacement.

Ces bains de vapeurs consistent unique-

ment à porter la vapeur de l'eau bouillante sur les parties malades, ce qui est toujours assez aisé, au moyen de plusieurs artifices très-simples, dont les circonstances déterminent le choix.

Quand il est possible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N^o. 9. Un demi-bain, ou un bain entier tiède, dans lequel le malade reste une heure, après les saignées suffisantes & plusieurs lavements, soulagent infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les douleurs les plus aiguës des reins, des hanches & d'un genou; il souffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant; mais une heure après être rentré au lit, il s'usa pendant trente-six heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Le bain ne doit jamais précéder les saignées, ou au moins quelqu'autre évacuation; il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remèdes pour faire dormir, mais fort mal à propos, puisqu'ils augmentent très-réellement la cause du mal, & détruisent l'effet des autres remèdes; souvent même, bien loin de calmer les douleurs, ils les augmentent. Ils conviennent si peu, que le sommeil même, qui vient naturellement dans les commencements de cette maladie, est à charge aux malades. Ils ont, au moment où ils s'endorment, de violents sursauts, qui les réveillent douloureusement; ou s'ils dor-

ment quelques moments, les douleurs sont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatisme se termine, ou par les felles, ou par des urines troubles, épaissies, & qui déposent abondamment un sédiment jaunâtre, ou par des sueurs; & il est rare que cette dernière évacuation n'ait pas lieu sur la fin de la maladie. On l'aide en buvant du sureau. Mais dans les commencemens, les sueurs sont pernicieuses.

§. 174. Il arrive aussi, mais plus rarement, que les rhumatismes se terminent par le dépôt d'une matière âcre sur les jambes où elle forme d'abord des vessies, qui s'ouvrent & dégèrent en ulcères, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; si on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils se sechent naturellement par une diète très-sobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autres fois il se forme un abcès dans la partie malade ou dans le voisinage. J'ai vu un vigneron chez qui, après de violents maux de reins, il se forma un abcès au haut de la cuisse, qu'il négligea long-temps; quand je le vis il étoit monstrueux. Je le fis ouvrir; il en sortit tout à la fois plus de deux pots de pus; mais le malade, épuisé, mourut au bout de quelque temps.

J'ai revu le même accident cette année (1774), le mal avoit été si peu connu qu'on avoit laissé former la gangrene avant que de se douter qu'il y eut du pus que je trouvai au premier attouchement, & je suis per-

suadé que cet accident doit être assez fréquent, parce qu'il est la suite d'une espece de rhumatisme dont les symptomes n'annoncent pas tout le danger, dont personne n'a encore donné l'histoire, & que je développerai dans un autre ouvrage.

Une autre crise de rhumatisme, c'est une espece de galle qui survient dans le voisinage des parties souffrantes. Dès que l'éruption est faite, les douleurs se dissipent; mais les boutons durent quelquefois plusieurs semaines.

§. 176. Je n'ai jamais vu que les douleurs durassent, avec quelque violence, plus de quatorze jours, dans cette espece de rhumatisme; mais il reste dans les parties de la foiblesse, de l'engourdissement, de l'enflure; & il faut plusieurs semaines, quelquefois des mois, sur-tout si la maladie a attaqué en automne, avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vu qui, après un rhumatisme très-douloureux, conservoient un sentiment de lassitude très-incommode, qui ne cessa qu'après une éruption abondante sur toute la peau, de petites vessies pleines d'eau, dont plusieurs s'ouvrirent; quelques-unes se sécherent sans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces, dans les parties affoiblies, par des frictions, qu'on fait soir & matin avec un morceau de flanelle, ou de quelque autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés à l'article de la convalescence.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués en parlant des pleurésies & des esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fièvre attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont dans les humeurs plus d'âcreté que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fièvre soit très-forte; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils sont évacués, des vésicatoires qui soulagent souvent dès qu'ils commencent à agir, mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie est accompagnée d'un pouls dur. La poudre N^o. 25 réussit aussi très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre espèce de rhumatisme qu'on appelle chronique. Il a quelques caractères qui le distinguent. 1^o. Il est ordinairement sans fièvre. 2^o. Il dure très-long-temps. 3^o. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4^o. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'est ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enflée; quelquefois cependant, l'un ou l'autre de ces accidents a lieu. 5^o. Le premier rhumatisme attaque des personnes fortes, robustes, vigoureuses; cette espèce attaque plutôt les personnes d'un certain âge, ou les personnes languissantes.

§. 180. La douleur du rhumatisme chronique abandonnée à elle-même, ou mal con-

duite, dure quelquefois plusieurs mois, & même des années. Elle est sur-tout extrêmement opiniâtre, quand elle se jette à la tête, aux reins, (les payfans, dans ce cas, l'appellent *maclet*,) ou à la hanche, & le long de la cuisse, c'est ce qu'on appelle *sciaticque*. Il n'y a point de parties que cette douleur n'attaque; quelquefois elle se fixe sur une très-petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la mâchoire, sur l'extrémité d'un doigt, à un genou, sur une côte, sur un sein, où elle occasionne assez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle se jette aussi sur les parties intérieures. Sur le poulmon, elle occasionne des toux très-opiniâtres, qui enfin dégèrent en maux de poitrine très-graves; sur l'estomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles; sur la vessie, des maux si semblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoissances, ni d'expérience, y ont été trompés plus d'une fois.

§. 181. Le traitement de cette espece differe du précédent. Cependant 1°. si la douleur est très-violente, & que le malade soit robuste, une saignée, dès le commencement, fait un très-bon effet. 2°. On délaie les humeurs, & l'on en diminue l'âcreté, en faisant boire abondamment une tisane très-forte de racine de bardane N°. 26. 3°. On purge, après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayants, & pour cela on se sert avec succès de la poudre N°. 21. C'est dans

cette espece qu'on a employé, quelquefois utilement, un remede qui a acquis quelque réputation, sur-tout dans les campagnes, sous le nom d'opiate pour le rhumatisme; ce n'est autre chose que l'*électuaire caryocostin*, tel qu'on le trouve chez les Apothicaires. Mais j'avertis qu'il a fait du mal, quand on s'en est servi dans la premiere espece; & même dans celle-ci, quand on l'a employé pour des personnes foibles, maigres, échauffées, & sans avoir fait précéder les délayants, ou quand on l'a employé trop long-temps. Il laisse dans une foiblesse dont on ne peut pas se délivrer. Il est composé d'aromates très-chauds & de purgatifs âcres.

§. 182. Quand on a essayé les remedes généraux, si le mal subsiste, il faut faire usage, pendant long-temps, des remedes propres à rétablir la transpiration. Les pilules N^o. 18, & une forte infusion de sureau ont souvent réussi; & quand on a long-temps délayé, qu'il n'y a point de fièvre, que l'estomac fonctionne bien, que le malade n'est point resserré, qu'il n'est pas d'un tempérament sec, que la partie malade n'est pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N^o. 25, le soir en se couchant, avec une tasse ou deux de thé de charbon-bénit, & la grosseur d'une noisette de thériaque; ce remede jette dans des sueurs abondantes, qui emportent souvent le mal. On peut le rendre plus efficace, en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N^o. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la sciatique est une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante, & j'ai guéri, par ce seul secours, en peu d'heures, des sciaticques qui avoient résisté à plusieurs années de remedes. Les vésicatoires, ou les emplâtres quelconques, qui occasionnent une suppuration dans cette partie, contribuent aussi souvent à la guérison, mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les réitérer plusieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verds, appliqués sur la partie malade, la font transpirer abondamment, & évacuent par-là l'humeur âcre qui occasionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais sur-tout le taffetas qui s'applique plus exactement, & dont le cirage est différent, font lever des vessies comme des vésicatoires. Une emplâtre de chaux vive & de miel pétris ensemble a guéri des sciaticques opiniâtres. L'huile d'œuf a réussi dans les mêmes cas. L'on fait avec succès un scion au bas de la cuisse. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remedes, ont été guéries par une brûlure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive, à moins que quelque raison particuliere, tirée de la connoissance anatomique des parties, ne détermine le Chirurgien à ne pas la hasarder. Il ne faut point la faire sur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne,

de Plombieres, d'Aix, & plusieurs autres, sont souvent d'une très-grande efficace. Je suis pourtant persuadé qu'il y a peu de douleur de rhumatisme qu'on ne puisse guérir sans leur secours, mais par des traitements plus longs, & auxquels peu de malades s'astreindroient avec la régularité nécessaire. Le peuple leur substitue le bain de marc, qui guérit quelques personnes en les faisant beaucoup suer. Les bains froids sont le meilleur remede pour en préserver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espece de rhumatisme, feront très-bien de se frotter tous les matins tout le corps s'ils peuvent, mais surtout les parties souffrantes, avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre; quelquefois même il l'augmente trop. Il est aussi très-utile d'avoir toute la peau couverte, pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent, on doit éviter, pendant long-temps, l'air froid & humide, qui occasionneroit une rechûte. Un long usage de trefle de marais en infusion est un excellent remede dans les rhumatismes chroniques.

On doit remarquer que les remedes destinés à détruire cette maladie sont bien plus utiles, quand on les emploie hors de l'accès que pendant l'accès.

§. 185. L'on emploie souvent, pour le

rhumatisme, des remedes très-nuifibles, & qui font tous les jours de très-grands maux; tels font les remedes spiritueux, l'eau-de-vie, l'eau d'arquebufade. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau, ou ils obligent l'humeur à se jeter sur quelque autre partie; & l'on a des exemples de gens morts promptement, pour avoir appliqué de l'esprit de vin sur des douleurs de rhumatisme. D'autres fois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau, se jette sur l'os, & l'altère. Il est arrivé ici un fait singulier, dont on pourroit profiter; une femme frottoit le soir son mari, qui avoit un rhumatisme très-douloureux au bras, avec de l'esprit de vin; un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à l'esprit de vin, la partie malade fut brûlée, on la pansa, & les douleurs du rhumatisme finirent entièrement par cette suppuration.

Les onguents âcres & gras produisent aussi de très-mauvais effets, & sont également dangereux. L'on a vu des caries, après l'usage d'un remede connu sous le nom de *baume de soufre térébenthiné*. En 1750 je fus consulté, trois jours avant sa mort, pour une femme qui souffroit depuis long-temps des douleurs aiguës; on lui avoit fait différents remedes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tisane, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & spiritueux. La fièvre, les douleurs, le dessèchement

chement avoient augmenté; les os des cuiffes & des bras étoient cariés, & dans les mouvements néceffaires pour la fecourir, elle s'étoit cassé, fans sortir de fon lit, les deux cuiffes & un bras. Un exemple auffi effrayant doit faire sentir le danger des remedes administrés inconfidérément, même dans les maux qui paroiffent les moins graves par eux-mêmes. Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatisme, qui ne veulent aucune application, & que presque tous les remedes irritent; l'on doit alors se contenter de garantir la partie des impressions de l'air, par une flanelle, ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut auffi mieux, quelquefois, laisser une douleur médiocre & opiniâtre, sur tout chez les vieillards ou les gens foibles, que d'employer trop de remedes ou des remedes violents, qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. » Si la durée de la douleur, fixée
 » dans le même endroit, occasionne un com-
 » mencement de roideur à l'article qui en
 » est affecté, il faut deux fois le jour ex-
 » poser la partie à la vapeur d'eau chaude;
 » la bien essuyer après, avec des linges
 » chauffés; la frotter légèrement, & l'en-
 » duire ensuite d'onguent d'althea.» La dou-
 che, jointe à cette vapeur, augmente beau-
 coup son efficace. J'ai fait faire, pour un
 cas de cette espece, une machine de fer
 blanc très-simple, & qui réunit la vapeur
 & la douche.

§. 187. Les enfants sont sujets à des douleurs si violentes & si générales, qu'on ne peut les toucher dans aucun endroit, sans leur faire jeter des cris violents. Il ne faut pas s'y méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatisme, il dépend quelquefois des vers, & se dissipe quand ils en ont rendu.

C H A P I T R E X I I.

De la Rage.

§. 188. **L**ES hommes peuvent devenir enragés sans aucune morsure, mais ce cas est extrêmement rare. La rage est proprement une maladie du genre canin, c'est-à-dire, des chiens, des loups & des renards; ce n'est presque que chez eux qu'elle se produit naturellement (a). Quand elle s'est déclarée chez un, il en mord d'autres, plusieurs deviennent enragés; les autres animaux, & les hommes eux-mêmes sont mordus, & cette morsure produit quelquefois la rage; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien, qui étoit gai auparavant, devient en même temps triste & hargneux, s'il a du dégoût, quelque chose

(a) Il est bien étonnant que des animaux naturellement amis de l'homme, aient une morsure plus dangereuse que celle des vipères, dont on ne meurt pas en Europe.

d'extraordinaire dans les yeux, une inquiétude qui se manifeste par ses démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé, & l'on doit dès cet instant l'attacher, afin de pouvoir le tuer dès que le mal sera tout-à-fait déclaré. Il seroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les symptomes augmentent. Son aversion pour les aliments, sur-tout liquides, devient plus forte, il ne connoît plus son maître, sa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire; il s'éloigne de sa demeure, marche la tête & la queue baissées, la langue à demi pendante & chargée d'écume, (ce qui arrive au reste assez ordinairement à tous les chiens.) Les autres le sentent souvent d'assez loin, & le fuient avec un air d'effroi, qui est une marque bien sûre de sa rage. Quelquefois il se contente de mordre ce qui se trouve près de lui; d'autres fois, plus furieux, il se jette à droite & à gauche sur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit: il fuit ordinairement avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre; enfin il tombe par épuisement; quelquefois il se relève, se traîne encore quelques instants, & périt ordinairement le troisieme, ou au plus tard le quatrieme jour de son évafion, souvent plutô.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu, la plaie se referme ordinairement aussi aisément que si elle n'étoit point venimeuse, mais au bout de quelque temps, plus ou moins, depuis trois semaines jusqu'à trois

mois, le plus souvent six semaines, on commence à sentir, dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur sourde; la cicatrice se gonfle, rougit, se rouvre, & laisse couler une humeur âcre, puante, rougeâtre. Dans le même temps le malade sent de la tristesse, de la nonchalance, un engourdissement général, un froid presque continuel, de la peine à respirer, une angoisse qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls est foible & irrégulier; le sommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des sursauts, des frayeurs; les selles sont souvent dérangées; il survient, d'un moment à l'autre, de petites sueurs froides; l'on éprouve quelquefois une légère douleur dans la gorge. C'est là le premier degré de la rage, ce que quelques Médecins appellent *rage muë*.

§. 191. Le second degré, la rage confirmée, ou *rage blanche*, est accompagnée des symptômes suivans. Le malade est pressé par une soif ardente, & il souffre en buvant; bientôt il hait la boisson, particulièrement l'eau, & quelques heures après il l'abhorre; & cette horreur est si forte, que l'approche de l'eau près de ses lèvres, sa vue, son nom même, ou celui de toute autre boisson, la vue des choses qui par leur transparence ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumière, lui occasionnent une angoisse extrême, & quelquefois des convulsions. Ils avalent cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain;

quelquefois de la soupe; plusieurs même, les boissons qu'on leur offre comme remède, moyennant que ce ne soit pas de l'eau, ou qu'en même temps on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaissit & s'enflamme, quelquefois elle se supprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent presque entièrement; mais ce qu'on dit de leurs aboiements, semblables à ceux des chiens, sont des contes ridicules, superstitieux & dénués de tout fondement, aussi-bien que plusieurs autres fables dont on a chargé l'histoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des moments de délire, mêlés quelquefois de fureur; c'est dans ces moments qu'ils crachent autour d'eux s'ils ont beaucoup de salive dans la bouche, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'ils ont mordu quelquefois. J'ai vu le délire commencer le troisieme jour par intervalles, devenir continu sur la fin du quatrieme, & durer ainsi jusqu'au commencement du sixieme, qui fut l'époque de la mort; la fureur ne fut jamais que momentanée & toujours occasionnée par quelqu'opposition, mais sans aucun crachement & sans aucune envie de mordre. Le regard est fixe & un peu furieux, le visage souvent rouge. Ordinairement ces infortunés sentent venir l'accès, & conjurent les assistants d'être sur leurs gardes. Plusieurs, comme je viens de le dire, n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoisses & les douleurs qu'ils ressentent sont inexprimables; ils desirent ardemment

la mort, & quelques-uns se font tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'est à la salive, & à la salive seule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1^o. que si les plaies sont faites au travers des habits, elles sont moins dangereuses que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2^o. Que les animaux qui ont beaucoup de laine, ou de poil épais, sont souvent préservés de l'impression du venin, parce que, dans ces deux cas, les habits, le poil, la laine ont essuyé les dents. 3^o. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déjà mordu beaucoup d'autres, sont moins dangereuses que les premières, parce que la salive est épuisée. 4^o. S'il mord le visage ou le col, le danger est plus grand, & le mal se développe plus promptement, parce que la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espèce, on a vu la rage se déclarer le troisième jour. 5^o. Plus la rage est avancée, plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend par ce que je viens de dire pourquoi de plusieurs personnes qui ont été mordues par la même personne, les unes tombent dans la rage, & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remèdes pour la rage, & sur-tout dans ce pays la racine d'églantier ou rosier sauvage, cueillie dans certains temps, sous des aspects de la lune favorable, & séchée avec plusieurs précautions. Ailleurs c'est la poudre de *Paulmier*, celle de coquilles d'œuf calci-

nées, celle d'hépatique terrestre mêlée avec un tiers de poivre, remède long-temps vanté en Angleterre; celle d'écailles d'huître, celle de verveine, le bain de mer, la clef de saint Hubert, &c. La mort d'une foule d'enragés, qui les avoient presque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce soit quand la rage étoit manifestée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il est certain qu'avant l'an 1730 il n'étoit réchappé aucun malade de ceux chez qui la maladie avoit commencé à se déclarer, & que tous les remèdes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remèdes avant le mal, les uns devenoient enragés, & non pas les autres; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remèdes, ainsi les remèdes ne servoient à rien. Depuis cette époque on a eu le bonheur d'en découvrir un sûr, qui est le mercure & quelques autres.

§. 194. Il faut détruire le venin, & le mercure produit cet effet, il en est le contrepoison. Le venin occasionne une irritation générale des nerfs: on la calme par des antispasmodiques: ainsi le mercure & les antispasmodiques font tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement plusieurs exemples de gens véritablement enragés, guéris par ces heureux secours; & ceux qui ont le malheur d'être mordus doivent être persuadés qu'en prenant les précautions nécessaires, ils sont entièrement à l'abri de la maladie. Ceux même

chez qui elle s'est déjà manifestée, doivent employer ces mêmes remèdes avec une confiance proportionnée au grand nombre de guérisons opérées par leurs secours. Il y a eu cependant des cas dans lesquels ils ont été inutiles : mais quelle est la maladie qui n'ait pas ces cas incurables ?

§. 195. D'abord après la morsure, si elle est dans les chairs, & si on peut le faire sans danger, il faut couper tout ce qui a été touché; anciennement on le brûloit avec un fer rouge, car les scarifications sont assez inutiles, & cette méthode seroit peut-être la plus efficace; mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver long-temps la plaie avec de l'eau tiède légèrement salée; ensuite on en frotte les bords & les environs à deux pouces de distance, avec un demi quart d'once de l'onguent N^o. 28, & on la panse deux fois par jour avec un onguent fort doux, comme N^o. 29, pour former une suppuration; mais on ne se sert de l'onguent N^o. 28 qu'une fois par jour. Il est pernicieux de sucer la plaie, on infecte par-là directement la salive & la masse des humeurs, & il en résulte encore cet autre danger, c'est que la partie mordue ne s'irritant pas, on n'éprouve point avant la maladie ces symptômes précurseurs dont j'ai parlé §. 190, qui avertissent du danger assez à temps pour y apporter un remède sûr.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des aliments, & sur-tout de la

viande, se priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les choses chaudes, ne boire qu'une tisane d'orge & de fleurs de tilleul; se tenir le ventre libre par des aliments relâchans, ou des lavemens; mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiède. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une prise du remède N^o. 30, qui est tout à la fois composé de mercure qui détruit le venin, & de musc qui empêche les spasmes; mais j'avoue cependant que je compte bien moins sur le mercure donné sous cette forme : les frictions sont bien plus efficaces; elles suffiront toujours, j'espère, pour prévenir le mal. Leur utilité, sur-tout quand elles sont faites de bonne heure, est démontrée par beaucoup d'observations faites à Lyon, en Provence, à Montpellier, dans plusieurs autres endroits, & sur-tout à Pondichéri; elles n'ont été démenties par aucune observation contraire, & je les ai ordonnées à un si grand nombre de personnes fortement mordues par des chiens très-enragés, sans qu'aucune ait été attaquée par cette maladie, que je suis aussi convaincu de leur efficace contre la rage que contre les maux vénériens. J'ai sauvé en 1768, par leur usage, une femme chez qui la cicatrice qui étoit au doigt s'étoit déjà rouverte avec beaucoup de gonflement, & un endolorissement général du bras jusques sous l'aisselle; symptômes qui caractérisoient le développement du venin, & une maladie prête à se manifester : il est vrai que, comme le cas étoit

très-pressant, j'ai joint l'usage intérieur du mercure doux à grandes doses à celui des frictions. Ainsi on ne doit point balancer à se soumettre d'abord à leur usage, & il faut en donner assez pour que le malade survive légèrement pendant quinze jours ou trois semaines, mais je ne puis trop insister sur la nécessité de recourir à ce salutaire remède d'abord après la morsure; à cette époque son succès est sûr, mais il ne l'est point toujours quand le mal est déclaré. J'ai eu sous les yeux depuis peu un cruel exemple de l'insuffisance des remèdes les mieux indiqués, mais commencés seulement quarante heures après les premières atteintes de l'hydrophobie.

§. 196. Si le mal étoit déjà déclaré, & que le malade fût robuste & sanguin, il faudroit ordonner 1°. une très-ample saignée, qu'on réitere jusqu'à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander.

2°. Un bain tiède, s'il est possible d'y faire entrer le malade, & le réitérer une & même deux fois par jour.

3°. Lui donner tous les jours deux ou même trois lavements émollients N°. 5.

4°. Frotter la plaie ouverte & ses environs avec la pommade N°. 28 deux fois par jour.

5°. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser enveloppé d'une flanelle huilée.

6°. Prendre, de trois en trois heures,

une prise du remede N^o. 30 avec quelques tassés d'infusion de tilleul & de sureau.

7^o. Prendre tous les soirs le remede N^o. 31, & même le réitérer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par-dessus de la même infusion.

8^o. S'il y a de grands soulèvements de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut donner la poudre N^o. 35, qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9^o. Il est fort peu question de nourriture pour le malade; s'il en desire, on peut lui donner des panades, du bouillon, du pain, des soupes farineuses, du lait.

§. 197. En faisant usage de ces remedes, on verra, si l'on est assez heureux pour qu'ils operent, tous les symptomes disparoitre peu-à-peu, & enfin la santé se rétablir tout-à-fait. Mais si le malade reste long-temps foible & craintif, on lui donnera une prise de la poudre N^o. 14 trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon, chez lequel la rage avoit commencé à se manifester, être très-bien guéri, en frottant le voisinage de la plaie avec de l'huile d'olives, dans laquelle on avoit dissous du camphre & de l'opium, en lui faisant faire quelques frictions avec la pommade N^o. 28, & en lui faisant avaler de l'eau de Luce, (c'est une liqueur spiritueuse & antispasmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peut prendre une cuillerée à café de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occasionna

une sueur abondante, & fit disparoître tous les symptomes.

§. 199. On guérit les chiens en les frottant avec des doses de pommade triples de celles qu'on emploie pour les hommes, & en leur donnant le bol N^o. 33; mais il faut employer ces remedes dès qu'ils sont mordus. Quand la rage est déclarée, il y auroit trop de danger à les administrer, & il faut incessamment les tuer. L'on peut tenter cependant si en leur jettant le bol ils l'avaleront.

Dès qu'ils sont mordus, il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a sur la morsure des chiens un préjugé dangereux & faux, c'est que si un chien qui a mordu quelqu'un, sans être enragé, le devient un jour, la personne mordue le deviendra en même temps. Une telle idée est aussi ridicule que si l'on disoit que quand deux personnes ont couché dans le même lit, si l'une prend la gale, ou la petite vérole, ou quelque autre maladie contagieuse, au bout de dix ou douze ans, l'autre en sera attaquée en même temps.

De deux choses l'une; ou le chien qui mord est dans un commencement de rage, dans ce cas elle sera manifeste au bout de quelques jours; & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé; ou il n'en a absolument aucun principe; dans ce second cas, je demande à tout homme sensé s'il peut la donner? Personne ne donne ce

qu'il n'a pas. Cette idée fausse & baroque fait faire une action dangereuse à ceux qui en sont imbus ; ils se servent du droit que malheureusement la loi leur accorde de faire tuer le chien , & par-là ils restent dans l'incertitude sur son état & sur leur sort ; incertitude effrayante , & qui peut avoir des suites fâcheuses indépendantes de tout venin.

Le parti qu'on doit prendre , c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux , afin de s'assurer s'il est enragé ou s'il ne l'est pas.

§. 201. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de montrer l'horreur , la barbarie & le crime de cette méthode , qui étouffoit , il n'y a pas si long-temps , les malades entre des couvertures ou des matelas ; elle est prohibée dans plusieurs pays , & sans doute elle seroit punie , au moins elle devoit l'être , dans ceux même où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie , dont il faut espérer aussi qu'on ne verra plus d'exemple , c'est l'abandon de ces misérables sans aucun secours ; abandon odieux , lors même qu'on n'avoit pas d'espérance de les sauver , & qui seroit criminel aujourd'hui qu'on peut leur donner des secours efficaces. Je le réitere , les malades n'ont très-souvent aucune envie de mordre ; lors même qu'ils y sont portés , ils craignent de le faire , & avertissent qu'on s'éloigne d'eux : ainsi il n'y a aucun danger à courir ; ou lorsqu'il y en a , il est très-aisé de le prévenir par quelques précautions.

On a vanté depuis quelques années , com-

me des spécifiques sûrs, le mouron à fleurs rouges (*anagallis flore purpureo*), & le vinaigre : mais ces remedes n'ont point soutenu leur réputation, & il reste encore vrai aujourd'hui que les deux seuls remedes sûrs sont l'usage du mercure & l'amputation faite d'abord.

CHAPITRE XIII.

De la petite Vérole.

§. 202. **L**A petite vérole est la plus générale de toutes les maladies, puisque de cent personnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en soient exemptes; il est vrai que si elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois, & que quand on l'a eue, on en est à l'abri pour toujours; puisque les secondes petites véroles, si elles existent réellement, sont au moins si rares, qu'elles ne font presque pas une exception à la règle. C'est en même temps une des plus meurtrières, & si elle est souvent très-douce, elle est d'autres fois presque aussi ravageante que la peste. Il est démontré qu'en combinant les ravages des épidémies les plus fâcheuses & les plus bénignes, cette maladie tue la septième partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite vérole dans l'enfance; il est rare qu'elle n'at-

taque qu'une personne dans un endroit ; le plus souvent elle est épidémique & fait une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle cesse ordinairement au bout de quelques semaines ou de quelques mois, & ne reparoit dans le même endroit qu'au bout de quatre, cinq ou six ans.

§. 204. Le mal s'annonce souvent trois ou quatre jours avant que la fièvre paroisse, par un léger abattement, moins de vivacité, moins de gaieté, une grande facilité à suer, moins d'appétit, le visage un peu changé, les yeux battus. Cependant chez les enfants d'un tempérament lent & phlegmatique, j'ai vu qu'une légère agitation dans le sang, avant que le frisson eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient jamais eus.

Il survient ensuite des alternatives de froid & de chaud, & enfin un frisson bien marqué, qui dure une, deux, trois, quatre heures, & qui est suivi d'une chaleur très-forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins & de vomissements, ou au moins d'envies de vomir.

Cet état dure pendant quelques heures, au bout desquelles la fièvre diminue un peu par une sueur qui est quelquefois très-abondante ; alors le malade se trouve mieux, mais il reste cependant accablé, engourdi, très-dégoûté, avec mal de tête & de reins, & un penchant au sommeil, ce dernier symptôme n'est commun que chez les enfants au-dessous de sept ou huit ans.

Cette diminution dans la fièvre n'est pas longue, & au bout de quelques heures, ordinairement sur le soir, elle reparoît avec tous ses accidents, & se termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours : au bout de ce temps, rarement plus tard, les premiers boutons paroissent parmi la sueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers au visage, ensuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption est commencée, si la maladie doit être bénigne, la fièvre finit presque entièrement; l'on continue à transpirer, le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes & aux pieds; quelquefois même il en pousse abondamment sous la plante des pieds, où en grossissant ils occasionnent fréquemment de très-grandes douleurs à cause de la dureté de la surpeau dans cette partie.

Souvent le premier & le second jour de l'éruption, (je parle toujours de la maladie bénigne,) il y a encore un très-léger mouvement de fièvre sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons : mais quand la fièvre finit entièrement après la première éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite vérole très-peu abondante, car si l'éruption est ou doit être très-abondante, la fièvre, comme je l'ai dit, ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissants sont une très-petite tache rouge assez ressemblante à la morsure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui grossit peu-à-peu, & la rougeur s'étend autour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent, & ordinairement le sixieme jour après leur sortie, ils sont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui sont aussi gros qu'un pois, & même plus; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, sechent & tombent en écailles brunes, dix ou onze jours après leur sortie. Comme ils sont venus en différents temps, ils mûrissent, sechent & tombent inégalement. Le visage est quelquefois net, pendant qu'il y a encore des boutons qui ne sont pas mûrs aux jambes: ceux de la plante des pieds durent très-long-temps.

§. 205. La peau est nécessairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles sont rouges, luisants, & la peau très-enflée. Le visage est la premiere partie qui enfle, parce que c'est celle où les boutons sont parvenus le plutôt à leur grosseur; & l'enflure est quelquefois si considérable qu'il est monstrueux, aussi-bien que le col, & que les yeux sont absolument fermés. Le visage défenfle à mesure que le desséchement se fait, & alors les mains enflent prodigieusement; ensuite les jambes, parce que le gonflement est la suite du plus haut degré de la grosseur des

boutons, & que ce degré a lieu successivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fièvre se relève dans le temps de la suppuration, & cela n'est point étonnant : un seul furoncle (clou en terme du pays) donne la fièvre ; comment des centaines, ou des milliers de ces petits abcès ne la donneroient-ils pas ? Le temps de cette fièvre est l'époque la plus dangereuse de la maladie ; elle tombe entre le neuvième & le treizième jour ; car plusieurs circonstances varient de deux ou trois jours le point de la maturité. Le malade éprouve alors de la chaleur, de la soif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal est considérable, il ne dort point, il a des rêveries, de l'oppression, de l'affoissement, & quand il meurt, il meurt suffoqué ou léthargique, souvent tous les deux à la fois.

Le pouls de cette fièvre de suppuration est quelquefois d'une vitesse étonnante ; & l'enflure des poignets fait qu'il paroît dans quelques sujets très-petit. Le temps du plus grand danger, c'est quand le visage, la tête, le col, sont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à désenfler, que les croutes du visage commencent à sécher, & que la peau se flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent, & le danger diminue. Quand il n'y a que très-peu de boutons, cette seconde fièvre est si légère, qu'il faut être attentif pour l'apercevoir, & elle n'est pas dangereuse.

§. 207. Outre tous ces symptomes, il y en a quelques autres qui demandent aussi beaucoup d'attention. L'un, c'est le mal de gorge, dont plusieurs malades sont atteints dès que la fièvre est un peu forte. Il dure deux ou trois jours, gêne quand on veut avaler, & même quand la maladie est extrêmement grave, il en empêche absolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui poussent dans la gorge; mais c'est une erreur, & ces boutons sont presque toujours une chimère. Il naît le plus souvent avant le temps de l'éruption; si le mal est léger, il finit quand elle est faite; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il est toujours proportionné au degré de la fièvre; ainsi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation; & s'il est de durée, il est presque toujours suivi du second symptome, qui est la salivation, c'est-à-dire, le crachement d'une grande quantité de salive. Elle a rarement lieu quand la maladie est très-légère, ou le malade très-jeune; elle manque rarement quand la maladie est considérable, & que le malade a plus de sept ou huit ans; elle est prodigieuse quand la petite vérole est très-abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle est continue, elle ne laisse aucun repos au malade, & souvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres symptomes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais sont entièrement écorchés. Quel-

que incommode que soit cette évacuation, elle est très-salutaire. Les petits enfants y étant moins sujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée; mais j'ai vu que cette dernière évacuation est beaucoup plus rare chez eux que la salivation chez les adultes.

§. 208. Les enfants jusqu'à l'âge de cinq ou six ans sont sujets aux convulsions avant la sortie des boutons; elles ne sont point dangereuses, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'autres symptômes violents & fâcheux. Celles qui surviennent, ou quand l'éruption déjà faite rentre tout-à-coup, ou dans le temps de la fièvre de suppuration, sont beaucoup plus à craindre.

Il survient souvent des saignements de nez les premiers jours de la maladie, qui sont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les très-petits enfants y sont moins sujets; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vu des assouplissements considérables finir d'abord après le saignement.

§. 209. L'on distingue ordinairement la petite vérole en deux especes, la confluyente & la discrète; & cette division est dans la nature: mais comme le traitement de l'une est le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la dose des remèdes au danger; pour ne pas entrer dans des détails trop longs & trop difficiles à saisir pour la plupart des lecteurs, aussi-bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes, je me bornerai à la description que j'ai don-

née, qui contient les symptomes essentiels, communs à l'une & à l'autre espece. Je me contenterai d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite vérole très-abondante, si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptomes violents, sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs, les vomissemens continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même temps beaucoup d'angoisse & d'inquiétude, si les enfans ont beaucoup d'assoupissement, si l'éruption se fait dès le troisieme jour, quelquefois même dès le second; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie, plus la maladie est dangereuse; au contraire, plus l'éruption est tardive, & mieux c'est, à moins que ce retard ne fût causé par une très-grande foiblesse, ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie est quelquefois si légère que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant étoit malade, & la suite répond au commencement. Les boutons sortent, grossissent, suppurent & mûrissent sans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit.

Il est très-commun dans les campagnes de voir des enfans, & ce n'est presque que les enfans qui l'ont si légère, passer en plein air tout le temps de leur maladie, courant & mangeant comme en santé. Ceux même qui l'ont eue un peu plus grave, sortent ordinairement dès que l'éruption est entièrement finie, & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit.

Nonobstant ce peu de soin , plusieurs se guérissent parfaitement : mais ce n'est cependant point un exemple qu'on doit suivre , parce qu'un grand nombre éprouve des suites très-fâcheuses ; & l'on m'a amené une foule de ces enfans , sur-tout du *Jura* , qui après avoir eu de ces petites véroles heureuses , mais mal soignées , étoient tombés dans des infirmités de différentes especes , qu'il est très-difficile de détruire.

§. 211. C'est encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement , & sur-tout l'envie de faire suer , a augmenté le danger pendant long-temps & l'augmente encore parmi le peuple , sur-tout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade sue , & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite ; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption , l'on contribue au soulagement du malade , & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la sueur & des boutons , le sang se dépure mieux de tout le venin. Ce sont des erreurs funestes , dont de tristes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a passé dans le sang , il faut un certain temps pour qu'il produise son effet ; alors le sang étant gâté par le venin qui y est entré & par celui qui s'est formé , la nature fait effort pour s'en débarasser & le jeter à la peau , précisément dans le moment où tout est disposé pour cela. Ordinairement cet effort est suffisant , & très-souvent même trop violent , très-ra-

rement trop foible. L'on voit par-là que, quand l'effort est fuffifant, il ne faut point l'augmenter par des remedes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il est déjà trop violent, l'augmenter c'est le rendre mortel. Les cas où il est trop foible font très-rares, fur-tout dans les campagnes, & très-difficiles à juger; auffi faut-il être très-référvé fur l'ufage des remedes chauds, qui font meurtriers dans cette maladie.

Le vin, la thériaque, la confection, l'air chaud, les couvertures pefantes, fauchent annuellement des milliers d'enfants qui auroient été guéris, fi on ne leur avoit donné que de l'eau tiede; & toutes les perfonnes qui s'intéreffent à la confervation de ceux qui font atteints de cette maladie, doivent foigneufement empêcher qu'ils ne faffent aucun ufage de ces drogues, qui lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des suites les plus funeftes.

Le préjugé est enraciné, il fe détruira difficilement; mais je ne fouhaite que de faire ouvrir les yeux fur le fuccès de la méthode chaude, & fur celui de celle que je vais propofer; le jugement alors ne reftera pas longtemps fufpendu. Je dois même dire que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville plus de docilité à cet égard; fur-tout dans les dernières épidémies, que je n'aurois ofé l'efpérer (a).

(a) La bonne méthode a pénétré depuis quelques années dans les campagnes, on y traite la pe-

Non-seulement ceux qui me consultoient dès le commencement observoient avec assez d'exactitude le régime rafraîchissant que je leur conseillois ; mais leurs voisins même l'employoient quand leurs enfans étoient attaqués ; & ayant été souvent appelé après plusieurs jours de maladie , j'ai vu avec plaisir, dans plusieurs maisons, qu'on n'avoit donné aucun remède chaud, & qu'on avoit eu grand soin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'espérer que cette méthode sera bientôt générale ici ; & ce qui l'accréditera, c'est que les deux dernières épidémies, quoique aussi nombreuses, ont été beaucoup moins meurtrières que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on soupçonne si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut ; si le malade ne l'a pas eue, & si elle est actuellement dans le lieu, on le met très-exactement au régime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiède ; c'est le remède le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavemens contribuent aussi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissemens qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très-mal-à-propos à arrêter par la confécion ou la thériaque, & dont il est plus dangereux encore de vouloir
 emporter

tite vérole d'une façon beaucoup moins fâcheuse, & elle y est moins meurtrière.

emporter la cause avec un émétique ou un purgatif, qui sont des remèdes pernicieux dans les commencements de cette maladie; excepté dans un petit nombre de cas, dont un Médecin seul peut juger avec certitude, dans lesquels l'estomac & les intestins se trouvent embarrassés par des matieres putrides, qui, si on ne les évacue pas dès le commencement, produisent une fièvre indépendante de la maladie principale, dont elle dérange la marche, aggrave les symptômes, & qu'elle peut rendre mortelle de bénigne qu'elle auroit été sans cette complication, plus rare à la campagne qu'à la ville.

Si la fièvre est légère, les bains de jambes du premier jour & le premier lavement suffisent; alors on se contente du régime, & l'on peut même au-lieu des tisanes N^o. 1, 2, 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers ou la moitié de thé de sureau ou de tilleul, ou même s'il n'a point du tout de fièvre, de mélisse; enfin s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain; mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin, parce qu'une observation réitérée a prouvé que les enfants qui avoient pris de ces nourritures, étoient plus mal & se remettoient plus lentement que les autres.

L'on peut aussi à cette époque leur donner pour toute boisson du petit-lait, dont

j'ai vu souvent de très-bons effets, ou de la battue (lait de beurre). Quand la maladie n'est pas forte, elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remède, mais il faut toujours avoir soin de purger, dès que les boutons du visage sont en partie secs, avec le remède N^o. 11, & de réitérer la même purgation six jours après. Il ne faut accorder de la viande qu'après cette dernière purgation; mais après la première on peut donner des légumes ou jardinages & du pain, assez pour que les convalescents ne souffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fièvre est forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1^o. sur le champ faire une saignée au bras, donner deux heures après un lavement, & si la fièvre continue, réitérer la saignée. J'en ai fait faire jusqu'à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans; elle est sur-tout nécessaire quand, avec un pouls dur & plein, il y a assoupissement ou rêveries.

2^o. On donne, tant que la fièvre est trop forte, deux, trois & même quatre lavements par jour & deux bains de jambes.

3^o. On sort le malade du lit & on le tient sur une chaise aussi long-temps que l'on peut.

4^o. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre, & s'il est trop chaud, comme cela arrive souvent en été, on emploie pour le rafraîchir les moyens décrits (§. 36.)

5^o. Le malade ne boit que des tisanes.

N^o. 2 ou 4, & si cela ne modere pas suffisamment la fièvre, on lui donne toutes les heures, ou toutes les deux heures, suivant le besoin, une cuillerée de la potion N^o. 10. Après l'éruption, la fièvre étant moins forte, on diminue la quantité des secours, & même si elle cessoit entièrement, on se conduiroit de la manière indiquée dans le §. 212.

§. 214. Quand, après quelques jours de calme, la suppuration renouvelle la fièvre, l'on doit 1^o. avoir soin d'entretenir le ventre très-libre; pour cela on doit, *a.* mettre dans les lavements une once de catholicon, ou simplement les faire de petit-lait avec du miel, de l'huile & du sel; *b.* donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de distance l'un de l'autre, trois verres de la tisane N^o. 32; *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N^o. 23; mais ce jour-là on ne prendra pas celle N^o. 32. 2^o. Il faut, si le mal est violent, donner, même à double dose, le remède N^o. 10. 3^o. L'on doit fortir le malade du lit & le tenir levé dans une chambre bien aérée jour & nuit, jusqu'à ce que la fièvre ait baissé. Plusieurs personnes s'étonneront de ce conseil; cependant c'est celui qui m'a paru souvent le plus efficace, & sans lequel les autres sont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t-on? il n'est pas nécessaire qu'il dorme à cette époque, au contraire, le sommeil lui nuiroit; d'ailleurs il ne peut pas dormir; la salivation, qui est continuelle, l'en empê-

che, & il est très-important de l'entretenir; on la facilite en injectant souvent dans la gorge de l'eau miellée. Il est aussi très-utile d'en injecter dans les narines, & de les nettoyer souvent des croûtes qui s'y amassent. Ces attentions diminuent non-seulement le mal-aise du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à la guérison.

4°. Si le visage & le col sont fort enflés, on met des cataplasmes émollients à la plante des pieds; si cela ne suffit pas, l'on y applique des sinapismes; ce sont des emplâtres faites avec du levain, de la moutarde, & du vinaigre. Ils y occasionnent quelquefois des douleurs excessives & brûlantes; mais à mesure que ces douleurs augmentent, la tête & le col se dégagent d'une façon marquée.

§. 215. Les paupières s'enflent, quand la maladie est grave, au point de couvrir les yeux, qui restent fermés pendant plusieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroser souvent avec du lait & de l'eau tiède. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du safran, un ducat, de l'eau rose, sont aussi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur des yeux après la maladie, & en général toutes les autres suites, c'est de se contenter pendant long-temps de très-peu d'aliments, & surtout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les mauvaises petites véroles, & chez les petits enfants, les yeux se ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un secours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé pendant longtemps que comme un moyen de conserver le visage, mais qui a les plus grandes influences sur la conservation de la vie, c'est d'ouvrir les boutons, non-seulement au visage, mais par tout le corps. En les ouvrant, premièrement, on prévient le séjour du pus, & par-là on empêche qu'il ne ronge, & ne laisse des cicatrices, des creux profonds, ou d'autres défigurations de cette espece. En second lieu, en donnant ainsi issue au venin, on empêche qu'il ne repasse dans le sang, & par-là on enleve une des grandes causes du danger. Troisiéme-ment, on détend la peau : l'enflure du visage & celle du col diminuent à mesure qu'on ouvre, & l'on facilite ainsi le retour du sang du cerveau ; ce qui est un très-grand avantage. Il faut ouvrir successivement par-tout à mesure que les boutons sont mûrs. Le moment de le faire, c'est quand ils sont tout-à-fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant soit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a pâli. On les ouvre avec des ciseaux très-pointus ; ce qui n'est absolument point douloureux pour le malade : & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique plusieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiède, pour enlever ce pus qui se formeroit aisément en croûtes. Mais comme les boutons vidés se remplissent assez vite, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y

revenir quelquefois à cinq ou six reprises. Ces soins paroîtront minutieux, & ne deviendront fans doute jamais une pratique générale; mais je répète qu'ils font beaucoup plus importants qu'on ne l'imagine, & que dans une fièvre de suppuration fort grave, une ouverture générale, exacte & réitérée des boutons mûrs, est le remède le plus efficace, parce qu'elle ôte les deux causes du danger, qui sont le pus & la tension de la peau.

§. 217. Je n'ai point parlé dans le traitement des remèdes anodins ou propres à faire dormir, qu'on emploie généralement, mais que je n'emploie presque jamais dans cette espèce, & dont j'ai prouvé tout le danger dans cette même lettre à Mr. HALLER, que j'ai déjà cité. Ainsi, par-tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin la thériaque, le laudanum, le syrop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax ou de cynoglosse, en un mot tout ce qui peut faire dormir. On doit surtout les bannir absolument dans le temps de la seconde fièvre, pendant laquelle le sommeil, même naturel, est dangereux. Un cas dans lequel il est quelquefois permis de les employer, c'est pour les enfans foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine; mais, je le répète, il faut être circonspect dans l'usage de ces remèdes qui peuvent devenir mortels quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de

l'inflammation, de la fièvre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on salive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout-à-coup, il faudroit bien se garder de donner des remèdes sudorifiques, chauds, spiritueux, volatils, mais il faut donner beaucoup du remède N^o. 12, qu'on boira chaudement, & appliquer des vésicatoires aux gras des jambes. Ce cas est fâcheux, & les différentes circonstances qui l'accompagnent peuvent exiger quelques secours, dans le détail desquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une saignée fait reparoître l'éruption sur le champ.

§. 219. Le seul moyen sûr d'éloigner le danger de cette maladie, c'est l'inoculation, dont je parlerai dans le Chap. 33. Mais ce moyen salutaire, qu'on doit regarder comme une grâce particulière de la Providence, ne peut être à l'usage du peuple que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux destinés à cet usage, & il est bien étonnant qu'on n'en fonde pas par-tout. Dans ceux où il n'y en a point encore, la seule ressource qu'on ait pour les enfants qu'on ne fait pas inoculer chez eux, c'est de les disposer à avoir cette maladie heureusement par une préparation aisée.

§. 220. Cette préparation consiste en général à corriger les vices de la santé du sujet s'il en a, & à le rendre bien portant

sans être excessivement vigoureux, parce que chez les sujets très-vigoureux la maladie est quelquefois trop violente.

L'on sent que les dérangements de la santé étant très-différents, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant sujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui est sujet à une maladie toute différente; & les détails nécessaires sur cet important objet seroient déplacés ici, soit par leur longueur, soit parce qu'il n'est pas possible de donner à des personnes qui ne sont pas Médecins, des connoissances suffisantes pour se décider sur le choix des secours dans plusieurs cas; mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront assez généralement aux enfants bien portants & robustes.

Le premier, c'est une diminution dans la quantité des aliments. Les enfants mangent généralement un peu trop; il faudroit les réduire à leur juste mesure, si l'on pouvoit l'assigner exactement; mais l'on peut, presque pour tous, réduire le souper à très-peu de chose.

Le second secours consiste dans le choix des aliments; il est moins à la portée du peuple, qui est borné à un petit nombre, qu'à celle du riche qui a beaucoup de re-tranchements à faire; mais aussi il lui est moins nécessaire. Ses aliments plus simples, & presque tous tirés des végétaux & des laitages, sont ceux qui conviennent le mieux; il n'est presque question pour lui que de les

choisir bien conditionnés; du pain bien cuit, des légumes préparés sans lard & sans graisses rances, des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartes, peu de fromage; voilà à peu près à quoi l'on peut réduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions à ces deux égards, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils seront plus gais & plus agiles, qu'avec un peu moins de couleur, & quelquefois d'embonpoint, ils auront un meilleur visage.

Le troisieme secours, c'est de leur donner quelques bains de jambes tiedes le soir en les couchant; ce remede favorise la transpiration, rafraîchit, délaie le sang, & en diminue l'âcreté, toutes les fois qu'il est ordonné à propos.

Le quatrieme, c'est l'usage du petit lait bien clair. Ce remede, qui est un suc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui se présentent, (je parle toujours des enfans sains & robustes:) il donne de la souplesse aux vaisseaux, il diminue la densité du sang, qui, augmentée par l'action du venin, dégénéreroit en un épaisissement inflammatoire trop dangereux; il détruit tous les engorgemens qui peuvent se trouver dans les visceres du bas-ventre, il ouvre les couloirs de la bile, il en émouffe l'âcreté, il lui donne de la fluidité, il prévient la putridité, adoucit ce que la masse des humeurs pourroit avoir de trop âcre; il facilite les selles, les

urines, la transpiration; en un mot, il donne au corps la disposition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfans dont je parle, ceux qui sont sanguins, ceux qui sont bilieux, il est sans contredit le remede préparatoire le plus efficace & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déjà dit qu'on pouvoit aussi l'employer avec beaucoup de succès pendant le cours de la maladie; mais j'avertis que quelque salutaire qu'il soit dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans lesquels il nuiroit. L'on auroit très-grand tort de l'ordonner à des enfans foibles, languissans, noués, pâles, sujets aux vomissemens, à la diarrhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui prouvent qu'ils ont les vaisseaux foibles & les humeurs aigres: ainsi il faut bien se garder de le regarder comme un secours universel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres, ou en donner pendant tout le jour au-lieu d'autre boisson, ou le donner, en soupe, avec du pain, à déjeuner, à souper, & même plus souvent.

Si le payfan vouloit suivre ces directions, qui sont très-aisées, & très à sa portée, toutes les fois que la petite vérole regne, je suis persuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront; il y en a qui sont extrêmement sensés, & remplis d'un véritable amour paternel; il y en

a d'autres qui sont trop bruts pour en sentir l'utilité, & trop féroces pour donner quelques soins à leurs familles.

CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

§. 221. **L**A rougeole, à laquelle les hommes sont aussi généralement assujettis qu'à la petite vérole, est une maladie à peu près de la même espece, mais moins meurtrière, quoique dans quelques pays elle fasse d'assez grands ravages. Dans celui-ci l'on meurt plus rarement de la maladie que de ses suites.

Quelquefois il y a en même temps épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit; plus souvent cependant j'ai vu qu'elles regnoient dans des années différentes. Il arrive aussi que les deux maladies se mêlent, & que l'une survient à l'autre avant qu'elle soit finie, ce qui est dangereux.

§. 222. Chez quelques malades le mal s'annonce plusieurs jours à l'avance par une petite toux fréquente & seche, sans aucun autre mal; plus ordinairement par un mal-aise général, des alternatives de frissons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un assoupissement chez les enfants, un mal de gorge très-fort, & ce qui caractérise la maladie, une rougeur & une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un

gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une si grande sensibilité des yeux, qu'ils ne peuvent pas soutenir la lumiere; par des éternuements très-fréquents, & un écoulement par le nez de la même matiere qui coule des yeux.

La chaleur & la fièvre augmentent rapidement; le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomissements sont moins considérables; d'autres fois des sueurs, mais moins abondantes que dans la petite vérole; la langue est blanche, la soif est souvent ardente, les accidents sont généralement plus violents qu'avant les petites véroles bénignes.

Enfin, le quatrième ou le cinquième jour, quelquefois sur la fin du troisième, l'éruption se fait très-promptement & très-abondamment sur tout le visage, qui dans peu d'heures est couvert de taches, dont chacune ressemble à une morsure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont plusieurs se réunissant, forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui, enflammant la peau, produisent une enflure sensible au visage; quelquefois même les yeux sont fermés. Chaque petite tache est un peu élevée, sur-tout au visage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt; dans le reste du corps cette élévation n'est presque sensible que par la rudesse qu'elle donne à la peau.

Après avoir commencé par le visage, l'é-

ruption se continue sur la poitrine, le dos, les bras, les cuisses, les jambes. Elle est ordinairement très-abondante sur la poitrine & sur le dos, il arrive même quelquefois qu'on trouve des plaques rouges sur la poitrine, avant qu'il se soit fait aucune éruption sur le visage.

Le malade a souvent, comme dans les petites véroles, des saignements de nez abondants, qui emportent le mal de tête, des yeux & de gorge.

Quand la maladie est fort douce, presque tous les accidents diminuent après l'éruption comme dans la petite vérole; mais ordinairement le changement en bien n'est pas aussi sensible que dans cette première maladie. Les vomissements cessent, il est vrai, presque entièrement, mais la fièvre, la toux, le mal de tête continuent, & j'ai vu quelquefois qu'un vomissement de matières bilieuses, un ou deux jours après l'éruption, soulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troisième, ou le quatrième jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons se dessèchent & tombent en petites écailles, la peau même intermédiaire tombe de la même manière, & se trouve remplacée par une nouvelle qui s'est formée dessous. Le neuvième jour, quand la maladie est allée vite, le onzième quand elle a été fort lente, il ne reste aucun vestige des rougeurs, & la peau est d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'est pas guéri,

à moins que pendant le temps de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelque évacuation considérable, comme les vomissements dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée bilieuse, ou des urines, ou des sueurs abondantes; car quand il survient quelqu'une de ces évacuations, la fièvre disparaît, le malade reprend des forces & se guérit entièrement. Quelquefois aussi, sans aucune de ces évacuations, la transpiration insensible dissipe les restes du venin, & le malade se porte très-bien. Mais d'autres fois ce venin, s'il ne s'évacue pas entièrement, se jette sur le poumon, & y produit une légère inflammation; l'oppression, la toux, l'angoisse, la fièvre reviennent, & le malade est dans un grand danger. Souvent l'orage est moins violent, mais il est long, & il reste des toux très-opiniâtres, qui ont plusieurs caractères de coqueluches. En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuse; presque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, prirent cette toux qui étoit très-forte & très-rebelle.

§. 224. Quoique ce soit là la marche de la maladie abandonnée à elle-même, ou mal soignée, sur-tout traitée par un régime chaud; quand on a soin de modérer la fièvre dans les commencements, de délayer & d'entretenir les évacuations, ces mauvaises suites sont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie est la même que pour la petite vérole.

1°. Si la fièvre est forte, le pouls dur, l'oppression violente, tous les symptômes graves, on fait une, deux ou plusieurs saignées.

2°. L'on donne des lavements & des bains de jambes; la violence du mal en regle la quantité.

3°. L'on ordonne les tisanes N°. 2, ou 4, ou un thé de sureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquième partie de lait.

4°. On emploie les parfums d'eau chaude, qui sont très-utiles pour soulager le mal de gorge, la toux & l'oppression.

5°. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N°. 23.

6°. On tient le malade au régime encore une couple de jours après cette purgation, & ensuite on le met à celui des convalescents.

7°. S'il survient, dans le temps que l'éruption doit se faire, des accidents semblables à ceux qui surviennent dans la petite vérole, on y remédie de la même manière.

§. 226. Quand on n'a pas suivi cette méthode, & que les accidents décrits §. 223 surviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent, l'on peut se passer de la saignée. S'il y a long-temps qu'il dure dans les enfants gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes secours, sans saignées, la potion N°. 8, & les vésicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive souvent que l'éloigne-

ment des secours fait qu'on néglige trop les restes de la maladie, sur-tout la toux, & alors il se forme une véritable suppuration dans le poumon, avec une fièvre lente. J'ai vu plusieurs enfants, dans des villages, périr de cette façon, cet état est de la même nature que celui décrit §. 68 & 82, & finit de même, souvent par une diarrhée très-peu douloureuse, & quelquefois puante, qui emmène le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les secours prescrits §. 74, art. 3, 4, 5, la poudre N^o. 14, le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfants, qu'il faut quelquefois se borner au lait, & j'ai vu souvent que, dans ce cas, il opéroit seul des guérisons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi efficacement que quand on le prend seul sans aucun autre aliment, & qu'il est très-important de ne lui en associer aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même temps, avec succès, pour leur boisson, les eaux de Pfeffer, de Seltzer, de Petersthal, de Bristol, ou quelques autres très-légères, & qui n'ont que très-peu de minéral; on les emploie également avec succès dans tous ces cas, dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort sèche avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue & la peau extrêmement sèches. J'ai guéri cet état en faisant respirer la va-

peur d'eau chaude, en faisant prendre des bains tièdes, & en ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait. Mais si, malgré ces secours, la toux continue, il faut, sans hésiter, faire une saignée au bras; c'est même souvent par-là qu'il faut commencer, l'omission, ou l'emploi trop tardif de ce remède, rendent souvent incurables des cas qui auroient cédé, avec la plus grande facilité, si on l'eût employé dès les commencements.

Je réitere encore, avant que de quitter cette matière, que le venin de la rougeole est extrêmement âcre; il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuse qui produit des éréfipelles, & par-là même cette maladie demande des soins, sans quoi il est à craindre qu'elle n'ait des suites fâcheuses. J'ai vu depuis peu une jeune fille qui avoit languï depuis une rougeole effuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au col, que le lait coupé avec la falsepareille a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle est très-mauvaise, sur-tout en Écosse, & cette méthode auroit aussi de grands avantages dans celui-ci, quoiqu'elle n'y soit pas aussi nécessaire; mais il en est comme de l'inoculation de la petite vérole, elle ne peut être utile au peuple qu'au moyen d'un hôpital.

 CHAPITRE XV.

De la Fievre ardente ou chaude.

§. 230. **P**RESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement, sans qu'il y ait aucune partie plus particulièrement attaquée, il produit cette fievre, qu'on appelle fievre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoître, sont la dureté du pouls & sa plénitude, plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande soif, une sécheresse extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le temps du redoublement qui est considérable tous les soirs; la respiration un peu gênée, surtout dans le temps du redoublement, avec une toux de temps en temps, sans douleur dans la poitrine & sans crachats; le ventre resserré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques sursauts, surtout quand le malade s'endort; peu ou point de bon sommeil, mais presque toujours une espece d'assoupissement, qui rend les malades

assez peu sensibles à ce qui se passe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de sueur; à l'ordinaire, la peau très-seche, de la foiblesse, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie est produite, comme toutes les maladies inflammatoires, par les causes qui épaississent le sang, & en augmentent le mouvement; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin ou des liqueurs, un air trop long-temps sec, des excès en tout genre, des aliments échauffants.

§. 233. 1°. L'on doit mettre d'abord le malade au régime, ne donner des aliments que de huit en huit heures, quelquefois seulement deux fois par jour; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en passer tout-à-fait.

2°. L'on réitere les saignées jusqu'à ce que le pouls s'amollisse. La premiere doit être considérable, & l'on en fait une seconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on peut suspendre, & n'y revenir que quand il reprendroit assez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger; mais s'il continue à être fort & dur, on fait dans le même jour la troisieme saignée, qui souvent est la dernière; mais dans quelques cas il en faut un plus grand nombre.

3°. On donne deux & même trois lavements par jour, N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes & les mains dans l'eau tiède; on met

des linges, ou des flanelles, trempés aussi dans l'eau tiède sur la poitrine & sur le ventre, & l'on fait boire très-régulièrement le lait d'amandes N^o. 4. & la tisane N^o. 7. Les pauvres peuvent se tenir à cette dernière, mais il faut en boire une grande quantité. Après les saignées, l'air frais & la quantité de boisson sont le salut du malade.

5^o. Si après les saignées la fièvre continue à être très-forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N^o. 10 jusqu'à ce qu'elle ait diminué, & ensuite de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'elle soit très-moderée.

§. 234. Il survient souvent, dans cette maladie, des saignements de nez qui sont très-salutaires.

Les premiers signes d'amandement sont l'amollissement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait sa dureté, que quand la maladie est entièrement terminée, la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité sur la langue. Tous ces signes favorables vont en augmentant, & entre le neuvième & le quatorzième, il survient ordinairement, souvent après quelques heures d'orage, des selles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépose un sédiment d'un blanc roux, au-dessus duquel l'urine reste très-claire & d'une couleur naturelle, & des sueurs plus ou moins abondantes. En même temps les narines & la bouche s'humectent;

cette croûte sèche & brune, qui couvroit la langue, & que rien ne pouvoit enlever, se dissipe d'elle-même; le goût revient, la soif diminue, la clarté des idées renaît, l'assoupissement se dissipe, le sommeil se rétablit, & les forces se relevent. Après cette époque, il faut donner la potion laxative N^o. 23, & mettre le malade au régime des convalescens. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion, & si elle ne purge que très-peu le malade, on peut la rendre un peu plus active par l'addition d'un quart d'once de sené. Chez quelques malades les urines ne déposent jamais, mais ils guérissent très-bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire si le pouls reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le nez, les levres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptomes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarément des yeux, le mal est presque désespéré; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.

CHAPITRE XVI.

Des Fievres putrides.

§. 236. **A**PRÈS avoir parlé des maladies fiévreuses qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompues, qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les visceres du bas ventre, ou qui ont déjà passé dans le sang. On les appelle fievres putrides, ou quelquefois fievres bilieuses, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie, ou que le foie paroît plus particulièrement affecté.

§. 237. Cette maladie s'annonce souvent plusieurs jours à l'avance par un grand abattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appétit, un sommeil inquiet, quelquefois un mal de tête excessif pendant plusieurs jours sans aucun autre symptome. Ensuite il survient un frisson, suivi d'une chaleur âcre & seche; le pouls, qui est petit & vite pendant le frisson, s'éleve pendant la chaleur, & est souvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fièvre putride ne soit compliquée avec une fièvre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce temps-là, le mal de

tête est ordinairement très-violent; le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissements, de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amère, il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls, tous jours fiévreux, l'est alors un peu moins, le malade souffre moins, mais il est très-abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la quantité & la consistance des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés, d'autres ont fréquemment de petites selles qui ne les soulagent point. La peau est quelquefois sèche, d'autres fois il y a de petites sueurs, mais qui ne font presque jamais aucun bien. La fièvre redouble tous les jours, & souvent à des heures irrégulières. Outre le grand redoublement qu'on observe chez tous les malades, il y en a souvent de petits chez quelques-uns; ils présagent ordinairement une maladie longue.

§. 238. Quand le mal est abandonné à lui-même, ou mal soigné, ou plus fort que les remèdes, ce qui n'est pas rare, la fièvre augmente, les redoublements deviennent plus longs, plus fréquents, irréguliers; il n'y a point de bons moments; le ventre se tend comme un ballon, ce qu'on appelle météorisme; les rêveries surviennent, le malade ne sent plus ses besoins, & se fait dans son lit; il refuse les secours, parle

continuellement, avec un pouls vite, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide sur la peau, sur-tout du col, du dos & de la poitrine. Toutes les matieres qui sortent du corps du malade ont une odeur très-puante; il survient des mouvements convulsifs, sur-tout au visage; il ne se couche que sur le dos, & tombe insensiblement vers les pieds du lit; *il chasse aux mouches*; le pouls devient si petit & si vite, qu'on ne peut qu'à peine le sentir & point le compter. L'angoisse paroît inexprimable, il coule une sueur de détresse, la poitrine s'emplit & l'on meurt misérablement.

§. 239. Quand la maladie est moins violente ou qu'elle est bien traitée, & que les remedes réussissent, le mal reste quelques jours dans l'état décrit (§. 237) sans empirer & sans diminuer; il ne survient aucun des symptomes (§. 238); mais au contraire tous les symptomes diminuent, les redoublements sont moins longs & moins violents, le mal de tête plus supportable, les selles sont moins fréquentes, plus abondantes, & soulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de sommeil & il est plus tranquille; la langue se nettoie & chaque jour la santé fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle est très-violente ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour; souvent
 l'on

l'on en meurt du dix-huitieme au vingtieme ; quelquefois seulement environ le quarantieme , après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle est légère , elle est quelquefois guérie au bout de peu de jours , après les premieres évacuations. Quand elle est grave , il y a des malades qui ne sont hors de danger qu'au bout de six semaines & même plus tard ; mais il est vrai que ces maladies si longues dépendent souvent , en grande partie , du traitement , & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette espece consiste dans les remedes suivans.

1^o. On met le malade au régime , & quoiqu'il ait le ventre libre , quelquefois même un peu de diarrhée , il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boisson ordinaire doit être de la limonnade , qu'on prépare avec le jus de citron , un peu de sucre , & de l'eau , ou la tisane N^o. 3. L'on peut , au-lieu de jus de citron , employer le vinaigre , qui fait , avec le sucre & l'eau , une boisson agréable & très-saine.

2^o. S'il y a inflammation , ce qu'on connoît par la force & la dureté du pouls & par le tempérament du malade , s'il est fort & robuste , ou s'il est échauffé par quelque une des causes marquées (§. 232) , il faut faire une saignée , & même , s'il est nécessaire , une seconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-souvent il n'y a point

d'inflammation, & qu'alors la saignée seroit nuisible.

3°. Quand le malade a fait pendant deux jours un usage abondant de ces boissons, s'il a encore la bouche très-mauvaise & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, délayée dans un demi pot d'eau tiède, dont il boit un verre tous les demi-quarts d'heures. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on est sûr qu'il n'y a aucune circonstance qui doive en empêcher l'usage; ces circonstances seront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faisoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus, & l'on se contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiède; s'ils ne produisent pas cet effet, on continue jusqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui est ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui N°. 35, en buvant aussi beaucoup d'eau tiède, quand il opéreroit; mais le premier est à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reste jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation; ce seroit alors donner un vrai poison; & même, si la fièvre est très-forte, quoique sans inflammation, l'on ne doit pas s'en servir.

Le moment de les donner, c'est après le redoublement, quand la fièvre a beaucoup baissé. Ordinairement après avoir fait vomir, le remede N°. 34 purge; le N°. 35

opere plus rarement cet effet. Quelquefois les envies de vomir sont si marquées, la bouche si mauvaise, la langue si chargée, qu'on doit faire vomir d'abord pour prévenir les ravages que causeroient les matieres putrides dont l'estomac est rempli.

Dès que les vomissements ont fini, on recommence la tisane, & il faut bien se garder de donner du bouillon à la viande au malade sous prétexte qu'il est purgé. Les jours suivans on continue comme les premiers; mais comme il est important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours dans la matinée la tisane N^o. 32. Ceux pour qui elle seroit trop dispendieuse, y suppléeront en mettant tous les jours le quart de la poudre N^o. 34 dans cinq ou six tasses d'eau, dont ils prendront une tasse toutes les deux heures, en commençant de grand matin. Mais si la fièvre étoit très-forte, le N^o. 32 doit être préféré.

4^o. Après l'effet de l'émétique, si la fièvre continue, si les selles restent puantes, si le ventre est un peu tendu, si les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée de la potion N^o. 10, qui arrête la putridité & abat la fièvre. Quand le mal est très-pressant, on peut en donner toutes les heures.

5^o. Quand, malgré ces secours, la fièvre continue, & que le cerveau n'est pas net, que le malade a de violents maux de tête, ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres vésicatoires

N^o. 36, & les laisser suppurer le plus long-temps qu'il sera possible.

6^o. Quand la fièvre est très-forte, il faut absolument retrancher toute nourriture.

7^o. Quand on ne peut pas donner l'é-métique, l'on doit donner le matin, deux jours de suite, trois prises de la poudre N^o. 24 à une heure de distance l'une de l'autre; ce remède procure quelques selles bilieuses, qui abattent beaucoup la fièvre & diminuent considérablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'emploie avec succès dans les cas où la fièvre trop forte empêche l'é-métique, & l'on doit se borner à ce remède, toutes les fois qu'on est incertain si les circonstances du mal permettent le vomissement, dont on peut d'ailleurs se passer dans un très-grand nombre de cas.

8^o. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublements sont foibles & que le malade est quelques heures sans fièvre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives, mais l'on continue celui des tisanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner de deux en deux jours, deux prises de la poudre N^o. 24, qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9^o. Si la fièvre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fièvre tous les jours, il faut donner la poudre N^o. 14 quatre pri-

ses entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remède, pourroient y suppléer par la boisson amere N^o. 37, dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10^o. Comme les organes qui servent à la digestion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

C H A P I T R E X V I I .

Des Fievres malignes.

§. 242. **L'**ON appelle fievres malignes celles dans lesquelles le danger est plus grand que les symptomes ne sont effrayants. Elles font du mal sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractère distinctif des fievres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence

des accidens , parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une résistance vigoureuse contre la cause de la maladie , & que c'est de cette résistance que dépend la violence des symptomes.

Si au moment où deux armées vont se battre , on enleve à l'une presque toutes les armes , le combat sera peu violent , peu bruyant , horriblement meurtrier. Le spectateur , qui , sans s'appercevoir de ce défarment , ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit , seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux , il l'eût été beaucoup moins & le bruit plus grand , si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont un long usage de viande , sans légumes , sans fruits , sans acides , des aliments mal conditionnés , comme le pain fait avec de mauvaises graines , des viandes corrompues. Huit personnes mangerent du poisson gâté ; elles furent toutes attaquées d'une fièvre maligne , & il en périt cinq , malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fièvres sont aussi très-souvent l'effet de la disette , d'un air trop chaud & trop humide , d'un air sur-tout qui réunit ces deux qualités ; aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes , au bord des étangs & des marais ; d'un air enfermé , sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes , d'un principe singulier de corruption dans l'air ; des chagrins.

§. 245. Les symptomes des fièvres ma-

lignes font, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précédente sensible qui ait pu les détruire; en même temps un abattement de l'ame qui devient presque insensible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le visage & sur-tout dans les yeux; de petits frissons qui alternent pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins; d'autres fois il n'y a point de douleur; des especes de défaillance dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux; point de bon sommeil; souvent un demi assoupissement, une rêverie légère & sourde, qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien; quelques malades ont cependant des rêveries violentes; presque tous un sentiment de pesanteur; d'autres fois de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvements convulsifs dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; ses sens paroissent s'engourdir; j'ai vu plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns se guérir. Il n'est point rare de voir des malades, qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altère, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entièrement. Quelques-uns ont une douleur fixe

dans quelque partie du bas ventre; elle dépend d'un engorgement & finit souvent par la gangrene; aussi ce symptome est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun, plus rarement sèche que dans les autres especes de fièvre; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue long-temps fumée.

Le ventre reste quelquefois très-mol, d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vite que dans l'état naturel, quelquefois même très-vite, & je l'ai toujours trouvé tel quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude, ni sèche, ni humide; elle se couvre souvent de taches pétéchiâles, (ce sont de petites taches d'un rouge livide) sur-tout au col, autour des épaules, au dos; d'autres fois ce sont de plus grandes taches brunes comme après des coups de bâton.

Les urines sont presque toujours crues, c'est-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades des ulcères livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la mâ-

choire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entièrement, le cerveau s'embarasse tout-à-fait, le malade étendu sur son dos meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorrhagies qui tuent; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fièvre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fièvres putrides, très-ir-régulier. L'on meurt quelquefois le septième ou le huitième jour, plus ordinairement entre le douzième & le quinzième; souvent au bout de cinq ou six semaines; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements sont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours le malade, avec beaucoup de foiblesse & un air très-changé, se croit à peine malade.

Il en est du terme de la guérison comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours & même plutôt, d'autres seulement au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guérison sont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une sueur chaude, médiocrement abondante, sans angoisse, le retour des sens perdus pendant la maladie,

quoique ce ne soit point un mal, quand le malade devient sourd, si en même temps les autres symptomes s'amendent.

Quand le ventre se détend, c'est une très-bonne marque si le pouls se ralentit en même temps.

Cette espèce de fièvre laisse ordinairement beaucoup de foiblesse, & il faut un long temps avant que les malades aient repris entièrement leurs forces.

§. 247. 1°. Il est plus important, dans cette maladie, soit pour le malade, soit pour les assistants, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air; il faut souvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir presque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diète doit être légère & aigre, on peut donner du jus d'oseille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groseilles, merises, & pour ceux qui sont en état, citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements sont souvent très-peu nécessaires; quelquefois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10, dont on met un quart d'once sur un pot de tisane; ou la limonade.

7°. Il est important d'évacuer les pre-

mieres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N^o. 35, & ordinairement après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remede dans les commencemens, mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour. Il est souvent nécessaire de le réitérer plusieurs fois.

8^o. Après avoir enlevé par ce remede une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fièvre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crème de tartre & de rhubarbe N^o. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers, qui sont très-fréquents dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par-dessus & par-dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidens bizarres qu'on observe, enfin il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9^o. Si avec la diarrhée la peau est sèche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au-lieu de rhubarbe, mêler à la crème de tartre de l'y-

pécacuanha N^o. 39, qui, donné à de petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remède & le précédent se prennent le matin; deux heures après il faut commencer la potion N^o. 40, & la continuer régulièrement de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'on interrompe pour redonner l'un des remèdes N^o. 38 ou 39, & on la recommence ensuite jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10^o. Si les forces étoient extrêmement abattues & le malade fort angoissé, il faudroit donner, avec chaque prise de potion, un bol N^o. 41, & il y a même des cas dans lesquels on donne de petites doses de vin blanc avec un succès marqué; il agit comme cordial & antiputride.

Si la diarrhée étoit très-forte, on jointroit une ou deux fois par jour à ce bol vingt grains, c'est-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la grosseur d'une très-petite feve de *diascordium*, ou si l'on n'en avoit point, de *thériaque*.

11^o. Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands véficatoires au gras des jambes, ou à la nuque, quelquefois même, quand il y a beaucoup d'affoupissement ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment, & s'ils se sechent au bout de quelques jours, on en remet d'autres, il faut entretenir longtemps l'écoulement.

12°. Dès que le mal est assez amendé pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fièvre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six, ou au moins cinq prises du remede N°. 14, & réitérer la même dose le lendemain; ce qui arrête les accès; on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fièvre, on met le patient au régime des convalescents; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès, pour les rétablir plus vite, deux prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries comme un excellent stomachique, fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir; mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au-lieu du remede N°. 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du remede N°. 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes, sur le traitement de ces fièvres, un préjugé qu'il faut détruire, non-seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est nuisible. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met

ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait, aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après corrompus & répandant une odeur horrible; & l'on se persuade que c'est le venin dont ils se sont chargés, qui est la cause de cette infection; mais c'est une erreur, ils puent non point parce qu'ils ont attiré le venin, mais parce qu'ils se sont pourris par l'humidité & par la chaleur; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, si on les avoit mis dans tout autre endroit, que le corps d'un malade, également chaud & humide. Bien-loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain dans le lit, & le laisser longtemps dans cet air, pour lui donner une fièvre maligne.

Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures, ce qui n'est pas aussi dangereux, quoique ce soit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air est corrompu, mais ce qui est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux qui environnent le malade respirent le venin qui sort de son corps & peuvent en être incommodés, tout comme les personnes qui le soignent, mais ils n'en font pas sortir; au contraire, en contribuant aussi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fausse

conséquence; l'on dit que si le mouton meurt, le malade guérira; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fièvres malignes s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole, & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractérisent la malignité avec les symptômes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement qui dépend en général de la combinaison du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

C H A P I T R E X V I I I .

Des Fievers d'accès.

§. 250. **L**ES fièvres d'accès, que le peuple appelle fièvres tremblantes, « sont celles » qui, après un accès de quelques heures, » diminuent sensiblement, ainsi que tous » les symptômes, & cessent enfin absolument, de façon cependant que l'accès revienne ensuite. »

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire qu'elles y étoient épidémiques; elles sont beaucoup plus rares depuis l'an 1755 dans la généralité du pays; mais il y en a toujours un assez grand nombre dans tous les lieux où l'on respire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits situés dans un air à peu près semblable.

§. 251. Il y en a de plusieurs especes, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lesquelles accès se reproduisent.

S'ils reviennent tous les jours, c'est ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les distinguer l'une de l'autre en ce que dans la quotidienne les accès sont longs & se ressemblent tous; elle n'est pas fréquente. Dans la double tierce ils sont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger & un plus fort. Le troisieme ressemble au premier pour le moment de l'attaque, la violence, les symptomes, & la durée; le quatrieme ressemble au second, &c.

Dans la tierce les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent seulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres especes sont très-rares. J'ai vu une véritable quinte, & une véritable septimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fièvre inter-

mittente attaque souvent dans le temps qu'on se croit le mieux portant. D'autres fois il est précédé par un sentiment de froid & d'engourdissement, qui dure quelques jours avant que l'accès se déclare. Il commence par des bâillements, des lassitudes, une foiblesse, des froids, des frissons, des tremblements, par la pâleur des extrémités, par des nausées, & quelquefois par un vomissement. Le pouls est vite, foible, & petit, & la soif assez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il survient une chaleur qui augmente insensiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls est plus fort & plus grand, la soif est excessive; le malade se plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres, mais d'une douleur différente de celle qu'il souffroit pendant le froid; enfin après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq, six heures, il tombe dans une sueur générale de quelques heures. Tous les symptomes dont on vient de parler, diminuent, & souvent le sommeil survient.

Après ce sommeil le malade se réveille souvent sans fièvre; il ne lui reste alors qu'une lassitude & de la foiblesse. Quelquefois le pouls, entre les accès, est dans son état naturel; souvent il reste un peu plus vite qu'en santé, & ne reprend sa première lenteur que quelques jours après le dernier accès.

Un des symptomes qui caractérisent le plus particulièrement ces fievres, c'est la nature des urines que le malade rend sur la fin de l'accès. Elles sont rougeâtres, & elles déposent un sédiment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses, & il se forme au-dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espece de la fievre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois précisément à la même heure, d'autres fois ils avancent d'une, deux, trois heures; quelquefois ils retardent d'autant; l'on a cru remarquer que les fievres dont les accès anticipoient, se terminoient plutôt que les autres; mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. L'on distingue les fievres d'accès en fievres de printemps ou d'automne. L'on appelle fievres de printemps celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin; fievres d'automne celles qui regnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier. Leurs caracteres essentiels sont les mêmes; ce ne sont point proprement des maladies différentes, mais les circonstances variées qui les accompagnent, méritent quelque attention. Ces circonstances dépendent de la saison & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fievres de printemps sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire, parce que c'est la disposition des corps dans ce temps-

là ; & comme tous les jours la saison devient plus favorable , elles sont ordinairement assez courtes. Celles de l'automne sont souvent mêlées d'un principe de putridité ; & comme la saison devient fâcheuse , elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'automne commencent très-rarement en Juillet , beaucoup plus souvent en Août ; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août ; c'est une misérable erreur : il vaut mieux qu'elles commencent en Août que dans les mois suivants , parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres , qu'elles paroissent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides , & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se reglent en fievre d'accès ; mais heureusement il n'y a pas de danger à s'y tromper , & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sédiment, couleur de brique , & sur-tout la pellicule au-dessus des urines , sont ordinairement dans les fievres d'automne , & manquent souvent dans celles de printemps. « Dans celles-ci » les urines sont d'ordinaire moins rouges , » & tirent plutôt sur le jaune ; il se forme » dans le milieu une espece de nuage. Elles » déposent un sédiment blanc , qui est d'un » bon augure. »

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne sont pas mortelles ; celles de printemps

se dissipent même souvent sans aucun remède après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'automne, qui durent très-long-temps, & même quelquefois jusqu'au printemps, si on les laisse sans remède, ou si on ne les traite pas bien.

Les fievres quartes sont toujours plus belles que les tierces; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fièvre, non-seulement elle est très-longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fièvre ne sont pas extrêmement nuisibles; il arrive même quelquefois qu'ils produisent quelque changement favorable dans la santé, & détruisent les germes de quelques maladies de langueur; mais on se trompe en les regardant généralement comme salutaires. S'ils durent long-temps, s'ils sont longs & violents, ils affoiblissent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & sur-tout les digestions, ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans plusieurs maladies chroniques, entr'autres la jaunisse, l'hydropisie, l'asthme, & les fievres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès; & c'est toujours dans le temps du froid.

§. 258. L'on a un remède immanquable pour la guérison de ces fievres; c'est le *Kina* ou *Kinkina*: ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y a de difficulté que celle de savoir s'il n'y a point d'autre cause de

maladie compliquée avec la fièvre à laquelle le *Kina* pût nuire : s'il y en a, il faut les détruire par leurs remèdes particuliers (a).

(a) Cet admirable remède n'est connu en Europe que depuis le milieu du 17^{me}. siècle, nous en avons l'obligation aux Espagnols, qui le trouverent au Pérou dans la province de *Quito*. La Comtesse de Chinchon fut la première Européenne qui en fit usage en Amérique, & il arriva d'abord en Espagne en 1643 sous le nom de poudre de la *Comtesse*. Les maisons des *Jésuites* en ayant fait distribuer beaucoup, il se vendoit sous le nom de poudre des *Jésuites*; il a été connu encore sous d'autres noms; on ne l'appelle aujourd'hui que *Kina*, *Kinkina*, ou *écorce du Pérou*. Il essuya d'abord de très-grandes oppositions; les uns le regardoient comme un remède divin, les autres comme un poison; & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siècle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin il paroît que depuis près de vingt ans, l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remède. L'insuffisance des autres dans plusieurs cas, son efficace, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées & qu'il opère tous les jours, le nombre des maladies très-différentes des fièvres, dans lesquelles il est le souverain remède, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien-être, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin dessillé tous les yeux, & on lui donne presqu'unanimement le premier rang parmi les remèdes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il gâte l'estomac, qu'il fixe la fièvre sans la guérir, qu'il enferme le loup dans la bergerie, qu'il jette dans le scorbut, l'asthme, l'hydropisie, la jaunisse; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les bons remèdes, que quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve

§. 259. Dans les fievres de printemps, si les accès ne sont pas violents, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout que mettre le malade *au régime des convalescents*. C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fievres, parce que si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoiblirait inutilement, & si l'on ne retranchoit rien de leurs aliments, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le temps de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fièvre. L'on ne doit point prendre d'aliments solides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fièvre revient après le sixième ou le septième accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remèdes de précaution, & ce qui est rare, on lui donne le *kina*, qui est la poudre N°. 14. Quand le malade a besoin d'être évacué, l'ypécacuanha N°. 35 est souvent préférable aux purgatifs.

Si la fièvre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou six prises entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus dans le tempérament quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *idiosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.

quatorze ou quinze heures pour placer les remedes, il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons, dans tout ce temps-là, entre deux prises.

Quand la fièvre est tierce, il faut en donner une once, ou huit prises entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle est quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses; c'est en les donnant trop petites qu'on échoue si souvent: on crie contre le remede, on le croit inutile, mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la dernière prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doses de kina, l'accès manque; mais soit qu'il manque ou qu'il revienne, il faut, après que son temps est passé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite pendant six jours de donner la moitié de cette dose, entre le temps qu'auroient rempli les accès s'ils étoient venus; & pendant tout ce temps-là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très-forts, le mal de tête très-violent, le visage rouge, le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont arden-tes, la langue fort sèche, il faut saigner &

faire boire beaucoup de tisane d'orge N^o. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N^o. 24, & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genoux, des inquiétudes, des mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N^o. 21, ou la potion N^o. 23.

§. 262. Dans les fievres d'automne, si elles s'annoncent continues à peu près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tisane d'orge N^o. 3, & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embaras dans l'estomac continuent, on donne le remede N^o. 34, ou celui N^o. 35 (a). Si après ce remede les signes de putridité continuent encore, on purge avec plusieurs prises de la poudre N^o. 24, ou les gens robustes, avec celle N^o. 21; & quand la fièvre est tout-à-fait réglée, on donne le kina comme §. 260.

Mais comme les fievres d'automne sont plus opiniâtres, après l'avoir discontinué huit jours, quoiqu'il ne soit revenu aucun accès, il faut en redonner encore pendant huit

(a) Voyez §. 241 les cas dans lesquels on doit employer ce second remede préféablement au premier.

huit autres jours, trois prises par jour, surtout si la fièvre étoit quarte; & même, dans cette espece, je l'ai souvent fait prendre six fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure, qui est coûteuse par le prix du *kina*, mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la seule qui soit certaine; car rien ne peut remplacer ce remède, c'est le seul sûr, & le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires; l'on croyoit qu'il gâtoit l'estomac, & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien-loin de gâter l'estomac, c'est le remède du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux, quand ces maux ne viennent que de foiblesse, car souvent ils ont d'autres causes; & c'est une coutume nuisible, quand on est obligé de le donner souvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstructions, & qu'il conduisoit à l'hydropisie; l'on fait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fièvre. Non-seulement le *kina* empêche ce malheur, mais lorsqu'il est arrivé, parce qu'on ne s'en est pas servi, son usage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fièvre, quelquefois cela empêche l'effet du *kina*; mais quand la fièvre est seule, il a toujours fait & fera toujours tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *kina*, il faut bien se garder de se purger; la purgation redonneroit la fièvre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais nécessaire dans la fièvre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printemps, & avec des symptomes de putridité plutôt que d'inflammation.

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire, tous les quarts d'heures, un petit verre tiède de thé de sureau adouci avec du miel, & se promener doucement; cela lui procure une légère sueur, qui rend le froid, & par-là même tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le temps du froid; & quand la chaleur est venue, il peut ou la continuer, ou lui substituer celle N^o. 2, qui est plus rafraîchissante; mais il n'est plus nécessaire de boire tiède, il suffit de ne pas boire trop froid. Quand la sueur est finie, on essuie bien le malade, & il peut se lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la sueur, un peu de grus, ou quelque autre aliment semblable.

§. 265. Quelquefois la première dose, & même les premières doses de *kina* purgent. Ce n'est pas un mal; mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fièvre, ainsi il faut regarder ces doses comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui cessent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le suspendroit un jour, pour donner un demi

quart d'once de rhubarbe ; ensuite on le recommenceroit : & , si la diarrhée persiftoit , on mêleroit à chaque prise quinze grains de thériaque ; mais ce n'est que dans ce cas qu'on doit le mêler ; toutes les autres choses , auxquelles on l'associe , affoiblissent sa vertu fébrifuge.

§. 266. Avant que l'on connût l'usage du *kina* , l'on se servoit des autres amers , qui ont aussi beaucoup de qualités , mais qui lui sont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N^o. 43 , trois remèdes de cette espèce , qui sont très-bons , & dont j'ai souvent éprouvé l'efficace ; mais d'autres fois j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *kina*. La limaille de fer , qui entre dans la composition du troisieme , est très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remède , au milieu de l'hiver 1753 , d'une fièvre quarte , un malade que je n'avois pas pu déterminer à prendre du *kina*. Il est vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime , & qu'au plus fort de l'hiver il montoit tous les jours à cheval , & prenoit d'autres exercices en plein air , jusqu'à ce qu'il commencât à transpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent , avec un entier succès contre les fièvres tierces , mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes , c'est de faire suer abondamment le malade dans le temps que l'accès doit venir. Pour cela il boit , trois ou quatre heures à l'avance , l'infusion de sureau miellée , comme je l'ai déjà

dit §. 264, & une heure avant le moment du frisson il se met au lit, & on lui donne, aussi chaud qu'il peut le boire, le remede N^o. 44.

J'en ai aussi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N^o. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs fois, & qu'elle ne guériffoit point aussi promptement, elle affoiblissoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'estomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fièvre, je fus obligé de recourir au *kina* pour rétablir entièrement la santé. Mais comme ces moyens sont peu coûteux, & réussissent souvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fièvres; aucun n'est aussi efficace que ceux que je viens d'indiquer; plusieurs sont dangereux: ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. L'on débite, depuis quelques années, des poudres sous le nom de poudres de Berlin, ou de poudres de *Duclos*, qui ne sont qu'un *kina* masqué, quelquefois entièrement éventé, & toujours vendu très-chèrement. Un *kina* choisi, & fraîchement préparé, est fort à préférer.

§. 269. J'ai vu souvent des paysans qui avoient une fièvre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très-bien trouvé de leur donner les remedes N^o. 34 ou 35; & en-

suite, pendant quelques jours, celui N^o. 38; après cela on leur donne le kina, à chaque prise duquel on allie avec succès, dans ce cas, sept ou huit grains de limaille de fer (voyez §. 260), ou les autres fébrifuges, (voyez §. 266, 267); après quoi on les met, pendant quelque temps à l'usage de la thériaque des pauvres, (voyez §. 247, art. 13,) afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violents symptômes; le pouls est petit & irrégulier, le malade excessivement abattu, évanouissant fréquemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la selle ou d'uriner, continues & inutiles. Le mal est très-pressant, le malade peut mourir dès le troisieme accès, & passe rarement le fixieme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le kina, comme §. 260, afin de supprimer les accès suivans. Souvent ces fievres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies; quand cette complication est bien démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une prise d'ypéacuanha N^o. 35, & dès que son effet est fini, on ordonne le kina. Mais je m'étends peu sur ces fievres, parce qu'elles ne sont pas fré-

quentes, & que le traitement en est trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans Médecin. J'ai seulement voulu les faire connoître, afin que, quand elles se présenteroient, on fût instruit du danger.

§. 271. La même cause, qui produit ces fievres d'accès, occasionne souvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vitesse dans le pouls; ces maux suivent presque toujours l'ordre des fievres quotidiennes ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomissemens & des envies de vomir très-violentes avec une angoisse inexprimable, des oppressions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très-fréquemment des douleurs inouïes sur un œil, la paupière, le sourcil, & la tempe du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoïement continuel. J'ai même vu, deux fois, un gonflement si prodigieux, que l'œil sortoit de plus d'un pouce de la tête, couvert par la paupière, qui elle-même étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très-régulièrement à une certaine heure, durent à peu près le temps d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisément à pareille heure le lendemain ou le sur-lendemain.

Il n'y a qu'un remède qui puisse arrêter ces accès, c'est le kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les

autres remèdes ne suspendent pas même le mal : mais j'ai guéri, avec le kina, de ces maux, & sur-tout de ceux d'yeux qui sont très-fréquents, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement, saignées, purgatifs, bains, eaux, vésicatoires, une foule de remèdes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très-léger; le second manque; & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fièvre.

J'ai éprouvé moi-même au mois de Novembre 1773 une fièvre de cette espèce, bien cruelle; le mal commença par un frisson très-fort accompagné d'une douleur excessive sur la paupière, le sourcil, le front & la tempe du côté droit, la douleur alla en augmentant pendant tout le temps du froid & celui de la chaleur, ce qui dura cinq heures; elle commença à diminuer quand la sueur commença, & finit avec elle; le mal recommença le lendemain à la même heure, de la même façon, à cette différence près, qu'après l'accès il resta un sentiment douloureux sur les parties malades, qui ne cessa qu'après le dernier accès.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fièvres fréquentes, l'on doit brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer pour boisson une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux re-

medes sont d'une très-grande efficace pour raccommoder les estomacs les plus foibles, pour prévenir les obstructions, & pour faciliter la transpiration; & comme ce sont là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrément ces fievres, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles. Le vin du N^o. 43, ou un vin de kina préparé, en faisant infuser une once de cette écorce grossièrement pilée dans vingt onces de vin vieux blanc, pendant vingt-quatre heures, sont aussi très convenables.

CHAPITRE XIX.

Des Érépelles & des piquures d'animaux.

§. 273. **L'**ÉRÉSIPELLE, que le peuple appelle *le violet* ou *la rose*, est quelquefois une maladie très-légère qui paroît sur la peau, sans que le malade ait eu aucune indisposition; elle attaque ordinairement le visage ou les jambes. La peau se tend, devient rude & rouge; mais la rougeur disparoît, si l'on presse avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade sent, dans la partie, une chaleur brûlante qui l'inquiete, & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reste dans son plus haut période un jour ou deux, & diminue: alors la peau

malade tombe en grosses écailles, & tout est fini.

§. 274. D'autres fois c'est une maladie plus grave, qui commence par un frisson très-fort, suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de dormir, qui ne cessent que quand l'érysipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second ou même le troisieme jour. Alors la fièvre diminue, & les maux de cœur finissent; mais souvent il reste un peu de fièvre & du dégoût pendant tout le temps que l'érysipelle augmente. Quand il attaque le visage, le mal de tête continue jusqu'à ce que l'éruption soit sur son déclin; la paupiere se gonfle, l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus long-temps qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fièvre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très-dangereux, & quelquefois, s'il n'est pas très-bien secouru, il succombe sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Un érysipelle très-fort sur le col occasionne une esquinancie qui peut être fâcheuse.

Quand l'éruption attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'érysipelle est un peu fort, il est couvert de petites pustules pleines d'une eau claire comme celles qui surviennent à

une brûlure, qui ensuite se sechent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, sur-tout quand l'érysipelle attaquoit le visage, que l'humeur qui sortoit de ces pustules étoit extrêmement visqueuse, & formoit des croûtes épaisses, qui ressembloient presque aux croûtes de lait des petits enfants, & restoient plusieurs jours avant que de tomber. Quand l'érysipelle est violent, il dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état; & enfin il se dissipe par une sueur abondante, qui est quelquefois annoncée par un mal-aise, accompagné de frisson, & d'un peu d'angoisse qui durent quelques heures. Pendant tout le temps de la maladie, toute la peau est très-seche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il est rare que l'érysipelle suppure, & quand cela arrive, c'est toujours une mauvaise suppuration qui dégénère aisément en ulcere. Il y a quelquefois des épidémies d'érysipelles accompagnés de malignités qui se gangrenent aisément.

§. 276. L'érysipelle change souvent de place, il se retire tout-à-coup; le malade est mal à son aise, il a des envies de vomir, de l'angoisse, de la chaleur, le mal reparoit ailleurs, & le malade est guéri. Mais si, au-lieu de reparoitre sur une autre partie de la peau, l'humeur se jette sur le cerveau, ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures; & ces changemens funestes arrivent quelquefois sans qu'il soit possible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin.

Quand le transport se fait sur le cerveau, le malade tombe d'abord dans des rêveries, avec un visage allumé, & des yeux très-vifs; il devient bientôt phrénétique, & meurt léthargique.

Si le poumon est attaqué, l'oppression, l'angoisse, la chaleur sont inexprimables.

L'humeur se jette aussi sur la gorge, & produit une esquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des personnes pour qui l'érysipelle est une maladie habituelle. S'il attaque souvent le visage, c'est ordinairement le même côté, & l'œil en est à la fin considérablement affoibli.

§. 278. L'érysipelle dépend de deux causes: d'une humeur âcre & ordinairement bilieuse, répandue dans le sang; & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la transpiration.

§. 279. Quand le mal est léger, tel qu'il est décrit §. 273, il suffit d'entretenir une transpiration abondante, sans échauffer, & il n'y a rien de tel, dans ces cas-là, que le régime, & un usage abondant de nitre & de thé de sureau. Ainsi l'on se prive de viande, d'œufs, & de vin; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits; l'on boit abondamment d'infusion de sureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi-dracme de nitre; ce qui fait demi-once dans vingt-quatre heures; mais il est plus efficace quand on ne le dissout dans l'eau qu'au moment où l'on va le prendre, que quand on le

fait fondre pour tout le jour dans une grande quantité de boisson. L'on peut aussi mettre le nitre en bol, avec de la conferve de sureau. Ces remèdes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la transpiration.

§. 280. Quand le mal est plus grave, si la fièvre est très-forte, & le pouls en même temps fort, ou dur, il faut faire une saignée, mais dans cette maladie, il ne faut jamais la faire aussi abondante que dans les maladies véritablement inflammatoires; il vaut mieux, supposé qu'on n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde, & même une troisième, si la fièvre est forte, comme cela arrive très-souvent; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse, & dans des cas de cette espèce, la nature a quelquefois sauvé les malades en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres: & un Médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter, mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des Médecins pour laquelle j'écris; & il est plus sûr pour eux de multiplier les saignées dans ce cas que d'en faire une trop forte. Ces fièvres érépéllateuses font souvent l'effet d'un long échauffement.

Après la saignée, on met au régime; on donne des lavemens jusqu'à ce que la fièvre ait diminué sensiblement, & l'on fait boire abondamment de la tisane d'orge, N^o. 3.

Quand la fièvre a un peu diminué, on purge avec le remède N^o. 23, ou en donnant tous les matins quelques prises de crème de tartre N^o. 24. La purgation est absolument nécessaire pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause première de ces érépelles violents. L'on est même quelquefois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale, s'il n'y a que peu de fièvre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remèdes émétiques N^o. 34 ou 35, qui, par les secousses qu'ils occasionnent, dissipent ces embarras mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amende, mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le surlendemain, sur-tout si le mal est à la tête. Les purgatifs sont le vrai remède de cette maladie quand elle occupe cette partie; en emportant la cause du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les suites fâcheuses.

Quand, après les évacuations, la fièvre continue à être très-forte, il faut donner, toutes les deux heures, & même plus souvent, une cuillerée du remède N^o. 10.

Il est très-utile, quand le mal est à la tête, de baigner souvent les jambes dans l'eau tiède; l'on doit même, s'il est violent, appliquer des sinapismes à la plante des pieds. J'ai vu ce remède attirer sur les jambes, au bout de quatre heures, un érépelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal com-

mence à se dissiper par la sueur, il faut l'aider par le thé de sureau & le nitre. (Voyez §. 279.) Il est utile d'entretenir la transpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puisse employer sont 1°. l'herbe à Robert, (*geranium Robertianum*,) le cerfeuil, le persil, ou la fleur de sureau; souvent même si le mal est léger, il suffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques personnes pourraient de farine séchée.

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puisse avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de sureau, & appliquées tièdes, sont ce qui soulage le plus promptement. J'ai appaisé, par ce remède, les douleurs horribles du *feu saint Antoine*, ou *mal des Ardents*, qui est une espèce d'érysipelle, mais cruel, & qui a des caractères singuliers.

3°. L'on emploie aussi, avec grand succès, l'emplâtre d'émail N°. 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent surtout, quand il s'agit des petites vessies une eau, qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres, sans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie: inconvenient qu'on peut prévenir encore plus sûrement, en perçant ces petites vessies, dans leur partie la plus inférieure, avec une aiguille, & en les comprimant avec des lin-

ges propres, qui expriment & enlèvent en même temps cette sérosité âcre.

Toutes les autres emplâtres dans lesquelles il entre des graisses ou des résines, sont très-dangereuses; elles ont souvent produit la rentrée de l'érysipelle, son ulcération, la gangrene. Si les personnes sujettes à cette maladie appliquent quelque emplâtre de cette espèce sur la peau, lors même qu'elle est la plus saine, il survient d'abord un érysipelle.

§. 282. Quand l'humeur d'érysipelle rentre & se jette sur le cerveau, sur la gorge, sur le poulmon, ou sur quelqu'autre partie intérieure, il faut faire une saignée, appliquer des vésicatoires aux jambes, & faire prendre abondamment du thé de sureau avec du nitre.

§. 283. Les personnes sujettes aux érysipelles habituels qui reviennent souvent, doivent s'imposer la loi d'éviter le lait, la crème, tous les aliments gras & visqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie sédentaire, les passions vives, sur-tout la colere, & s'il est possible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau, & quelques vins blancs légers, & sur-tout faire usage souvent de la crème de tartre. Ces attentions sont importantes, parce que, outre le danger de ces fréquents érysipelles, ils dénotent un léger vice dans le foie & dans la

véficule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légèrement purgatives leur sont très-utiles, aussi-bien que les jus d'herbes chicoracées, & le petit-lait bien clair, dont ils feront très-bien de boire trois quartetes tous les matins, pendant six semaines ou deux mois de l'été. Il est encore plus efficace, s'ils prennent en même temps de la crème de tartre, & s'ils y mettent du miel.

Piquures d'animaux.

§. 284. Comme les piquures d'animaux produisent souvent une espèce d'érépipelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpent venimeux dans ce pays que les vipères, & l'on n'en trouve que dans un seul endroit, près de *Baume*, où il y a une vipériere. Nous n'avons point de scorpions, d'ailleurs ils ne sont pas venimeux non plus que les crapauds, ainsi les seules piquures auxquelles on soit exposé, sont celles d'abeilles, de guêpes, de frêlons, de cousins, de demoiselles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleurs, une enflure & une rougeur érépipellateuse très-considérable, qui, si elle est au visage, ferme quelquefois absolument les yeux; de la fièvre, des maux de tête, des insomnies, des maux de cœur; & si les douleurs sont violentes, des évanouissements & des convulsions, sans que jamais ces accidents aient de suites plus funestes. Ils passent naturel-

lement au bout de quelques jours, sans aucun secours ; mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abrèger, 1^o. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal s'il est resté.

2^o. En appliquant continuellement ou de l'eau simple qui affoiblit la force du venin, ou quelqu'une des applications indiquées §. 281, art. 1 & 2, sur-tout l'infusion de sureau dans laquelle on délaie un peu de thériaque ; ou en couvrant le mal d'un cataplasme de mie de pain, de lait, de miel & de thériaque.

3^o. En faisant prendre quelques bains de pied.

4^o. En diminuant un peu les aliments, sur-tout le soir, & en buvant de l'infusion de fleurs de sureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

CHAPITRE XX.

Des fausses Inflammations de Poitrine, & des Pleurésies fausses & bilieuses.

§. 285. **L'**INFLAMMATION de poitrine, & la pleurésie qu'on appelle bilieuse, sont la même maladie. C'est proprement une fièvre putride avec un engorgement du poumon, qui est ou sans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou

bilieuse, ou avec douleur de côté (*point*); on l'appelle pleurésie.

§. 286. Les signes qui distinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV & V, sont un pouls moins dur, moins fort, plus vite, sans qu'il y ait les symptômes qui le rendent tel, même dans les maladies inflammatoires. (Voyez §. 47 & 90.) La bouche est mauvaise & amère, la chaleur âcre & sèche; le malade a un sentiment de pesanteur & de mal-aise dans les environs de l'estomac, des nausées; il a le teint moins rouge que dans les péripneumonies & pleurésies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait, les urines ressemblent à celles des fièvres putrides, & non point à celles des fièvres inflammatoires; il y a très-souvent une petite diarrhée bilieuse & très-fétide. La peau est ordinairement très-sèche, les crachats sont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'espece inflammatoire.

§. 287. Le traitement est le même que celui des fièvres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une saignée. Ensuite on donne la tisane d'orge N^o. 3 & des lavements, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative N^o. 34. Mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute disposition inflammatoire est dissipée; l'employer plutôt, c'est certainement tuer le malade, & il est af-

freux de travailler par un vomitif un poumon enflammé & gorgé de sang, dont les vaisseaux crevent par le seul effet de l'expectoration. Je dois ajouter cependant que cette disposition inflammatoire est ordinairement de nature à céder aisément; une ou deux saignées fussent pour la dissiper, & pour permettre d'employer les remèdes que la maladie essentielle exige.

Ensuite on peut repurger au bout de quelques jours avec le remède N^o. 23. La poudre N^o. 25 réussit aussi très-bien comme vomitif.

Si la fièvre devient très-forte, il faut donner beaucoup de la potion N^o. 10.

Ces maladies sont souvent épidémiques comme les fièvres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de proposer me réussit très-bien.

Les vésicatoires aux jambes sont très-utiles quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales. Nous avons vu un retour de cette même épidémie au printemps de 1765, & un plus considérable au commencement de l'année 1766. J'ai donné ailleurs l'histoire de l'un & de l'autre (a); ainsi je ne m'y arrêterai point ici: je dirai seulement que dans l'une & l'autre, & sur-tout dans celle de cette dernière année, la complication d'inflammation a été

(a) Lettre à Mr. Zimmermann sur l'épidémie courante; *Lausanne*, 1765. Seconde Lettre à Mr. Zimmermann, sur l'épidémie de 1766, *Laus.* L'un & l'autre chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

très-rare, & la saignée très-peu indiquée: le point essentiel de la curation, c'étoit d'évacuer les premières voies par un vomitif, dès le commencement de la maladie; quand on l'a donné de bonne heure, il a souvent emporté le point & la fièvre; donné plus tard, son bon effet n'étoit ni aussi sûr, ni aussi marqué. Après le vomitif, qui surtout en 1766 a très-souvent été l'ypécacuanha, le remède le plus efficace, c'étoit les vésicatoires dont je ne puis assez louer le bon effet, principalement quand on les a appliqués de très-bonne heure d'abord après les premières évacuations; il falloit les mettre très-grands, on les a mis ordinairement aux jambes, mais leur efficace est encore plus marquée en les appliquant sur le point même; le reste du traitement a consisté à favoriser toutes les évacuations, sur-tout celles par les selles & par la transpiration; l'usage de la crème de tartre, varié suivant les circonstances, & sur-tout celui d'une boisson délayante, telle que la tisane de gramen ou chiendent, celle N^o. 2, celle N^o. 26, ou le petit-lait bien clair, ont très-bien rempli cette indication. Dans plusieurs cas un ou deux purgatifs, dès les commencements, emportoient la cause de la maladie. Il étoit très-dangereux d'arrêter imprudemment les sueurs; leur suppression occasionnoit presque sur le champ une inflammation du bas-ventre, qui étoit bientôt mortelle: sur la fin de la maladie, quand elle a été grave, il a fallu purger quelquefois.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poumon, avec fièvre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre saison. Les vieillards, les enfants foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hommes foibles & particulièrement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attaquées, sur-tout si elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, si elles ont vécu d'aliments visqueux, farineux, gras, comme lard, pâtes, châtagnes, bouillies, fromage. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractère d'épaississement visqueux; elles circulent avec peine; & quand au printemps la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poumon l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1^o. parce que les circonstances dont j'ai parlé ont précédé.

2^o. Par les symptomes qui la précédent. Le malade plusieurs jours à l'avance a un peu de toux, une légère oppression quand il se donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaise humeur; le visage est plus rouge qu'il ne devrait être, il a du penchant au sommeil,

& dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3^o. Quand cet état a duré quelques jours, il survient, un frisson plus long que violent, ensuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quelque très-abattu; le pouls est foible & assez vite, les urines ne sont quelquefois que peu changées, d'autres fois en petite quantité & assez rouges; il ne touffe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir, il a des moments de rêveries, dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois, sur-tout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouissement mortel. D'autres fois l'oppression & l'angoisse augmentent, le malade ne peut respirer qu'assis & avec un travail cruel; le cerveau s'embarrasse tout-à-fait, le pouls est très-vite & très-petit; cet état dure quelques heures & finit aussi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie est très-dangereuse; premièrement, parce qu'elle attaque des sujets dont le tempérament n'a pas de ressources; en second lieu, parce qu'elle est prompte, car on meurt quelquefois dès le troisieme jour, & l'on passe rarement le septieme, pendant que la cause du mal demanderoit de longs secours. D'ailleurs s'il y a des raisons pour employer un remède, il y en a souvent d'autres qui l'em-

pèchent, & tout ce qu'on peut faire se réduit à ceci.

1^o. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'est pas d'un âge trop avancé, si le pouls a de la dureté, & en même temps de la force, si le temps est sec, & que le vent du nord domine, on doit faire une saignée raisonnable; mais si la plupart de ces circonstances manquoient, elle seroit très-nuisible. S'il falloit faire une règle générale sur l'usage de ce remede dans cette maladie, il vaudroit mieux le bannir que l'admettre.

2^o. L'on débarrasse l'estomac & les intestins des matieres glaireuses qu'ils contiennent, & les remedes qui réussissent le mieux sont le remede N^o. 35, quand il y a des symptomes qui indiquent un grand besoin de vomir sans inflammation, ou celui N^o. 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les selles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration. Quand on craint le vomissement, on donne la potion N^o. 11, mais il faut être circonspect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3^o. L'on fait boire dès le commencement du mal beaucoup de tisane N^o. 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N^o. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi-dragme de nitre; la tisane de racine de *seneka* est aussi très-utile dans cette maladie, dans la fausse pleurésie, même dans quelques cas des véritables in-

inflammations de poitrine & dans l'asthme; mais son prix en prive le peuple, & m'a-voit empêché d'en parler dans les premières éditions.

4°. On donne de deux en deux heures une tasse de la potion N°. 8.

5°. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remèdes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guérissent en partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entièrement; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. *La fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poumon, mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale qui se jette sur ces parties, & qui y produisant des douleurs très-vives, qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleurésie est plus dangereuse qu'une véritable, mais c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson, & presque toujours accompagnée d'un peu de fièvre, d'une petite toux, & d'une légère difficulté de respirer qui naît, aussitôt
bien

bien que la toux, de ce que le malade souffrant dans les mouvemens de la respiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poumon; mais il n'a ni l'angoisse, ni les autres symptomes des vraies pleurésies. La douleur s'étend chez quelques malades, presque sur toute la poitrine & jusqu'à la nuque. L'on ne peut pas se coucher sur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatisme, excepté dans deux cas. 1°. Quand la douleur est si forte, que le malade fait des efforts pour ne pas respirer; ce qui produit un engorgement dans le poumon. 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatismale, se jette sur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatisme. (Voyez §. 168 & 169.)

Après la saignée, ou les saignées, un vésicatoire sur la partie, produit souvent un très-bon effet; c'est véritablement l'espece de pleurésie dans laquelle il est le plus efficace.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la première saignée, souvent il se termine le troisième, le quatrième, ou le cinquième jour, par une sueur abondante; rarement il passe le septième. Quelquefois il naît tout-à-coup après une transpiration arrêtée; alors, si d'abord avant que la fièvre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le sang, on donne du salfrank, il guérit très-promptement, en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas

semblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie; réputation funeste toutes les années à plusieurs paysans, qui, trompés par une fausse ressemblance, l'employoient hardiment dans les vraies pleurésies inflammatoires. Heureusement il se décrédite.

CHAPITRE XXI,

Des Coliques.

§. 296. **L'**ON donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes; & la plupart sont des maladies chroniques, plus fréquentes parmi les gens désoeuvrés des villes, ou les artisans sédentaires, que parmi le peuple des campagnes; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que, dans quelques maladies, on tuoit en cherchant à faire suer; on tue dans les coliques en voulant toujours chasser les vents avec des liqueurs spiritueuses.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'espece de colique la plus violente & la plus dangereuse, c'est celle qui dé-

pend de l'inflammation de l'estomac ou des intestins. Elle commence le plus souvent, sans frisson, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par degrés, le pouls devient vite & dur; le malade sent une chaleur brûlante dans tout le ventre, quelquefois il a une diarrhée aqueuse, d'autres fois il est plutôt resserré, avec des vomissements, ce qui est très-fâcheux; le visage devient rouge, le ventre se tend, on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême. L'altération est très-grande, & la boisson n'étanche point la soif; la douleur s'étend souvent jusqu'aux reins, où elle est très-vive; le malade urine peu, les urines sont brûlantes & rouges, il n'a pas un instant de sommeil, quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vite; le visage perd de sa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie sourde, il perd entièrement ses forces; le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuâtre, il survient des foiblesses, & le malade périt. Il arrive souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les selles, de matieres extrêmement fétides, & c'est pen-

dant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptômes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac, l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir c'est,

1°. De faire une très-grande saignée au bras; elle diminue presque sur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements; elle rend d'ailleurs les autres remèdes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne, toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement, fait avec une décoction de mauve ou d'orge & de l'huile.

3°. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N°. 4, ou d'une tisane de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tièdes.

4°. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiède, & on les change toutes les heures, & même plus souvent; elles sont seches presque d'abord.

5°. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiède dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la

fièvre a fini, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un quart d'once de sel de *Sedlitz*, de *Glauber* ou d'*Epsom*, dissous dans un verre de petit-lait, purgent ordinairement très-bien, à cette époque, les hommes les plus robustes & les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates; & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux, après cet état.

§. 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boissons échauffantes, &c.; souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent; & j'ai vu plusieurs fois ces coliques naître après les remèdes chauds, (voyez-en un exemple, §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents, & elle espéra de les appaiser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces, elles devinrent inouïes, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver: elle me demanda de grand matin; le pouls étoit fort, vîte, dur; le ventre tendu; les reins souff-

froient beaucoup, les urines étoient presque entièrement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes, qui étoient ardens, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-souvent sur la chaise presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue, étoient effrayantes, & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavemens, & elle but quelques pots d'orgeade en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavemens, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublèrent, déposèrent, & elle guérit; mais je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté, ou squirre, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un, quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquents, & que le malade ne reprend pas ses forces.

L'on ne doit donner, dans ce cas, que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentait; quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premières selles. Il reste alors un ulcère dans l'intérieur du boyau, qui, négligé ou mal traité, peut conduire à une fièvre lente & à la mort, & que j'ai guéri, en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement, avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès crève en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est assez rarement accompagnée de fièvre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vite, n'est ni fort, ni fort dur; le ventre n'est ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur intérieure & la soif sont assez pressan-

tes; la bouche est amere; les vomissements, ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matieres jaunes; souvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit 1°. par des lavements de petit-lait, & de miel, ou, si l'on n'a pas de petit-lait, par celui N°. 5.

2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit-lait, ou d'une tisane faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3°. En donnant d'heure en heure, une tasse du remede N°. 32; ou, si on ne peut pas se le procurer, une demi-dragme de crème de tartre, aux mêmes distances.

4°. Les fomentations d'eau tiede, & le demi-bain, sont aussi très-favorables.

5°. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aiguës, & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner, pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, sur-tout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup délayé, si la fièvre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N°. 47 est très-convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la prévient par l'usage habituel de la poudre N°. 24, en évi-

tant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses, & le lait; & en prenant souvent du petit-lait, il faut aussi quelquefois avoir recours aux eaux minérales purgatives.

Coliques d'indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites, ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas faits à la longue, chez les personnes qui ne digèrent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des aliments mal-sains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette espece par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aise, qui viennent peu-à-peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes précédentes, qui sont sans fièvre, sans chaleur, sans altération, mais accompagnées de tournoiemens de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne sont jamais dangereuses, à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal entendus; il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiède; il y en a plusieurs également bonnes, comme l'eau tiède ou pure, ou un peu sucrée, ou un peu salée, du thé de camomille peu chargé, celui de sureau, du thé ordinaire, de

la mélisse, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomissements, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations sont promptes & copieuses, plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est fort rempli, & qu'il ne se fasse pas de débouchement, il faut donner des lavements avec de l'eau tiède & du sel.

L'on aide aussi le dégagement des matieres, en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, & le malade est moins angoissé, dès que les matieres ont passé dans les boyaux, qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris, qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N^o. 24, & beaucoup d'eau fraîche.

L'essentiel, c'est de ne prendre aucune nourriture qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confecton, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeste; ces évacuations sont la seule chose qui peut gué-

rir le malade; les arrêter, c'est ôter la planche à celui qui se noie; & si l'on réussit, on le jette dans quelques fièvres putrides, ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature, plus sage, ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigestion, sans douleurs de colique bien sensible, mais avec de violents efforts pour vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides; souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui saisit le malade tout-à-coup; il perd l'usage de tous ses sens, le visage est pâle, défait, il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petitesse du pouls, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac tendu, fait distinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre, avec du sel & du savon; ensuite on fait avaler autant qu'il est possible d'eau salée, & si cela est inutile, on fait fondre la poudre N^o. 34 dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & le reste, au bout d'un quart d'heure, si elle n'opere pas. Ordinairement la connoissance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuſe.

§. 309. Tous nos aliments, & toutes nos boiſſons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; ſ'ils ne ſe digerent pas aſſez vite, ou ſi la digeſtion en eſt mauvaiſe, ce qui fait qu'il ſe développe plus de cet air, ſ'ils en contiennent une très-grande quantité, ou ſi les inteſtins, ſe ferrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne ſe diſtribue également, ce qui fait qu'il ſ'en amaffe beaucoup dans quelques endroits, alors l'eſtomac & les boyaux ſont tendus par ces vents, & cette tenſion produit des douleurs qu'on appelle colique venteuſe.

Cette eſpece ſe trouve aſſez rarement ſeulement; mais elle ſe joint ſouvent aux autres eſpeces dont elle eſt l'effet, & ſur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les ſymptomes. On la connoît par les cauſes qui ont précédé, parce qu'il n'y a ni fièvre, ni chaleur, ni altération, parce que le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros; parce qu'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le ſoulage, & que, quand il en rend par-deſſus ou par-deſſous, il eſt encore plus ſoulagé.

§. 310. Quand elle eſt jointe à une autre, elle ne demande point de traitement

particulier, elle se dissipe par les remèdes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, & elle dépend d'aliments ou de boissons qui renferment beaucoup d'air, comme le moût, la biere, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par des lavements, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confecton ou même de thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fièvre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se dérrange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, surtout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les remèdes chauds & spiritueux sont très-nuisibles, mais qui se guérissent aisément en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiède pendant long-temps,

& en faisant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de fureau.

La guérison sera encore plus prompte si le malade se met au lit, & peut un peu suer, sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavemens.

Une femme s'étant trempé les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché au gros de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira davantage, on m'appella le troisieme jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, & le malade d'un bon tempérament, saigner, donner un lavement d'eau tiède, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiède; boire abondamment des fleurs de tilleul avec un peu de lait; donner ensuite un grain d'opium; &, si le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des véficatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remèdes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner, & quand on ne sait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir aux trois secours suivants, qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent gué-

rir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1^o. Des lavemens réitérés. 2^o. Une grande quantité d'eau tiède ou de thé de sureau en boisson. 3^o. Des fomentations sur le bas-ventre; celles d'eau tiède sont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'especes de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage, qui peut nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan; je ne dois pas traiter des coliques de cette espece, qui sont souffrir plusieurs personnes pendant longues années; mais je crois devoir les avertir que leurs maux'étant causés, le plus souvent, par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, ou par quelque autre vice, sur-tout dans les organes qui servent à la préparation de la bile, elles doivent 1^o. éviter, avec le plus grand soin, les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2^o. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guérison très-prompte, au moyen de quelque remede spécifique, & les regarder comme des charlatans, entre les mains desquels il est très-dangereux de se mettre. 3^o. Se persuader qu'elles ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact, & d'un long usage des remedes doux. 4^o. Il faut qu'elles aient continuellement présent à l'esprit, qu'il est

aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux sont de ceux qui exigent le plus de connoissances & de prudence dans ceux qui les traitent.

C H A P I T R E XXII.

Du Miséréré, ou Passion iliaque; & du Cholera-morbus, ou Trousse-galant.

§. 316. **C**ES maladies emportent plusieurs personnes, dans les campagnes, sans qu'on sache souvent de quoi elles sont mortes; & la superstition attribue leur mort aux *poisons donnés*, ou aux *sortilèges*.

§. 317. Le *miséréré* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit, par quelque cause que ce soit, tous les aliments sont arrêtés, & alors il arrive souvent que ce mouvement continué qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de constipation, d'autres fois, sans qu'elle ait précédé, par des douleurs dans quelque partie du ventre, sur-tout autour du nombril, qui augmentant peu-à-peu, deviennent enfin très-violentes, & en même temps le malade a de l'angoisse; l'on sent, chez quelques-uns, une tumeur dure

qui fait le tour du ventre comme une corde; on entend des vents, il en sort quelques-uns par-dessus, ils sont suivis d'envie de vomir; bientôt il survient quelques vomissements qui vont en augmentant jusqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un surcroît de douleurs inouïes. Il ne rend d'abord que les derniers aliments, quelques matieres jaunes, les boissons, mais ensuite les matieres deviennent puantes, fétides, & quand le mal est très-avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments, mais qui ressemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois aussi, si l'on a pris des lavements qui eussent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excréments, ni la matiere des lavements, ni moins encore des suppositoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela est arrivé, il est bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps-là il n'y a pas une seule selle, le ventre se tend, les urines quelquefois sont supprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls, d'abord assez dur, devient vite & petit; les forces se perdent entièrement; les malades rêvent; il survient presque toujours un hoquet, & quelquefois des convulsions générales; les extrémités se refroidissent, le pouls se perd, les douleurs & les vomissements cessent, & le malade meurt très-promp-
tement.

§. 318. Comme cette maladie est accom-

pagnée du plus grand danger, l'on doit, sans perdre un moment, commencer des remèdes dès qu'on soupçonne le mal; la plus petite faute est mortelle, & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appelé le second jour de la maladie pour une jeune personne qui avoit pris beaucoup de thériaque; rien ne put même la soulager; elle mourut au commencement du troisieme jour.

§. 319. Le mal doit être traité précisément comme les coliques inflammatoires, & la seule différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'est que dans ce cas il n'y a point de selles, mais des vomissemens continuels.

Il faut donc 1^o. faire une très-forte saignée, à moins qu'on ne fût appelé trop tard, & quand le malade a déjà perdu ses forces.

2^o. Donner des lavemens laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge, & auxquels on ajoute cinq ou six onces d'huile.

3^o. Chercher à modérer les efforts des vomissemens, en donnant, de deux en deux heures une cuillerée de la potion N^o. 48.

4^o. Il faut faire boire beaucoup, à très-petites mais très-fréquentes doses, d'une boisson qui calme, délaie, rafraichisse, & puisse en même temps contribuer à rappeler les selles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit-lait préparé N^o. 49, si on peut l'avoir d'abord; sinon on donne le petit-lait pur avec du miel, & les boissons marquées §. 298. art. 3.

5^o. On met le malade dans un bain d'eau

tiede, on l'y laisse aussi long-temps qu'il peut le soutenir, & on le réitere plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavemens, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il sera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain immédiatement après la saignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain (a).

Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entièrement perdu ses forces, si en même temps le pouls va mieux, si les vomissemens sont moins abondants, si les matieres paroissent moins corrompues, si le malade sent quelques remuements dans son ventre, s'il rend quelques matieres par les selles, si en même temps il se trouve plus fort, on peut compter sur sa guérison; mais sans cela il meurt bien vite. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroissent se calmer, il survient une évacuation prodigieuse par les selles, de matiere extrêmement fétide, le malade prend des foibleesses, tombe dans une sueur froide, & meurt.

§. 320. C'est cette maladie que le peuple attribue à ce que les boyaux sont noués, & dans laquelle on fait avaler des balles ou de grosses quantités de mercure. Ce nœud

(a) Depuis la publication de cet ouvrage cette même méthode m'a réussi souvent.

des intestins est une chimere impossible ; comment se noueroient-ils , puisque l'une de leurs extrémités est continue à l'estomac , & l'autre indissolublement liée à la peau des fesses ? Mais cette maladie dépend d'un grand nombre de causes qu'on a découvertes en ouvrant les cadavres de ceux qui en sont morts ; sage méthode extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine , qu'il seroit à propos qu'on pratiquât plus généralement , & dont , bien-loin de se faire une peine , on devroit se faire un devoir , parce que c'en est un que de contribuer à perfectionner une science à laquelle le bonheur des hommes est attaché. Je ne détaillerai point ces causes , mais quelles qu'elles soient , l'usage d'avalier des balles est toujours pernicieux , & celui d'avalier du mercure l'est souvent , l'un & l'autre de ces remèdes peuvent aggraver la maladie , & mettre un obstacle insurmontable à la guérison.

Il y a un miséréré , qui est un accident des hernies dont je parlerai ailleurs.

Trousse-galant.

§. 321. *Le trousse-galant* , ou *cholera-morbus* , est une évacuation prompte , abondante & douloureuse par les vomissemens & par les selles.

Il commence par des vents , des gonflemens , de légères douleurs dans le bas-ventre , un grand abattement , ensuite il survient des évacuations abondantes , ou par les sel-

les, ou par les vomissements; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre suit de bien près. Les matieres sont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires; les douleurs fortes dans le bas-ventre; le pouls, presque toujours fiévreux, est quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas de s'affoiblir par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades qui ont jusqu'à cent selles dans quelques heures; ils maigrissent à vue, &, au bout de trois ou quatre heures, si le mal est violent, ils sont méconnoissables. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, on est fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, qui sont aussi douloureuses que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités surviennent, les défaillances se succedent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulsions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue excessivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août; sur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'été dont l'usage tempere l'âcreté putrescente de la bile.

§. 323. Quelque violente que soit cette maladie, elle est moins dangereuse, & même moins cruelle que la précédente; beaucoup de gens en guérissent.

L'on doit 1^o. chercher à noyer cette bile âcre par des torrents de la boisson la plus

adoucissante, parce que l'irritation est si grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuirait. Ainsi on donnera continuellement au malade, en boisson & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'armandes ou de l'eau avec une huitième partie de lait, remède qui m'a très-bien réussi; ou une très-légère tisane de pain, qui se fait en cuisant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau pendant une demi-heure; l'on préfère le pain d'avoine. L'on grille aussi avec succès du seigle qu'on pile, & dont on fait une légère tisane.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, est très-bon dans ce cas. L'on emploie avec succès le petit-lait; & dans les endroits où l'on peut en avoir, le lait de beurre (la battue) est la meilleure de toutes les boissons; mais quel que soit celui de ces remèdes qu'on préférera, il faut nécessairement en donner une grande quantité, & les lavements doivent être appliqués de deux en deux heures.

2^o. Si le malade étoit robuste & sanguin, que le pouls fût fort dans les commencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux saignées, faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loisir pour les autres remèdes. J'ai vu les vomissements finir presque entièrement après la première saignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou six heures; mais il ne faut point,

pendant ce calme , se relâcher pour les remèdes ; car il revient bientôt après avec beaucoup de force , & ce retour ne change rien au traitement.

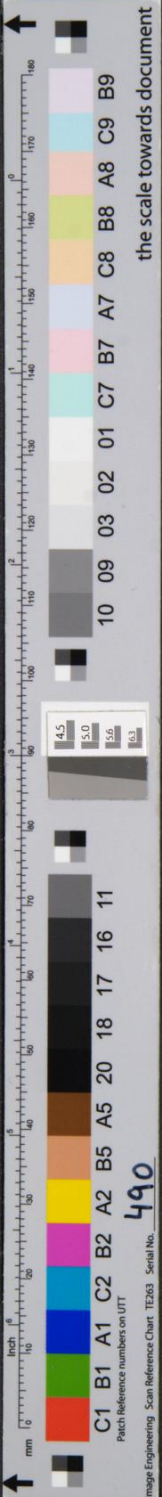
3°. Ordinairement le bain tiède soulage pendant qu'on est dedans ; mais les douleurs reviennent souvent bientôt après qu'on en est sorti , ce qui n'est point une raison pour le négliger , d'autant plus que quelquefois il procure un soulagement plus long. On doit y tenir le malade long-temps , & profiter de ce temps pour lui faire prendre sept ou huit verres du remède N°. 32 , ce qui m'a très-bien réussi. Les vomissements s'arrêtèrent , & au sortir du bain le malade eut plusieurs selles prodigieuses , qui diminuèrent considérablement la force du mal.

4°. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations , & qu'on veuille les arrêter trop tôt par de la thériaque , de l'eau de menthe , du syrop de pavot blanc , de l'opium , du mithridate , il arrive de deux choses l'une : ou l'on aigrit le mal , comme je l'ai vu arriver ; ou , si l'on réussit à arrêter les évacuations , on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif , qui rappellât les évacuations , à un homme qu'un remède composé de thériaque , de mithridate & d'huile , avoit jetté dans une fièvre violente , accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ce remède que quand la petitesse du pouls , l'affoiblissement considérable , les crampes violentes & conti-

nues, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas, il faut donner, tous les demi-quarts d'heures, une cuillerée du remede N^o. 50, en continuant les délayants. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus que d'heure en heure encore huit prises. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede, à moins que l'atrocité des douleurs ne fit craindre les convulsions, le délire, des défaillances mortelles, &c.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu-à-peu les douleurs & les évacuations diminuent, l'altération est moindre, le pouls reste très-vite, mais il devient régulier; il y a des instants d'affoupissements, car le bon sommeil se fait attendre long-temps. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux; & quand les évacuations sont finies, qu'il ne reste plus de douleurs, mais une grande foiblesse & beaucoup de sensibilité, on peut donner, outre les bouillons, des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours; ensuite on met au régime des convalescents; & l'usage de la poudre N^o. 14, dont on prend deux prises par jour, hâte beaucoup la convalescence.

Fin du premier volume.



the scale towards document

490

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.

N T. 287
 pour les re-
 ès avec beau-
 change rien
 iede soulage
 s les douleurs
 rès qu'on en
 e raison pour
 quelquefois il
 ong. On doit
 & profiter de
 e sept ou huit
 qui m'a très-
 s'arrêterent,
 eut plusieurs
 uerent confi-

par la quan-
 n veuille les
 que, de l'eau
 ot blanc, de
 rrive de deux
 mal, comme
 a réussit à ar-
 te le malade
 'ai été obligé
 rappellât les
 qu'un remede
 mithridate &
 fièvre violen-
 furieux. L'on
 que quand la
 ement confi-
 es & conti-